CHARLES DELLESTABLE

Paradis 05-40

roman





PRIX NOUVEAU TALENT 2013

JC Lattès

Charles Dellestable

PARADIS 05-40

Roman

JC Lattès

Maquette de couverture : Atelier Didier Thimonier
Photo : © Getty Images

Première édition juin 2013.
ISBN : 978-2-7096-4456-3

www.editions-jclattes.fr

Il n’est d’insouciance qu’au présent.

Celle du passé s’appelle amnésie.

— Voilà. Les accords de Munich sont signés, Hitler a obtenu ce qu'il voulait. C'est une jolie guerre qui nous attend, Gaby.

— *Earl Grey*, Oscar ? s'enquit Nina.

— Je suis peut-être inconsciente, mais une guerre n'est jamais jolie que je sache. Et tu me fatigues à la fin… C'est si loin de nous la Tchécoslovaquie ! Nous aurons amplement le temps de le voir débarquer, ton Führer.

— Avec plaisir, *thanks*.

— *Loin de nous ?* Mais tu délires Gaby, j'appelle l'hôpital Sainte-Anne sur-le-champ. Assure-toi que l'on confectionne des camisoles en chinchilla chez Revillon ! ironisa Paul.

— Lait ?

— « Grand Prix d'élégance des inconscientes » : peu de femmes peuvent s'enorgueillir de ce titre ! rétorqua Gaby en croquant un sablé.

— Un nuage, *please*.

— Oscar, baisse le son de la TSF et passe-moi l'atlas derrière toi, ordonna Paul.

— Et voici un orage, se navra Nina en tendant sa tasse à Oscar.

— Si tu avais mieux appris tes leçons à l'école, tu n'en serais pas réduite à cela. Mon amie la duchesse Von Epelstein connaît parf…

— Ta duchesse *Double-Quintal* ? Oscar, trésor, la géographie est une de ces petites choses inutiles que toute femme honnête se doit d'avoir oubliées à sa majorité. Ton gros perroquet autrichien devrait le savoir, sinon pourquoi éditerait-on encore des atlas ? Donne-moi ça. Alors, où est-ce, la Tchétruc ?

Gaby laissa échapper dans un ample geste sa cigarette sur la capitale italienne.

— Ciel, Rome est en flammes !

— Cela ne fera jamais que la deuxième fois, s'amusa Nina.

— Un indice Gaby : la Tchécoslovaquie ne se situe pas à côté de Monaco.

— Hilarant, Paul.

— Voici l'Allemagne, la Pologne, la Hongrie et… Force est d'admettre que ce n'est pas si loin de la France, la Tché-machin, concéda Nina.

— Paul m'aurait donc menti ? s'affligea Gaby. C'est à deux pas de Saint-Tropez et je ne m'en étais jamais avisée.

Fin de notre journal. Et maintenant, place à la musique sur les ondes de Radio-Paris, avec une fugue à quatre mains…

AVANT L'EFFONDREMENT

*

NATHALIE

Ça commence par un exil. Un exode ordonné. Avec des horaires, des rames, des retards, des départs mensongers – la ligne B. Les portes claquent et mon corps se laisse emporter, inerte parmi les autres. En moi, ça ne bouge pas. Ça tremble juste un peu, les souvenirs, et de crainte qu'ils ne s'échappent, je fixe mes pieds. J'étudie la géographie du plancher plastifié. Je devine, sous des îlots de souliers noirs et de baskets sales, un continent nouveau dont je pourrais m'attribuer la découverte, le baptiser de mon prénom… Mais je n'ai pas l'âme conquérante ce matin. Je me contente d'être la grande exploratrice du revêtement de sol d'un RER. Car ce soir, je ne rentrerai pas.

Vu de l'intérieur, un colis n'est jamais suspect. Il recèle une parcelle d'intimité. Dans celui que j'étrangle entre mes jambes, il y a des gants, un tailleur, un corsage, un imper, un foulard, un revolver et des lunettes noires. Les gants sont peut-être de trop, plus personne n'en porte à notre époque. Ce n'est pas très discret, je le concède mais pour le premier rapt de mon existence – sans doute le dernier –, j'ai souhaité ressembler à Audrey Hepburn et me fondre dans la silhouette d'une héroïne à la beauté froide et au chignon lisse. J'ai désiré m'esquiver derrière un paravent de grâce, être de celles qui parviennent avec aisance à s'enfuir sur des talons aiguille. Je ne parle pas d'être embrassée passionnément dans une ruelle sombre de New York sous un orage battant – je n'en ai plus l'âge et encore moins la gueule –, mais quitte à changer d'apparence, autant la choisir agréable. Être une séduisante criminelle est plus ardu qu'il n'y paraît. Cela nécessite un régime strict, des heures de répétition, du Mercurochrome et beaucoup de sparadrap.

Je tâte le contenu de mon sac, soucieuse de n'avoir rien oublié. Je m'assure de la présence de mon flingue, un briquet de table déniché sur « Le bon coin » mais, vu de loin, ça fera bien l'affaire. J'espère ne pas avoir à m'en servir car la menace d'une arme – même bidon –, c'est cinq ans. J'actionne lentement la fermeture de mon sac. Tout est prêt. Un texto pour informer Léo :

Suis dans le RER. Nat.

Un temps, j'avais caressé l'idée d'avertir ma victime, mais l'effet de surprise a son charme. À mon tour de garder le silence. Et puis c'est divertissant de se faire enlever. Ça change les idées.

MAURICE

Mes souvenirs se décomposent dans les archives de mon cerveau. De vieux films rongés sur pellicules de nitrate. En moi se jouent des scènes muettes parce que dans ma tête, les mots se désagrègent. Chaque jour, je perds des lettres, des syllabes, des mots entiers. Je les égare de mon cerveau, ils se dispersent en confettis. Je m'efforce de les ramasser, de les recoller, mais je n'y parviens presque jamais. L'amnésie des mots, c'est moche.

Alors, j'ai décidé de ne plus parler. J'ai si peur de ne plus pouvoir achever une phrase que je préfère ne pas l'entamer. Pour ne pas ressembler à ces vieux cons qui restent bouche ouverte

devant la boulangère ou le poissonnier, à ne plus savoir ce qu'ils désiraient acheter. Mon médecin appelle ça pudiquement « une toute petite note d'Alzheimer, monsieur Demazières », mais en moi c'est ma bibliothèque qui meurt. Alzeih, je m'en fous pas mal. Quoi qu'il en soit, ces dernières années, ma voix n'exprimait plus qu'une courtoisie désuète, compagne fidèle de la silhouette décharnée du vieux monsieur du troisième étage : Bonjour, merci, au revoir. Un vernis social et léger sur le parquet ciré des paliers. La tentation de reprendre la parole m'étreint parfois, juste pour dire : Il fait beau, il pleut encore, un truc inutile pour être aimable, pour que le passé me laisse en paix et que tout se calme en moi, enfin. Non que le passé m'effraie, mais sa disparition programmée m'incline à cette douce apesanteur que l'on appelle mélancolie et dont je ressors chaque fois un peu plus meurtri.

Avant que mes deux lobes ne deviennent les archives du rien, je m'applique à retranscrire sur des feuillets ce que j'ai vécu de plus beau : mon enfance. C'est elle la plus éloignée de moi et, pourtant, c'est elle que je perçois le mieux, comme un immeuble grandit quand on recule pour l'admirer. Je n'ai plus de temps. Or j'avais oublié combien il est long de dessiner toutes les lettres de tous les mots, d'égrener des consonnes entrecoupées de voyelles. De déranger des alphabets. Cela occupe mes journées. Je réquisitionne toutes les lettres qui me sont encore fidèles, tous les mots qui ne sont ni rongés ni parcellaires, pour accomplir la tâche que je me suis allouée. Je ne peux m'offrir le luxe de laisser échapper des paroles entières pour donner des platitudes avec une femme de ménage. Ça se dit, « donner des platitudes » ? Non, je ne crois pas. Ça ne sonne pas juste. C'est un autre verbe. Mais lequel ? Je ne sais plus.

Elle n'a pas ôté son béret ni dénoué la ceinture de son manteau, par timidité ou par correction. Je l'ai conduite à sa chambre, qu'elle a examinée en professionnelle de l'intermittence. Elle ne sera là que pour un mois, le temps de m'aider faire du tri dans mes affaires, avant que je ne déménage chez les vieux. Je l'ai précédée à la cuisine, où elle a ouvert le frigidaire, les placards. *Je dois aussi entretenir la maison. Vous me faites visiter ?* De ma canne, j'ai désigné les pièces où elle devra œuvrer. Elle a inspecté les balais, les chiffons, les encaustiques, l'aspirateur (*Il marche j'espère ?*), et les quelques rares détergents. Elle a pris des notes sans m'adresser la parole, comme le spécialiste de la mémoire qui me reçoit tous les deux mois. *C'est dégueulasse chez vous.* Et elle s'est mise au travail, en fredonnant la mélodie de la radio. Le soir, avant d'aller se coucher, elle a glissé une tête au salon : *Moi c'est Nathalie. Et vous c'est Maurice, je crois ?* Je n'ai pas répondu.

Studios de Paris-PTT-Vision,
samedi 2 septembre 1939

Tous les moyens de défense seront mis en œuvre pour arrêter les avions ennemis. Cependant, quelques-uns peuvent passer. Si rien ne vous retient, partez si vous avez en province des parents, des amis, une maison, une cabane. Partez avec votre famille. Partir à temps, c'est éviter l'encombrement.

— « Quelques-uns peuvent passer. » Comment ça, « quelques-uns » ? En vertu de quoi, bon sang ? s'énerva Gaby en secouant la brochure du Secrétariat de la défense passive. Mais ils n'ont pas le droit de laisser passer quiconque n'est pas invité à franchir les frontières de notre territoire, c'est aussi simple que cela. Je vous assure qu'au Tabarin, on ne laisse pas rentrer n'importe qui n'importe comment.

La chanteuse de cabaret se pelotonna dans l'étole de chinchilla, ondulant autour de ses chevilles gainées de soie. Le rose du sofa soulignait la finesse de sa taille – sanglée dans un étroit tailleur noir – et flattait la pâleur de son teint piqué de lèvres rouge sang. Au faîte de sa gloire, Gaby Glamour surjouait son personnage, façonné en trois décennies de carrière : à la fois odieuse et attachante, exaspérante et fascinante.

— Dis plutôt qu'on empêche tout le monde de s'enfuir quand tu arrives sur scène ! lança Oscar, son jeune pianiste et accompagnateur.

— Comment peux-tu encore chercher à blaguer ? s'énerva Paul.

— *Sorry*. Mais c'est ça ou me tirer une balle dans la tête. Je n'ai pas été mobilisé parce que je suis de nationalité américaine, mais dis-moi ce que je dois faire pour aider la France, puisque tu es si intelligent. Repartir aux *States* ou rester avec vous ?

— Excuse-moi, Oscar, je ne sais plus ce que je dis. Je me sens si désemparé… À dire vrai, je n'ai pas envie de rester en France à dessiner des décors qui tôt ou tard deviendront des débris ou des tombeaux.

Nina enlaça son époux, inconsolable depuis que la grille des « Ateliers de décoration Paul Delatte » avait été définitivement tirée le mois dernier. En plein deuil de son métier, le *décorartisan* – selon sa propre définition – continuait à exalter l'excellence du savoir-faire de ses anciens ouvriers : ébénistes, ferronniers, miroitiers, verriers, doreurs, staffeurs, tapissiers, tous si talentueux. Or, tous ces magiciens avaient été mobilisés les uns après les autres. Tous avaient troqué leurs baguettes contre des grenades et des fusils car *tout Français soumis aux obligations militaires doit obéir aux prescriptions de son fascicule de mobilisation sous peine d'être poursuivi avec toute la rigueur des lois*. C'était placardé en ville, à tous les carrefours, éclipsant les affiches des comédies.

— « … partez si vous avez en province des parents, des amis, une maison, une cabane. Partez avec votre famille. » C'est bien ce que je dis, ce torchon ne nous concerne pas ! Je n'ai ni parents ni maison en province. Et une cabane maintenant… Franchement, vous m'imaginez, moi, Gaby Glamour, vendre mes meubles et mon appartement pour m'installer dans une porcherie ?

Oscar éclata d'un rire adolescent et frondeur, cruel, qui s'empara aussitôt des époux Delatte. Ils étaient trois à rire, un rire clair et absurde, indifférent aux blessures de Gaby qui continuait son monologue :

— « Partez avec votre famille. » Mais je n'ai pas d'enfant. Je n'ai plus de parents. Pourquoi devrais-je quitter Paris ? Ma famille, c'est vous trois, n'est-ce pas Paul ?

Rien n'allait plus mal à Gaby que le naturel, et la sincérité de sa détresse figea dans un masque grotesque l'hilarité des trois complices. Jamais la chanteuse n'avait imaginé que Paul, son héros, son dieu, puisse nouer une relation coupable avec le défaitisme. Paul, ce garnement aux quatre cents coups, ce grand gamin qui lui arrachait des baisers, cet adolescent tendre moqueur, ce jeune officier parti sur le front en 1914, ce convalescent sur son lit d'hôpital, cet amputé qu'elle avait jeté à terre afin qu'il se relève sans l'aide de quiconque pour reconquérir la dignité qu'il avait cru perdre. Si Paul ne ressentait ni le courage ni la force de se dresser contre l'envahisseur, comment aurait-elle pu le combattre, elle ? Prenant appui sur sa canne, le blessé de guerre rejoignit son amie pour l'étreindre avec tendresse.

— Je n'ai pas oublié notre serment de l'année dernière, Gaby.

— Je fais la promesse que quoi qu'il survienne… commença Nina.

— … tout ira bien pour moi…, continua Oscar.

— … tant que je demeurerai avec vous trois, conclut Gaby.

L'émotion passée, Nina apposa un épais fard blanc sur son visage et noircit ses lèvres. Présentatrice de la toute première chaîne de télévision française, la jeune femme s'apprêtait à passer à l'antenne pour énoncer les préconisations gouvernementales aux rares Parisiens nantis d'un radio-viseur. Appuyant son regard dans le tain de la glace, elle s'adressa à Oscar :

— S'il y a une guerre, je ne pourrai pas rester en France. Je ne supporterai pas le martèlement des bombes et je serai incapable de sourire devant une caméra, confia-t-elle en décachetant d'un coup sec le télégramme déposé sur sa coiffeuse.

— *Show must go on, darling !*

— Hélas, Oscar, plus de show du tout à partir de demain…, souffla Nina à la lecture du message. Écoutez tous ce que je viens de recevoir : *Ordre des autorités militaires : Paris-PTT-Vision cessera ses émissions ce soir minuit*.

— Courte vie que celle de la télévision française ! conclut Gaby.

— Fussent les nôtres plus longues…, souffla Paul.

NATHALIE

Au début, ça ne m'intéressait pas, ce job. Je le faisais pour l'argent. Je les lavais, je les habillais, je repartais. Ils étaient des bestiaux fatigués avec des membres déformés. Je ne les écoutais pas écluser leurs souvenirs, évoquer leurs plaisirs démodés. Je m'en fichais pas mal. Je faisais *hein-hein*, mais je pensais à autre chose. Je ne leur répondais rien. Je regardais ma montre. Je soupirais. Ils m'exaspéraient, les vieux. *Auxiliaire de vide*, c'était ma définition du métier quand j'en parlais autour de moi. Mes interlocuteurs souriaient avec indulgence, me croyant idiote ou illettrée. Je répétais clairement *de vi-de* mais ils refusaient de me comprendre et, ostensiblement, se détournaient de moi.

Et un matin, j'en ai retrouvé un étendu par terre, de petit vide. Tout froid. J'ai crié. J'ai gueulé. J'ai appelé le gardien, les flics, les pompiers pour qu'ils m'aident à le relever. La veille, il avait insisté pour me raconter sa vie, *restez encore cinq minutes s'il vous plaît madame*, en agrippant mon bras. J'ai refusé. J'ai reculé. J'ai prétexté un truc bidon pour me carapater. Il m'étouffait avec ses vieilleries. Je n'étais pas payée pour ça. Pas pour les confidences, par pitié ! *Demain, demain, je vous promets qu'on parlera. J'aurai du temps à vous consacrer*. Mais voilà, c'était lui qui avait fait le sien, allongé sur le tapis, la gorge noyée sous une résurgence de réminiscences. Il est mort à cause de moi, j'en suis persuadée, même si le toubib a parlé d'un truc cardiaque. Le cœur, c'est bien le grenier des souvenirs, non ? Faut faire du tri quand ça affiche complet.

Un soir, Georges – c'était son prénom – m'avait avoué attendre sa mort pour recevoir *enfin* un peu de visite. J'ai haussé les épaules : *Et moi, je compte pour de la merde ?* Il appréciait que je le rabroue gentiment avec une fausse vulgarité. *Vous êtes une fée !* J'étais son torchon. Mais Georges avait vu juste, car c'est à titre posthume qu'il accueillit les seuls visiteurs que je lui connus : des flics et des pompiers. Troublant d'entendre ces voix viriles heurter les meubles en bois de rose. Un talkie-walkie a craché :

« L'ambulance est arrivée. Vous pouvez descendre le corps. »

— LE CORPS S'APPELLE GEORGES, MON MIGNON ! UN PEU DE RESPECT S'IL TE PLAÎT !

— Lâchez ça tout de suite, mademoiselle, c'est pas un jouet ! Mais lâchez ce talkie enfin !

C'est sur la caisse enregistreuse d'une boulangerie que j'avais rencontré Georges. Marcel Proust à l'ombre des fraises Tagada, un bristol scotché de traviole entre *Donne chat incontinent* et *JF feré ménage cources reppaçage »*. J'ai détaché le rectangle glacé pour le glisser dans ma poche. Trois mois que je galérais. Ce job serait à moi. Je le voulais. Il le fallait. Il le fut. Après Georges, il y eut Victor, Alphonse et Amédée, Jean-Nicolas et Paul-Henri, William et Barnabé. Je les ai tous écoutés raconter leurs vies, mes vieux messieurs. Ils confondaient les dates, inversaient les prénoms, oubliaient les lieux. Je faisais celle qui ne remarquait rien, ils me souriaient. On grignotait un sablé. On fumait des clopes en douce. Pas un seul ne résistait à mes questions. Grâce à eux, je suis devenue une étudiante en histoire de l'intime, une paléographe des anecdotes. Et tout ça sans déposer ma candidature sur Internet car le bouche-à-oreille entre vieux, c'est remarquable d'efficacité. Facebook avant l'heure – sans les photos mais avec petits gâteaux et tasses de thé : *Je connais une femme très sérieuse qui s'est occupée de… On m'a dit le plus grand bien de… Il*

semblerait que cette personne soit au-dessus de tout soupçon…

Mais en embauchant chez Maurice, j'ai franchi le mur du silence. Un coriace, le vieux Demazières. Rien à inscrire dans mes archives intimistes. Je l'imaginais snob, il me croyait illettrée. Idéal pour nouer le dialogue.

MAURICE

Une auxiliaire de vie peut arborer une jolie signature sur sa carte d'identité et ne pas savoir lire. Les dieux qu'elle implore à genoux sont monosyllabiques : Cif, Mir, Skip. Le langage courant de cette femme n'est pas le mien. Trois jours qu'elle est là et trois jours qu'elle ne me parle que de propreté, de rangement. Les travaux ménagers lui plaisent parce qu'ils l'empêchent de s'asseoir et de penser ; maintenant que je l'écris, je réalise que je n'ai jamais vu cette fille assise. Debout, sur la pointe des pieds, penchée, accroupie, agenouillée, mais assise, jamais. Elle ne se pose pas. Elle s'active.

Cet après-midi, je l'ai rejointe dans la cuisine. *J'ai fait du café, si vous en voulez*, et sans me regarder elle a continué à vider tous les placards. Elle a jeté une multitude de boîtes, de bocaux, de sachets et de conserves périmés. *Je ne voudrais pas être accusée d'empoisonnement. J'ai pu sauver un pot de gelée de framboise. Ça vous dit sur du pain frais ?* J'étais sur le point de lui répondre mais j'ai repris mes mots avant qu'ils ne s'échappent de ma gorge. Elle a haussé les épaules, puis elle s'est tordue pour récurer la poussière grasse colmatée sur les plinthes à l'arrière de la cuisinière, celle dont tout le monde se fiche éperdument. Je l'ennuyais à traîner dans ses pattes comme ça, à ne rien dire, à ne rien faire. J'étais encore dans le couloir quand je l'ai entendue m'interpeller : *Si vous êtes aussi radin avec les mots qu'avec les produits d'entretien, ça risque d'être gai*, et elle s'est remise à la tâche. Brosse de chiendent sur carrelage fatigué. *Eh bien puisque vous ne voulez pas me parler, moi aussi je vais la fermer.*

Et elle n'a plus rien dit de toute la matinée. Même pas une injure, dont elle est si friande. Ce fut très triste car elle a une façon très particulière de dire *merde-chier-bordel*. Sur sa langue, ce n'est pas vulgaire. C'est presque joli. On dirait qu'elle se force à employer ces termes pour me faire sourire ou m'agacer. Pour me faire réagir certainement. En pure perte.

Le mutisme dans lequel elle se retranche me déstabilise et m'indispose. Ici, c'est moi qui me tais et personne d'autre. Et je ne calerai pas.

NATHALIE

La mascarade du silence a duré près d'une semaine. Ce fut long. J'entrais et je sortais, sans rien dire, en me mordant la langue pour ne pas laisser échapper un son, une syllabe. Un véritable calvaire. Je faisais mon boulot, point barre. Et un matin, en cirant le parquet, j'ai songé que le vieux devait être persuadé de n'avoir rien d'intéressant à raconter, ou que peut-être il se trouvait dans l'incapacité d'exprimer ses émotions, comme moi. Alors, de la colère, j'ai sombré dans la compassion car Maurice me ressemblait.

Parce que moi qui fais si bien le ménage chez les autres, je suis incapable de le faire dans ma

bouche. C'est le grand bazar. Si Maurice était également victime de ce handicap, je ne pouvais pas lui en tenir rigueur plus longtemps. Bien que son bureau m'ait été formellement interdit d'accès, je suis entrée sans frapper pour dire : *Je vous comprends vous savez*, mais ma bouche est demeurée inerte encore une fois car, à sa table, Maurice noircissait de pleines pages de mots. Il maniait excessivement bien le verbe et le stylo. Et un type qui n'a rien à dire ne prend pas le temps de l'écrire. Vieux con.

De rage, j'ai épinglé dans le couloir ma liste de consignes :

Avec Nathalie aimable je serai

Avec Nathalie bavard je deviendrai

À Nathalie ma vie je raconterai

Le lendemain, j'ai retrouvé la liste déchirée. Si prévisible, le vieux.

MAURICE

Écrire, m'a-t-elle articulé. Une injonction à laquelle je devais me conformer. Elle a recouru au verbe sans l'ornementer d'un pronom, ni le conjuguer. Élevé ou réduit à l'un des besoins primaires de l'être humain : manger, boire, dormir, écrire.

Ce matin, parmi ses emplettes, j'ai entraperçu toute blanche une ardoise d'écolier, contre laquelle se plaquaient quatre feutres de couleurs différentes : bleu, rouge, noir, vert. J'ai songé que l'auxiliaire avait acheté un pense-bête pour le suspendre dans la cuisine, ce qui m'a donné l'assurance réconfortante de ne pas être le seul à perdre la mémoire dans cette maison. Grossière erreur : *écrire*. À moi de conjuguer tous les possibles. Et cette femme est retournée à son évier comme si de rien n'était, dans le frémissement malicieux de sa jupe sous son tablier. Comme un écolier abandonné à la solitude de ses devoirs, elle m'a laissé seul devant le rectangle immaculé. Ma détresse l'indifférait – ou faisait-elle semblant ? Elle chantonnait. Or, beaucoup de femmes fredonnent pour guerroyer contre les inquiétudes, les doutes. Des *lalala* de tracas. Écrira ? Écrira pas ? Un chant féminin sur des éclaboussures d'eau, j'avais oublié combien cela pouvait être joli.

Nathalie a terminé sa vaisselle, essuyé ses mains et préparé un café avant de prendre le temps de s'asseoir devant moi. Elle a noué quatre ficelles pour attacher les feutres à mon ardoise, puis elle m'a écrit sur papier quadrillé : *Voici comment nous allons communiquer. Je ne veux pas de littérature, mais juste quelques mots feutrés. Je ne vous volerai pas : vous les reprendrez en les effaçant. Ça vous va ?* J'ai acquiescé. Après tout, pourquoi pas ? Elle a repris : *Maintenant, on peut parler. Le feutre bleu, c'est quand ça va. Le rouge, c'est quand vous êtes en pétard. Le noir…* Je ne l'ai pas laissée continuer et j'ai écrit :

C'est pour les idées noires.

Nathalie m'a souri et m'a articulé que j'avais tout compris. *Et le vert, c'est pour l'espoir*, a-t-elle conclu.

Je crains qu'il ne serve jamais.

Ça, je l'ai écrit en noir et je l'ai souligné deux fois. Je n'ai pas pu m'en empêcher. Méchant et très con, c'est vrai, mais il paraît que les personnes âgées le deviennent. Pourquoi faillir à la règle ? J'ai brisé sa joie, l'ingéniosité qu'elle avait déployée à vouloir communiquer avec moi. Elle m'a demandé pardon en baissant le regard. Lentement, elle a dénoué la ficelle du feutre pour glisser l'espoir dans un tiroir. Elle a quitté la pièce pour gagner ma chambre, l'aérer et y mettre un peu d'ordre. Et pendant qu'elle époussetait les meubles, je suis venu jusqu'à elle en brandissant mon ardoise. En grosses lettres bleues, j'avais écrit :

MERCI NATHALIE

Ainsi, nous conversons bizarrement. Elle me parle et je lui réponds par de petits textes. Elle dit que je fais des *touites* sans le savoir. J'ai cherché dans le dictionnaire : ça n'existe pas. Elle doit confondre avec « twist », mais je n'ai rien dit. Je n'ai pas voulu la vexer.

Que faisiez-vous avant ?

Avant quoi ?

Avant de torcher un vieux.

L'ardoise s'était muée en une cellule d'interrogatoire toute plate, un rectangle blanc sur lequel je devais avouer ma vie, moi qui ne cherchais qu'à l'effacer. Ce bout de plastique était censé retranscrire l'histoire d'un vieil homme, et non pas recueillir les molles révélations d'une gargotière qui a foiré sa vie. Et puis flûte, parler de moi, comme ça, de but en blanc, je ne sais pas faire. Aucun talent pour l'impro. J'ai secoué la tête. Navrée. Rien à dire. Mais Maurice a insisté et je suis passée aux aveux.

J'essuyais des verres

au fond d'un café

dans un décor

banal à pleurer…

Ça ne vous rappelle rien ?

Pas si banal que ça mon décor, j'ai un peu exagéré. Mais j'ai tout déballé à Maurice, pour qu'il me fiche la paix et pour tenter de la faire en moi. Pour exorciser mon échec douloureux. Or ce fut moins difficile que je ne l'aurais cru. Assez tolérable même. Je chassais les faux plis de ma vie à grands jets de Fabulon et c'est devenu tout lisse, tout plat, une vraie thérapie. C'était la première fois que je parlais de moi et de mon resto de cette façon. J'ai glissé quelques silences entre les chemises et les serviettes que je repassais, pendant que je me confiais. J'ai inventé une fin qui m'arrangeait. Pour taire quelques événements sans importance : le crédit impossible à régler, les huissiers, la vente, le meublé, le foyer. La rue, pas longtemps, mais c'est déjà bien assez une nuit, à marcher, à ne pas oser rentrer dans une cabine téléphonique parce que c'était comme une petite maison avec de la lumière et une porte, et que le juge m'avait bien signifié que je n'avais plus les moyens d'avoir un toit au-dessus de ma tête. J'avais enfin déniché un téléphone à l'air libre, cherché longtemps les mots que j'allais employer, et j'ai appelé mon frère pour lui demander de m'accueillir un jour ou deux, s'il pouvait, le temps de retrouver un job. Je n'ai pas menti à Maurice, ou si peu. C'est juste que de moi, je n'avais rien à raconter d'intéressant.

Quel nom portait votre restaurant ?

Le Trouve-Bonheur.

C'est raté.

Je peux vous gifler ?

Lundi 6 mai 1940

En quelques aiguillées nerveuses, Nina infiltra sous la doublure satinée des manteaux de printemps les ultimes liquidités dont elle et son époux disposeraient durant le voyage. Le reste des vêtements serait froissé dans les valises. Leur dernière nuit à Paris serait blanche comme l'étaient leurs lèvres.

— Impensable ! s'irrita Gaby. Une heure que je parcours *Vogue* dans tous les sens et pas un seul conseil pour aider à la confection d'une garde-robe de voyage à la fois pratique et seyante.

Interloquée, Nina suspendit son geste comme un mime interrompu dans son art. Depuis des mois, en dépit des inquiétantes actualités cinématographiques, en dépit des sinistres chroniques radiodiffusées, malgré de sombres titres à la une des journaux, Gaby emplissait de boniments chacune des pièces vides de son appartement – cet appartement où elle sursautait chaque fois qu'elle y entrait désormais, enfilade de pièces nues où elle suivait du doigt la trace des rectangles blancs demeurés sur les murs avec un clou noir planté au milieu, comme si même l'absence avait besoin d'un point pour s'y suspendre et y demeurer en équilibre. Elle songeait qu'elle-même elle aurait aimé avoir ce clou sur le front pour s'y tenir, s'y agripper et ne pas vaciller dans le noir si proche, parce qu'elle se sentait toute blanche, toute vide de l'intérieur. De la pointe de son escarpin, elle suivait sur la moquette le tracé fantomatique des meubles disparus sous le marteau d'un commissaire-priseur tirant une fierté tragique d'être l'ultime rescapée de la civilisation déchue de son appartement. *Opéra 12-23*, *Élysées 24-12*, *Madeleine 29-16*, *Insistez mademoiselle je vous prie, insistez encore* – plus personne ne répondait à ses appels, en autant de points d'une bataille de carnaval perdue d'avance – *La ligne a été suspendue madame, la ligne a été suspendue.*

Car comme l'enfant qui recourt au mode conditionnel pour régenter son univers intérieur, ce royaume où il peut faire s'évanouir ou accélérer le temps par sa seule volonté, Gaby affectait de ne pas saisir les conséquences de ses actes : *On dirait que je dors et que la guerre n'existe pas, on dirait que j'ai toujours mes meubles et mon appartement, on dirait qu'on ne partirait pas…* L'artiste se nourrissait de ses propres affabulations. Elle se persuadait qu'elle reviendrait à Paris à peine aurait-elle franchi les portes de la ville, de celles qui claquent dans les vaudevilles. Rien de grave puisque tout est factice. Or le repli des quatre amis aux États-Unis – pour ne pas recourir aux termes peu glorieux de fuite, d'esquive, de dérobade ou de carapate – induisait un impossible retour avant une longue, une incalculable durée car, n'en déplaise aux Académiciens, sur les quais de toutes les gares, de tous les ports, longtemps rime avec toujours. Cintre à la main, Gaby interpella Paul :

— Que penses-tu de cette blouse ? Crois-tu qu'elle sera démodée à notre retour ?

— Ce serait un crime de…

— Tu as raison mon chou… Mince alors ! Écoutez : le téléphone !

Surexcitée, Gaby se fondit dans le couloir où gisait à terre le dernier rescapé, le seul témoin de sa vie mondaine de naguère : son téléphone en ébonite. Aujourd'hui plus que rares, ses sonneries surprenaient autant qu'une visite inattendue un soir de cafard. Nina interrogea son époux du regard : leur amie basculait-elle dans la folie ? Dans un geste de capitulation, Paul laissa choir sa

main sur le couvre-lit avec la jalousie douce de ne pas être aussi délibérément irresponsable que son amie d'enfance. Nina haussa les épaules et redirigea son attention sur ses bagages. Elle aussi avait perdu son inconséquence, du moins provisoirement, juste pour ce soir, le temps de plier quelques vêtements. Elle aussi se jura de l'enfiler très vite, cette camisole en chinchilla, et ce dès sa montée dans le paquebot à destination de New York.

Le rire mondain de la Glam', celui qu'elle déroulait pour aimanter le regard des hommes et s'attirer l'ire des femmes, ce rire qu'elle déployait avec d'autant plus d'aisance qu'aucun meuble ne venait en refréner la course, ce rire saturait de son écho le volume de toutes les pièces pour s'abattre sur les parquets et riper sous les plinthes comme des quilles raflées par un strike, emplissait les cheminées en remontant leurs conduits pour harceler les tabliers métalliques des voisins, soulagés de voir cette diva vieillissante quitter Paris.

— Os-car, tu es impayable ! À demain mon trésor. À demain.

Le combiné s'abattit dans un claquement magistral. Gaby reparut dans l'encadrement de la porte, une main sur les hanches, l'autre prenant appui sur le chambranle laqué, les joues animées de plaisir.

— La duchesse *Double-Quintal* vient nous chercher demain matin à six heures. La perspective de voyager dans la même voiture que cette grosse dinde me glace d'effroi. Il faudra me retenir de ne pas commettre un meurtre ! Si elle ne possédait pas cette ravissante Bugatti… Croyez-moi ou non, le seul souci d'Oscar ce soir est de ne pas avoir de veste assortie au jaune de la Grand Raid ! N'est-il pas tordant ce garçon, quand il veut ?

C'était bien la première fois que Gaby concédait un trait d'humour à son ennemi préféré. Paul et Nina se dévisagèrent : non, plus rien ne serait comme avant.

NATHALIE

Le lendemain midi, à l'heure de l'apéritif que nous partagions quotidiennement – surtout en raison de l'interdiction formelle faite à Maurice, malicieux –, j'ai ressorti l'espoir du tiroir :

Voilà. Maintenant, vous savez tout de ma vie. Racontez-moi la vôtre, Maurice.

Le vieux monsieur m'a dévisagée, a hésité entre les quatre couleurs, puis s'est levé lentement pour regagner son bureau et s'y enfermer. Il avait l'air vexé. À plusieurs reprises, je suis allée frapper à sa porte pour lui proposer à boire, à manger. En vain. À midi, ma dernière tentative, l'ardoise affichait :

J'ai tout oublié.

J'allais sortir prendre l'air lorsque Maurice s'est extrait de sa tanière. Il m'a offert un visage décomposé par la tristesse et, en vert, il a brandi sous mes yeux :

Je veux revoir le sourire de maman.

Merde. Manquait plus que ça. Sa mère devait être décédée depuis au moins vingt ans et j'ignorais comment le lui annoncer. Fallait mettre les formes. C'est délicat ces choses-là. J'ai toussoté, vaguement rangé l'annuaire, trié le courrier. J'ai dit : *Je vais voir ce que je peux faire*, mais Maurice m'a entraînée jusqu'à son bureau où il m'a tendu un vieux livret entrecoupé de feuillets couleur parme.

Lisez à haute voix, Nathalie.

Le ménage, la cuisine, le blablatage, je sais faire. Mais lire ? Personne ne m'avait jamais demandé ce service. J'ai secoué la tête pour signifier mon refus. Il a repris l'ardoise :

Racontez-moi mon enfance, Nathalie.

N-O-N

Encore céder ? Pas question. *Je ne suis ni actrice ni lectrice et ce n'est pas à mon âge que je vais m'inscrire au cours Florent*. Mais j'ai gardé ma réflexion pour moi en lâchant un soupir de résignation et j'ai pris place dans le premier fauteuil à ma portée. Je m'apprêtais à ouvrir le livret lorsque Maurice a posé sa main sur la mienne. Il m'a fait signe d'attendre et il a sorti un magnétophone à bobines, le même que dans *Mission impossible*. C'est Diane, sa sœur, qui parlait,

m'écrivit Maurice. Un enregistrement daté de juin 1967. Diane sautait d'avion en avion. Son magnéto était son bloc-notes. À défaut de lettres, elle envoyait des bobines.

Mon petit frère, mon Maurice,

Glissé dans cette enveloppe, tu trouveras mon journal intime, celui que tu voulais me dérober lorsque tu étais cet agaçant « petit frelon » de dix ans, et que je t'offre aujourd'hui car ce passé t'appartient pour moitié. Avant le mois de mai 1940, il ne s'agissait que de l'ennuyeuse autobiographie d'une adolescente mièvre et coquette. Mon journal débutera donc par ce fameux jour qui a bouleversé nos vies.

Ce matin-là, mon rire avait une fois encore exaspéré toute la maisonnée. Je riais parce qu'il faisait beau et que j'avais dix-sept ans, et parce qu'à dix-sept ans on rit pour un rien. On rit pour dire « non » parce qu'à cet âge-là, on acquiesce toujours avec gravité.

En cet après-midi du 7 mai, j'avais refusé d'aller chercher le courrier à la poste de Paunat. Maman me l'avait pourtant demandé, mais ma seule distraction à cette époque consistait à l'agacer, ce à quoi je parvenais avec la déconcertante facilité d'une adolescente. J'aimais déclencher des conflits pour m'ériger en victime ensuite. Quand j'ai senti que la gifle n'allait pas tarder à tomber, j'ai détalé de ma chambre pour enfourcher mon vélo, la jupe bien haute, histoire d'exaspérer un peu plus maman… mais je savais que j'échapperais à ses sermons si je rapportais une lettre de papa, ce papier qui valait tous les traités de paix familiale. Moins d'une heure après je revenais les mains vides, mais suivie de qui tu sais – et toujours cuisses au vent. J'ai accéléré ma course dans les derniers mètres pour étreindre maman afin de lui demander pardon de ma dernière méchanceté et surtout pour tenter de l'amadouer car je rapportais de drôles de cadeaux de Paunat ! Tu connais l'histoire.

En guise de présent, je t'offre mon journal, dans lequel j'ai retranscrit presque heure après heure les événements des journées suivantes. Pas un détail ne manque. En tout cas, de ce que j'ai pu en voir. Mon journal t'appartient désormais. Fais-en ce que bon te semblera. Peut-être as-tu le souvenir d'autres anecdotes ? Je crains de ne pas avoir le loisir de les évoquer avec toi avant longtemps car j'entame dès demain une très longue tournée de conférences dans les deux hémisphères. Au moins un an avant de retrouver la France.

Ta Diane qui t'embrasse bien tendrement, mon petit frelon, mon grand frère, mon Maurice.

L'extrémité de la bande magnétique tournoyait dans l'air comme un serpentin déchiré. Je tentai d'improviser une contenance qui se dérobait de mon visage et de mes gestes. Jamais mon frère ne m'avait rédigé une lettre, encore moins enregistré une cassette audio. Des bas de cartes postales, oui, il m'en avait écrits : *Bises ensoleillées*, *Les moules sont cuites*, *Ça flotte en Bretagne*, sous les cinq lignes poussives de ma belle-sœur qui rédigeait son devoir de vacances. Mais des messages comme celui que je venais d'écouter, non jamais. Rien dans nos enfances n'avait pu engendrer de la complicité entre Henri et moi. Nous vivions côte à côte sans rien partager, malgré nos codes génétiques identiques à une lettre près.

Mon regard se posa sur le journal de Diane, ce vieux cahier à couverture rigide recouverte d'un tissu devenu gris. Entre ses pages dépassaient des feuillets couleur parme – des ailes de papillons rectangulaires qui bruissaient au moindre souffle. Je glissai le manuscrit entre mes mains et, avec délicatesse, j'en retirai une feuille reconnaissant immédiatement l'écriture si appliquée de Maurice. Dès le premier paragraphe, je compris qu'aux vieilles confidences de Diane répondaient celles, contemporaines, de son frère, dialogue improbable entre un fantôme de jeune fille et un frelon de quatre-vingts printemps, confrontation de souvenirs communs. Maurice répondait – avec retard certes – à une voix qui s'était éteinte. Ainsi me suffisait-il de lire pour connaître l'enfance de Maurice, et c'est à voix haute que j'acceptai de le faire. Le vieil homme caressa ma joue, effaça l'ardoise et, pour la première fois, m'adressa la parole :

— Je crois qu'elle est devenue inutile entre nous.

Mardi 7 mai 1940, 11 h 27
Édition qui n'a rien de spécial (I)

Encore un jour ici et je deviens folle ! Le Paradis n'a jamais été aussi perdu qu'à cet instant, si loin, si retiré du monde extérieur. Sans la TSF, on irait jusqu'à ignorer la guerre. C'est simple : si je ne m'évade pas d'ici avant ce soir, je vais hurler pour mourir tout de suite après. Tiens, je n'ai même pas le loisir de crier puisque déjà je suis morte. Non, je respire. Mon souffle sèche l'encre qui file sous ma plume.

En débarquant ici le mois dernier, je pensais que notre mise au vert ne durerait que quelques jours, le temps que la France et l'Angleterre signent un compromis avec les Boches. Sûre de moi, je n'avais pas déballé toutes mes valises. Mais à force d'enfiler un jour sur deux les mêmes robes, les mêmes blouses, de guerre lasse (si j'ose dire !), j'ai capitulé. Alors, dimanche dernier, j'ai garni mon armoire de soupirs et de vêtements. La coquetterie n'est pas toujours synonyme d'espoir.

J'abandonnerais sans regret ma chambre pour retrouver mon lycée, et surtout Maxime. Maxime. Maxime. Maxime… Rien que d'écrire son prénom, j'en frissonne. Heureusement que je m'enferme pour écrire. Pour rester seule et tranquille, à côté du téléphone qui ne sonne pas. Et pour cause, il n'est pas branché ! Papa a refusé que la ligne soit tirée jusqu'au Paradis au prétexte qu'il ne voulait pas être dérangé par ses associés lorsqu'il était en vacances. Grâce à cette heureuse initiative, j'ai la chance inouïe de vivre au XIXe siècle et de n'avoir pour distraction que le courrier et les rares journaux que Julie rapporte de Limeuil. Pour la peine, je garde le téléphone avec moi dans ma chambre ou je l'emporte dans le jardin, ou bien je l'installe à côté du piano lorsque j'ai décidé d'en jouer. C'est un téléphone fantoche, sans fil, sans ligne. Mais pour l'instant, la seule présence de cet objet me réconforte et, quelquefois, lorsque je m'ennuie trop et que j'ai le cœur lourd de secrets, je demande à l'opératrice de me mettre en relation avec Chantal ou Gisèle. C'est comme au théâtre. Ce n'est pas si difficile d'être comédienne. Je fais semblant mais cela me fait du bien.

Ce matin, j'ai répété au piano trente fois la même fugue de Bach. À la trente et unième, maman a déboulé du parc avec chapeau de paille et sécateur en menaçant de sectionner une à une toutes les cordes de mon instrument. *Mais maman, c'est pour mon bien, je répète…* Vrai que je suis teigne parfois.

Au Paradis endormi, chacun de nous évolue dans sa propre léthargie, copie des gestes accomplis la veille et l'avant-veille. C'est Maurice qui pousse des cris d'Apache en conflit avec les canards, c'est le roulement sourd de ses patins à roulettes sur les dalles du perron… avec des *Aïe !* et de gros sanglots en bout de course. C'est maman qui range inlassablement ses armoires, Danaïde amnésique. Elle déballe tout et reproduit une disposition en tous points identique à celle qu'elle vient de défaire (hier soir j'ai tendu un fil à plomb pour aligner ses draps, mais elle a préféré ignorer ma moquerie). L'ordre qu'elle dispense la distrait du chaos extérieur, car c'est sa vie qui est en pagaille depuis le départ de papa. Elle s'abandonne à un jeu solitaire et triste, le jeu de l'oubli, cette réussite que l'on rate toujours. Quant à Julie, elle se noie dans l'effervescence sur une symphonie en chaudron majeur, avec sifflement de bouilloire, glouglou de lessiveuse, et soupir du fer sur le linge humide. Parfois, elle marie le chant des cuivres à sa propre voix pour oublier

qu'elle est fatiguée d'attendre, comme nous tous. Et moi, je lis, j'écris, je téléphone et j'égrène des notes sur le piano…

Première confidence de Maurice

C'est l'histoire du petit Maurice, retiré de son pensionnat par une mère qu'il croit en deuil parce qu'elle ne porte que des vêtements sombres. C'est un repli dans le vaste manoir familial appelé *Paradis perdu*, à quelques kilomètres de Limeuil, bijou de village aux pierres jaunes posé sur un coteau devant le mariage limoneux de la Vézère et de la Dordogne. C'est la litanie de l'attente composée de jours divisés en autant de minutes serrées comme les mailles d'un chandail feutré, trop proches pour laisser filtrer la lumière d'un possible espoir, le rayon d'un soleil printanier. C'est l'ennui.

C'est un petit garçon qui fait semblant d'être heureux et qui interprète à la lettre son rôle de petit Empereur pour rassurer sa mère sur la normalité des choses, un fils qui arbore une fausse innocence parce que cela rime avec enfance, comme il se doit. C'est un frère qui observe sa sœur errer dans toute la maison, avec sous son bras le téléphone qu'elle avait emporté de Bordeaux comme le plus précieux de tous les trésors. Quelquefois, il se moque d'elle en décrochant le combiné : *Tiens Diane, c'est ton chéri qui veut te parler*… Le petit garçon a intérêt à courir plus vite que sa sœur.

Une nuit, par l'entrebâillement d'une porte, l'enfant avait surpris sa mère invoquant l'aide de son père, qui paisiblement souriait sous la vitre d'un cadre. Que n'aurait-elle imaginé pour entrer en communion avec son mari ? Elle le suppliait de lui répondre sous un leurre de magie noire, entre une bougie allumée et un bâton d'encens. Le petit frelon rejoignit vite ses draps croyant sa mère devenue folle – en plus de sa sœur qui parlait à un téléphone fantôme – lorsqu'il perçut que les propos adressés à cette image n'étaient que la continuité d'une vie conjugale ordinaire. Après tout, lui-même n'interprétait-il pas chaque jour sa vie d'enfant avec autant de mensonge et de talent ?

À l'heure quotidienne du bulletin d'informations, Maurice est un petit garçon muet près du poste de TSF – épaules en accent circonflexe, mains plaquées entre les genoux –, soumis au devoir de silence. À sa droite, sa sœur Diane qui – bien qu'aînée et bravache – respecte elle aussi et sans broncher ce mutisme. Avec gravité même. Frère et sœur étudient leur mère – assise également, jupe repliée, gilet boutonné. De la fumée des cigarettes, elle dérobe l'azur qu'une seconde après elle exhale en un halo blanc, et selon l'humeur, tantôt par la bouche tantôt par le nez. Tous les mégots termineront décapités sous un index ferme, au son de *Bonne soirée, chers auditeurs*…

NATHALIE

Je tournais la page en regardant Maurice. Je distinguais trois solitudes que rien ne pouvait arracher à l'ennui alors que l'inéluctable calendrier guerrier allait bientôt s'enclencher. Encore trois jours de paix et le conflit s'engagerait. Grâce à tous les vieux côtoyés avant Maurice, j'étais devenue l'experte mondiale et méconnue de la Seconde Guerre mondiale dans des domaines bien

particuliers : les cartes de rationnement et les topinambours, la teinture pour imiter les bas et les semelles de bois articulées. Mon regard dut traduire la peine que je ressentais. Maurice m'assura en effet que la guerre avant la guerre n'était certes pas drôle avec ses lundis, ses mardis, ses mercredis déclarés « sans » : sans viande, sans sucre, sans alcool, pour que les soldats puissent être correctement rationnés, mais il me certifia également que tous les masques à gaz distribués durant l'été 1939 avaient été remisés au fond des placards.

Mardi 7 mai 1940

Pour éviter les frais

Tout en suivant la mode

Chez moi je prends le frais

Le cul sur la commode

Chez moi je prends le frais

Le cul sur la commo-o-de

— Entonne encore une seule fois ce refrain idiot, Oscar, et j'exige de Nina qu'elle s'arrête pour t'éjecter de la voiture ! menaça Gaby.

— Tu ne supportes pas cette mélodie parce que Jeanne Aubert t'a soufflé un joli succès avec cette chanson ! défia Oscar en mimant un pied de nez enfantin.

— Tu mens ! Son auteur en personne est venu m'offrir ce « chef-d'œuvre », mais je ne concevais pas d'entonner des inepties pareilles. Je laisse les chansons de rue aux chanteuses qui en viennent.

— La ferme ! Ou c'est moi qui vous jette tous les deux hors de la voiture, siffla Paul entre ses mâchoires.

Gaby se resserra contre la portière arrière de la Bugatti, reportant son attention sur cette campagne verdoyante et détestée. Bientôt, les premières maisons jouxtant l'entrée du village glissèrent devant ses yeux. La diva aurait préféré déambuler toute nue avenue de l'Opéra plutôt que d'admettre avoir délibérément écarté cette chanson de son répertoire, elle qui avait toujours su rafler les succès à la barbe de ses rivales (qu'elle disait mal épilée). Cette bévue succédait à d'autres, devenues plus fréquentes ces derniers mois. L'artiste ne faisait ni ne pressentait plus la mode : elle la suivait, la plus humiliante des déchéances. Or, par un hasard à la fois tragique et heureux, cette escapade venait de procurer à la diva la chance inespérée de pouvoir projeter un retour sur scène triomphal – à condition d'y mettre le prix et d'expédier sans plus attendre un télégramme. Le Bureau des téléphones, postes et télégraphes dressé maintenant devant elle lui en donnait l'occasion.

— Arrête la voiture Nina ! Je dois absolument télégraphier à mon agent, s'exclama Gaby en ouvrant la portière. C'est une question de vie ou de mort.

Sans relever la dernière phrase, les mains cramponnées au volant, la conductrice objecta :

— Nous sommes déjà très en retard, et il reste plus de cent bornes avant Bordeaux. Nous ne serons jamais arrivés avant ce soir et je n'ai aucune envie de moisir en France plus longtemps.

— Et si nous prenions un verre, le temps que Gaby rédige son texte ? proposa Paul en posant une main sur l'avant-bras de son épouse. J'aperçois la terrasse d'un café où nous pourrions patienter.

— *Fantastic !* s'enthousiasma Oscar. Je meurs de soif.

— Après tout, pourquoi pas ? consentit Nina après une seconde d'hésitation. Je suis épuisée et je boirais n'importe quoi pourvu que ce soit frais. Dix minutes, Gaby, pas plus.

Ayant déjà bondi de la voiture pour gravir les marches du Bureau des postes, la diva ne perçut pas l'injonction de son amie. Dressé à côté de la cabine téléphonique, un guichet grillagé encadrait un visage féminin au regard torve ne laissant présager aucune amabilité. La chanteuse sollicita un formulaire pour griffonner son télégramme lorsque, précédée du fracas d'un vélo flanqué contre un mur, déboula une jeune fille essoufflée. Gaby s'écarta pour laisser place à la nouvelle arrivante qui sautillait devant le guichet.

— Liliane, vous avez reçu du courrier pour moi ? Et pour maman ?

— Hélas, rien pour vous aujourd'hui, mademoiselle Diane, je regrette. Retentez votre chance demain matin. Il est cinq heures, je ferme ! lança la guichetière à l'intention de Gaby.

— J'ai fini, assura la Parisienne en fouillant dans son sac à la recherche de pièces de monnaie. Tenez. C'est très urgent, je vous remercie de votre gentillesse, madame.

Ces dernières paroles adoucirent les traits de la postière, qui se cala devant le télégraphe. Les lettres découpées en morse cliquetèrent sous son index rapide. Moins d'une minute plus tard, Gaby marchait en direction de ses amis installés à la terrasse du café lorsque la jeune cliente, debout sur le pédalier de son vélo, s'adressa à elle :

— Vous êtes de Paris, n'est-ce pas ?

Dans la question jaillissait le désespoir de vivre à la campagne, la jalousie, et, dans les yeux de la jeune fille, flottaient des images de cinéma et de magazines. Gaby s'émut de cette naïveté, projetant sur ce visage ravissant sa propre adolescence emplie de rêves de gloire. Le souvenir s'estompa rapidement et la chanteuse se flatta d'incarner « la Parisienne » devant cette inconnue en robe de cretonne.

— C'est la plaque d'immatriculation de votre voiture qui m'a mise sur la piste, ajouta la cycliste en tournant son regard vers la voiture. Ce qu'elle est bath votre Bugatti !

— À votre âge, vous devriez encore être en classe, répondit Gaby, vexée, pour couper net la conversation.

— Moi ? Certainement pas. J'apprends mes leçons dans les manuels et je ne vais plus au conservatoire depuis avril dernier… Maman, mon frère et moi vivons cloîtrés au Paradis, à trois kilomètres d'ici.

— Qui eût cru que le paradis fût une prison, et si proche ? piqua Gaby. Laissez-moi en paix maintenant. Bonsoir.

Sourire aux lèvres, la jeune effrontée fit mine d'obéir puis revint talonner Gaby en pédalant doucement.

— À qui était destiné votre télégramme ?

— Cela ne vous regarde pas.

— C'est vrai que vous connaissez Mireille et Charles Trénet ?

— Et vous lisez par-dessus l'épaule ! Belle éducation.

— Vous repartez ce soir ou vous dormez ici ? Vous ne répondez pas ?

— Vos parents vous ont bien mal élevée pour questionner une inconnue, s'irrita Gaby, parvenue à la table de ses amis. Vous êtes de la police ?

— La police ? sursauta Nina en renversant le verre qu'elle portait à ses lèvres.

— Mais non, je ne suis pas de la police. Je suis un ange puisque je suis du Paradis ! s'amusa Diane, en pédalant cette fois-ci avec détermination pour rejoindre sa maison. Adieu ! lança-t-elle à l'assemblée dans un geste badin sur le tintement du carillon de son vélo.

— Les jeunes sont d'une incorrection…, se navra Paul en tamponnant le vin venu tacher la robe de son épouse.

— Je vous abandonne cinq minutes et je vous retrouve autour d'une infâme piquette. Le cafetier n'a rien d'autre à proposer ? questionna Gaby.

— C'est frais et délicieux, intervint Oscar, d'humeur légère sous l'effet du troisième verre. Tiens, goûte.

— Garçon, s'il vous plaît ! apostropha Nina. Apportez une deuxième bouteille et un verre à Madame.

— Mais Nina, tu es grise ? s'effara la chanteuse. Et toi aussi, Oscar ?

— Boire pour oublier et ne pas oublier de boire, telle sera ma devise désormais, lui répondit Nina qui trinquait avec Oscar, soudain hilare en raison de cette boutade imbécile.

— Je crois que nous sommes surtout épuisés par ce pénible voyage. Nous dormirons ici ce soir pour partir tôt demain matin. Qu'en pensez-vous ? proposa Paul, le front plissé par la fatigue. Il y a bien un hôtel dans ce bled, non ?

— Paunat est p't-être un bled, mais c'est un bled qui accueille depuis des mois une centaine de Lorrains et d'Alsaciens, rétorqua le cafetier venu déposer une seconde bouteille sur la table.

— Ils sont aussi *fwançais* que *vouz'* et moi, s'amusa Oscar.

— P'ssible, mais à cause d'eux, vous n'trouverez plus une chambre de libre à des lieues à la ronde.

— Nous n'allons pas dormir dans la voiture ! s'offensa Gaby, chez qui la perspective de ne pas avoir de salle de bains ôtait tout sens de l'humour.

— Y doit bien rester des chambres vides chez les Demazières, mais ils n'ont jamais rien voulu louer à personne, affirma l'homme qui avait glissé ses deux mains sous la ceinture de son tablier.

— Mais enfin, je suis La Glamour. Partout où je vais, je suis accueillie à bras ouverts.

— À Paris et à Monte-Carlo, sans doute. Mais ici, qui te connaît ? osa Paul.

La pertinence de cette réflexion plongea l'artiste dans un silence humilié, dont elle ne ressortit que quelques instants plus tard pour affirmer que le groupe devait tenter sa chance auprès des *Demachin*. Des Demazières, c'est cela. Mais où habitent-ils, ces braves gens ?

— Vous n'avez qu'à suivre leur fille, la jeune demoiselle à vélo qui vient de s'enfuir. Les Demazières habitent le Paradis perdu.

Il fallut la puissance de la Bugatti pour rejoindre en peu de temps la jeune fille, et tout le charme d'Oscar pour renouer le dialogue avec Diane. Lentement roulait la décapotable à côté de la cycliste, secrètement amusée d'être ainsi courtisée. La jeune fille suivait la route en affichant un profil faussement indifférent aux sollicitations du conducteur. Après plusieurs tentatives de l'Américain, Diane répondit enfin :

— Vos parents vous ont bien mal élevé pour questionner une inconnue avec autant d’insistance. Vous êtes de la police ?

— Mademoiselle est pleine d’humour. Elle est si mi-gnonne ! intervint Gaby, prête à toutes les bassesses. Mais par pitié, croyez-vous qu’il serait possible de louer trois chambres à votre mère ce soir ?

La jeune fille mit pied à terre. Devinant par avance le refus maternel, Diane ne cacha pas sa perplexité devant cette requête mais, par goût du jeu, tenta l’aventure dans un : « Suivez-moi et surtout laissez-moi faire ! » Précédant la voiture d’une centaine de mètres, la cycliste parvint au Paradis avant les Parisiens, qui de loin, observèrent la jeune fille sauter au cou de sa mère pour la prendre ensuite par les mains, en inclinant sa tête dans un geste attendrissant. La voiture arrêtée, ils perçurent les derniers échanges :

— Oh maman ! Je suis sûre que papa aurait accepté s’il avait été là. Je préparerai les chambres, c’est promis. Sois chic, je t’en prie ! intercéda la jeune fille

— C’est-à-dire que je…

— Oh non ! Tu ne peux pas les laisser repartir. C’est M. l’abbé lui-même qui me les a confiés en faisant appel à notre charité chrétienne. Ce sont vraiment des gens très bien, tu verras. La nuit va bientôt tomber, et il y a si longtemps que nous n’avons pas reçu de visite ! implora la jeune fille.

— Arrête ta comédie et ne fais pas l’enfant, Diane, s’il te plaît.

À la vue de la Bugatti, de l’élégance de ses occupants et de leurs regards implorants, la maîtresse de céans livra sa décision :

— Soyez donc les bienvenus au Paradis, mais pour cette nuit seulement car, dès demain soir, nous offrons l’asile à des cousins.

— Mais de quels cousins…? commença la jeune fille.

— Regarde qui arrive, Diane ! l’interrompit sa mère. Voici Maurice – mon petit frelon –, qui est encore allé grimper dans les arbres pour espionner les écureuils et les papillons !

LE DÉFERLEMENT

**

NATHALIE

Quatre stations et je descendrai de la rame pour emprunter des escaliers, attraper une correspondance, puis quatre stations encore et quelques minutes de marche. Un bistro pour me déguiser dans les toilettes et une poubelle dans la rue pour jeter mes frusques de femme ordinaire et la vie qui l'accompagne. Et enfin la maison des sans-passé où, un soir de mai dernier, j'ai archivé Maurice et ses valises. La directrice de l'agence m'avait mise en garde : le vieil homme s'était retranché dans le silence depuis le diagnostic de sa maladie. *M. Demazières n'est pas vraiment muet, ni véritablement désagréable. C'est un vieux têtu qui n'entend faire que ce qui lui plaît. Un original. Vous savez, c'était un artiste dans son métier. Je suis persuadée que vous saurez l'amadouer.*

Et si je lui foutais la paix, maintenant, à Maurice ? Peut-être n'a-t-il pas envie d'être raflé dans un fauteuil roulant ? Il m'a certainement oubliée. Il a dû se faire des copains qu'il ne reconnaît plus le lendemain, dans ce mouroir de luxe qu'il refusait d'intégrer. Peut-être devrais-je le laisser devant le puzzle de ses souvenirs, dont chaque jour il égare une pièce sans même s'en apercevoir ? Jolis prétextes pour me retrancher derrière ma lâcheté : je suis morte de frousse. Mes aisselles forment deux lacs translucides sur mon chemisier blanc. Mes lignes de cœur et de vie deviennent des fleuves tièdes baptisés Peur et Lâcheté. Mon palpitant palpite trop vite. Je suffoque. Audrey Hepburn ne transpirait jamais. Elle avait des raccords de maquillage et des disques d'ouate sous les bras. Je n'ai pas tout ça, moi.

MAURICE

En procédant à du tri dans mon secrétaire, Nathalie a découvert le métier que j'ai exercé : cameraman pour la télévision, et plus tard pour le cinéma. Elle s'est étonnée que je n'évolue pas dans un univers muré de photographies exposant mes rencontres avec des acteurs et des réalisateurs, ou exhibant mes meilleurs plans composés sous le porte-voix de metteurs en scène mégalomanes. Mais c'est en moi que tournent les bobines de mes plus belles images. Elles ne sont connues que de moi. Or j'assiste au démontage de mon film intime. Chaque scène composant mon existence tombe sous la censure de la maladie, dans un illogisme déroutant. Chaque jour je les recompte et, chaque jour, je sens que l'une d'entre elles a disparu – mais laquelle ?

Avec douceur, Nathalie est parvenue à me convaincre de sélectionner quelques images pendant que les autres rejoindraient leurs cercueils de carton, puis elle a repris le fauteuil qu'elle occupait hier après-midi, avec la superstition d'y retrouver, assis sur les accoudoirs et penchés sur son épaule, les fantômes des personnages qu'elle interprétait.

En regagnant la même place, cette femme se pose dans ma vie comme un bibelot dans un décor, inutile en apparence et dont l'absence soudaine engendrera le trouble – et plus tard, le manque. Or, ce n'est pas elle qui prendra congé de moi mais l'inverse. Ma mémoire l'effacera.

Mercredi 8 mai 1940, 10 h 34
Édition spéciale ! (I)

Impossible de fermer l'œil cette nuit ! J'étais trop excitée à l'idée de retrouver nos invités autour du petit déjeuner. Je n'aime pas déjeuner seule.

À ma droite, Mme Glamour, l'exact sosie de Mireille Balin, mon actrice préférée. Cent fois hier soir elle s'est attribuée le titre de « plus grande vedette de cabaret »– *La Glamour enfin ! Vous ne me connaissez pas, réellement ?* J'ai le souvenir d'avoir aperçu sa silhouette et son nom dans un *Plaisir de France* de l'année dernière, ou de 1938, je ne sais plus. La Glam' (puisque c'est ainsi qu'elle veut être appelée) posait crânement sur un podium, dans un costume ridicule, à Deauville, me semble-t-il. Je ne me risquerai pas à lui révéler qu'elle a passé l'âge des concours de beauté, je l'imagine assez susceptible sur le sujet. À ma gauche, j'ai placé Mme Delatte, délicate comme une porcelaine de Saxe. De ma vie, je n'ai vu des mains aussi fines ! Je la crois assez nerveuse car hier soir, avant de gagner sa chambre, elle a réclamé à maman un peu de fil et une aiguille pour recoudre une doublure, pour « l'aider à trouver l'apaisement avant de s'endormir ». Drôle d'idée après avoir conduit tous ces kilomètres ! Elle est speakerine à « Paris-PTT Vision », cette formidable nouveauté exclusivement réservée aux Parisiens, évidemment. Devant un petit écran placé à l'autre bout de la ville, on peut regarder et écouter Nina à l'instant où elle se présente face à la caméra. Ça c'est *swing*, comme dit Maxime. En face de moi s'est assis Paul, son époux, *décorartisan* de son état. Il se déplace avec une aisance confondante en dépit de sa prothèse. On ne songe pas un instant que sa canne puisse être autre chose qu'un élégant accessoire de mode. Quant à l'Américain – *Call me Oscar, young girl* –, il est presque aussi séduisant que Maxime. C'est le pianiste attitré de Mme Glamour, qu'il asticote sans relâche, mais elle lui répond du tac au tac. Ils forment le duo comique le plus hilarant que j'aie jamais rencontré. Je les soupçonne de cabotiner un peu mais, grâce à eux, la maisonnée a exhumé un souvenir de joie de vivre. Maman aussi s'est amusée. Elle a plaqué sa main devant sa bouche pour que son rire ne s'envole pas jusqu'aux oreilles de papa. Serait-ce donc cela aimer ? S'empêcher de vivre à cause de chimères ? Très peu pour moi ! S'ils n'avaient été jetés sur la route pour s'enfuir de Paris, on eût dit quatre amis de passage avec lesquels maman aurait conversé. Cela ressemblait à une fête improvisée sans rien à célébrer. Des noces sans époux, un baptême sans nouveau-né, une communion de rires tendres et de bons mots.

En descendant l'escalier pour me replonger dans la fête, après avoir aidé Julie à préparer les trois chambres d'amis, des bribes de phrases m'ont rappelée à la réalité : *combien, pourquoi, repli, Nazis*. Maman partageait ses tourments avec d'autres adultes, ses angoisses qu'elle ne m'avoue pas (elle doit s'imaginer que je joue à la poupée dans ma chambre). En regagnant mon fauteuil, comme par magie, les conversations ont abordé les rivages escarpés des futilités mondaines. J'ai choisi d'en rire, et tant pis pour la guerre ! Ainsi fut-il question des derniers oukases de la mode, des manteaux baptisés *Tank*, *Fausse alerte*, des blouses que l'on appelle *Offensive* et des déshabillés spécialement dessinés par les grands couturiers pour les élégantes qui descendent aux abris, dans ces grands hôtels où, par caprice, elles élisent domicile temporairement, parce qu'elles s'ennuient chez elles, à quelques pas de là.

Maurice s'est endormi dans les bras de maman. Dans le halo orangé de l'abat-jour, tout en discutant paisiblement, elle caressait les cheveux de petit frelon qui n'a pas voulu quitter cette fête impromptue pour monter se coucher. Maman n'a pas insisté, soulagée de ne pas briser la magie de l'instant pour accomplir son devoir de mère. Je ne pensais pas qu'elle accepterait si aisément l'irruption de ces inconnus dans le cours (trop) tranquille de nos existences. Serait-elle lasse de ranger ses armoires ? Le temps d'une soirée, elle a repris goût à la frivolité et aux civilités dispensées autour d'un carafon en cristal et d'un doigt de porto. J'avais (presque) oublié qu'il est possible de clore une soirée sans écouter les informations à la TSF, car pour la première fois depuis longtemps, le seul chant que nous avons perçu avant de nous endormir n'était pas un hymne à la guerre mais la stridulation des grillons dans la nuit.

Après le petit déjeuner, Oscar a tenté de démarrer la Grand Raid Roadster : panne sèche ! Bugatti ou non, sans essence, un moteur ne fonctionne pas. Impossible de se rendre à Paunat pour y faire le plein et remplir les bidons. La déconvenue se lisait sur tous les visages, mais plus encore sur celui de Nina, qui a poussé un cri si déchirant que Paul a dû la prendre dans ses bras pour la ramener au calme. Elle sanglotait en martelant l'épaule de son époux. Maman n'a rien dit. Elle a baissé les yeux en esquissant un geste d'impuissance. C'était compter sans la malice de Julie – trop désireuse de se débarrasser de ces « pique-assiettes » –, qui a offert ses services pour atteler la vieille carriole dont les seuls foins du printemps justifient la sauvegarde dans la grange.

Avant d'entreprendre cette hasardeuse équipée, maman s'est rendue dans sa chambre pour actionner le radio-émetteur qui relie chaque jour le Paradis à oncle Grégoire. Il exige un rapport chaque matin et chaque soir afin de s'assurer que tout va bien. Faute de téléphone, c'est le seul moyen qu'il ait trouvé pour prendre des nouvelles de sa petite Hélène ; et si maman omet de le contacter une seule journée, elle est grondée comme une enfant ! Oncle Greg se comporte comme l'adjudant-chef qu'il a été avant de reprendre la Tonnellerie Lantreyssac : tout le monde doit exécuter ses ordres. Fabriquer des tonneaux ne l'intéresse pas, mais oncle Greg serait incapable de céder l'usine héritée de son père, qui lui-même l'avait héritée de son oncle, etc. Le devoir avant tout, mon général ! Son passé dans les radio-transmissions lui a flanqué le virus du morse et des messages codés. Un grand enfant, lui aussi, dans son genre, comme tous les militaires. Lorsque nous nous sommes installés au Paradis le mois dernier, il a débarqué avec un fatras de machines à cadrans, de casques et de micros pour en expliquer le fonctionnement à maman. Elle a sagement pris des notes sur du papier quadrillé sous la dictée de son frère, pendant que petit frelon s'amusait à actionner une dynamo, un genre de pédalier que l'on entraîne avec les mains. Ainsi, jour et nuit, avec ou sans courant, maman pourra toujours appeler oncle Greg à la rescousse, lui qui habite Le Bugue, le chef-lieu du canton, à quinze kilomètres du Paradis. Car l'unique divertissement de mon oncle consiste à demeurer enfermé dans son bureau à tenter de capter les messages de ses camarades et ceux de sa petite sœur. Bien lui en a pris car, ce matin, maman a pu le joindre pour savoir si l'on trouvait encore de l'essence à Limeuil et à Paunat. Vingt minutes ont suffi à mon oncle pour prendre ses renseignements et répondre *Affirmatif* avec une intonation à faire pâlir d'envie un maréchal.

Trop heureuse de m'éclipser un peu du Paradis, j'ai offert de conduire la carriole jusqu'à Limeuil avec la diva, pendant que Nina et Oscar se rendraient à vélo jusqu'à Paunat. Après concertation, il nous a paru plus prudent de diviser les efforts afin de multiplier les chances dans

notre quête d'essence. Intronisé « aide-mécano » pour dissiper son chagrin de ne pas figurer au nombre des voyageurs, Maurice s'est réjoui de demeurer avec Paul, comme si le capot de la Bugatti recelait le fabuleux trésor d'Ali Baba… *et les quatre voleurs !*, s'est-il exclamé. Les Parisiens ont sursauté, blêmes. Gaby a rompu un silence embarrassé pour venir s'accroupir devant Maurice et lui pincer la joue. Elle l'a félicité d'avoir un tel sens de l'humour et de la repartie : *Oscar possède une féroce concurrence dorénavant !* Très mécontente, maman a exigé des excuses de la part de Maurice, mais Gaby, Paul et Oscar l'ont adjurée de lui pardonner, ce qu'elle a fait de mauvaise grâce. Mais voilà que je perds de précieuses minutes à écrire alors que je devrais déjà être montée dans la carriole avec la Glam' !

NATHALIE

Peu à peu, je me détachais de mes gants de caoutchouc pour les raccrocher parmi les accessoires inutiles de mon travail car chaque matin, après un rapide ménage, Maurice me tendait le journal de Diane. Ses jours d'enfance constituaient un feuilleton dont lui et moi attendions de goûter la suite, moi plus impatiemment que lui je suppose, mais avait-il toujours conscience que je lui racontais sa propre vie ? Autant je n'avais pas ressenti de trac la première fois – simple devoir à accomplir dans ma charge d'auxiliaire –, autant ma crainte et mon appréhension grandissaient chaque jour un peu plus. D'auxiliaire, j'étais devenue lectrice de vie.

Avant la représentation, le vieux frelon avait instauré un rituel : il frappait sa canne trois fois au sol, annonçant le lever de rideau. Ma mission consistait à redonner vie à des marionnettes poussiéreuses et fragiles, sorties d'une malle de mots sous la dictée joyeuse de Diane et les délicats chuchotements d'un vieux monsieur. Pour n'avoir jamais été que l'auteure-compositrice-interprète de moi-même, j'éprouvais les pires affres à improviser par ma voix les émotions de personnes inconnues et décédées pour la plupart, à défaut de pouvoir les comprendre quelquefois. La désinvolture de ces cabotins constituait un redoutable bouclier contre la vie. Tous ces fantoches paraissaient plus heureux que moi quand la perspective de la guerre exigeait de revêtir des masques de tragédie. Jalouse et déconcertée, je sollicitais parfois un instant de silence avant d'entamer un nouveau paragraphe. Ces inconnus étaient trop bruyants, trop vivants, trop joyeux pour moi. Leur frénésie de vivre me saoulait et me fascinait en un même temps. Après plusieurs heures de lecture, je perçus qu'une voix étrangère pouvait offrir une vision nouvelle à un récit sans qu'un seul mot en soit modifié, par le simple jeu des intonations, cette rampe d'éclairages intérieurs. Ma voix offrait à Maurice une perspective différente sur son enfance. *Une contemplation*, a-t-il rectifié.

Deuxième confidence de Maurice

La carriole emportant Diane et Gaby venait à peine de disparaître qu'Oscar défia Nina de pédaler jusqu'à Paunat. *Tu veux bien, Paul chéri ?* supplia la jeune épouse. Un baiser plus tard, une bataille de carillons se déchaînait sous la sombre allée du Paradis, entre l'écho de deux éclats de rire et des *attends-moi, attends-moi* pleins de joie.

Je m'activais autour de M. Delatte – tête perdue dans le moteur. Rapidement, j'émis des doutes sur les connaissances en mécanique de ce grand homme sec qui confondait niveaux d'huile et d'essence, carburateur et cylindres, mais à quelles pitreries cet adulte ne se serait-il pas livré pour amuser un petit garçon solitaire ? D'un geste maladroit, il se blessa. Décision fut prise de refermer le capot avant qu'il n'y abandonne un bras. *C'est déjà bien assez d'une jambe*, me confia-t-il avec un clin d'œil. Après avoir joué les infirmières, maman prit place au salon pour s'absorber dans la confection d'un tricot qu'elle venait de dénicher dans le fin fond de sa travailleuse. J'observais ses doigts s'activer autour des longues aiguilles d'acier dans un cliquetis de fleurets de poupées.

Paul émit à voix haute le regret de ne pas être capable d'accompagner son épouse à vélo, au risque de briser l'harmonie d'un couple qui se devrait de tout partager. Il ajouta n'être qu'un trois-quart d'homme qui ne méritait pas une femme tout entière. Attentive, silencieuse, maman termina

son rang de tricot, le jaugea du regard puis glissa à mi-voix qu'*une épouse n'attend pas de son mari qu'il l'accompagne dans chacune de ses activités. Vous ne pouvez pas suivre Nina à vélo, c'est un fait, mais vous l'a-t-elle jamais demandé ou reproché ? Elle ne vous en aime pas moins, j'en suis assurée.*

Paul demeura silencieux, faisant rouler entre ses doigts une pelote de laine venue s'échapper parmi les coussins du canapé. Il confia exécrer les écharpes tricotées depuis qu'il avait goûté à leur puanteur gorgée de boue dans les tranchées de la Grande Guerre. Mes yeux emplis de curiosité conduisirent l'ancien lieutenant à évoquer quelques combats auxquels il avait participé, lâchant des silences lorsque des camarades morts s'effondraient autour de lui. L'homme évoqua l'amitié et les haines, les permissions et l'attente du courrier, ces lettres qu'il conservait cachetées contre son cœur quelques heures encore après leur réception, pour avoir le bonheur de les respirer, de les caresser, de les déflorer dans un instant de trêve et de relative intimité sur une paillasse humide. Puis il conta cette journée de mars 1917 – *je venais d'avoir vingt-quatre ans* –, le bruit, l'obus, et l'amputation dont il s'était consolé en voyant les bandelettes noirâtres et suintantes qui momifiaient son voisin de lit.

— Vous devez mal me juger, madame, d'avoir cherché du réconfort dans le malheur de l'un de mes semblables…

— Je me réjouis toujours que mes amies soient plus mal habillées que moi.

Paul rit de la fausse naïveté de ma mère qui, par délicatesse, avait su hisser la cruauté féminine au degré de celle d'un homme mutilé. C'est alors qu'il confia avoir recueilli les dernières volontés de son infortuné compagnon de chambre, le capitaine William Townsend, le père d'Oscar.

Il est des serments que l'on échappe comme un gant et qui engagent avec une force d'autant plus impérieuse qu'il n'existera aucune obligation de s'y conformer. Ce sont des serments sans alliances ni contrats, associés à des secondes uniques et bouleversantes. C'est à cela que songea Paul lorsqu'un matin de juin 1932, Oscar sonna à sa porte. Le fils Townsend était un grand gaillard de vingt ans, athlétique et sain comme savent en fabriquer les universités américaines, tout juste débarqué de Boston pour être initié à la langue et à la culture française, conformément au serment de Paul à son père.

Il n'était pas prévu qu'il restât vivre sept ans chez les Delatte, mais Paul se conforma à son serment – de bonne grâce d'abord, par affection sincère ensuite –, sous l'œil complice de Nina qui adopta Oscar comme le frère qu'elle n'avait jamais eu, irresponsable et charmant. L'Américain devint le répétiteur puis l'accompagnateur de Gaby, non qu'il fût bon pianiste mais il était le seul homme à supporter la diva deux jours d'affilée sans être enclin au meurtre. Le déclenchement de la guerre brisa l'indolence de sa vie. En quelques jours, l'Américain avait minutieusement organisé la retraite vers les USA de ceux qui l'avaient accueilli et chéri depuis tant d'années. *Un enfant prend soin de moi*, conclut Paul tristement.

Maman pressa sa main sur celle du décorateur. Elle aussi craignait de n'être bientôt plus une maman protectrice mais une dame que ses enfants seraient appelés à soutenir à leur tour ; moi, je contemplais son profil encore lisse dans la beauté de ses trente-huit ans. Survinrent des carillons, des rires et des *arrête-toi, arrête-toi*, déferlant sur les marches du perron. Précédant leur entrée, les voix enjouées d'Oscar et de Nina s'attribuaient chacune la fabuleuse trouvaille d'un bidon

d'essence. Paul se redressa. Maman retira sa main et fit mine de compter ses mailles. Je repris mes petites voitures accroupi devant le canapé. Oscar et Nina ne remarquèrent rien d'anormal puisque rien n'avait changé depuis leur départ. Apparemment.

Oscar était-il l'amant de Nina ? Ma question a engendré l'hilarité de Maurice sans que je n'en saisisse le motif. Un homme et une femme d'égale séduction et d'un âge sensiblement identique seraient susceptibles de voir poindre entre eux une attirance mutuelle et somme toute légitime. Sauf qu'Oscar préférait son sexe et que Nina, avant d'épouser Paul, avait été l'habilleuse de Gaby et, accessoirement, l'une de ses maîtresses.

La rencontre entre Paul et Nina s'était déroulée fortuitement après une représentation au Tabarin. Gaby avait invité son meilleur ami à les rejoindre au restaurant mais, en avance, Paul attendait les deux femmes assis à une table. Au premier regard entre Paul et Nina, Gaby comprit qu'elle venait de perdre son amante. S'il est blessant de ne pas générer un regard empreint d'une semblable fascination, il est intolérable de s'en faire le témoin et – pire encore – d'en avoir occasionné la survenance. Nina prit place et ignora les regards suppliants de Gaby, avec l'euphorie que procure la conscience d'exalter la sensualité des deux sexes. D'un geste faussement maladroit, la diva fit chuter le réticule de Nina. Avant que Paul n'ait eu le temps de réagir, la jeune femme se pencha pour ramasser son bien puis redressa son buste, le visage toujours serein – à la déception de Gaby. À aucun moment la diva n'avait fait allusion à l'amputation de son ami Paul, car mentionner ce handicap revenait à donner corps à ce qui paradoxalement n'en avait plus. Or Gaby avait espéré que l'absence de ce membre engendrât un geste de répulsion de la part de Nina car elle savait combien sa jeune amante, sensuelle et inculte, prisait la beauté parfaite d'un corps. Or celle-ci était demeurée impassible, son sac dans une main, une béquille dans l'autre. *C'est à vous, je pense ?* Paul fut tenté de dire non, prêt à regarder derrière lui pour signifier qu'il ne pouvait être l'amputé auquel Nina s'adressait, mais le désir d'effleurer les ongles de la jeune femme fut plus impérieux que celui de nier l'évidence. Pour la première fois, Paul reprit possession de sa béquille avec un léger sourire.

— Elle me sera plus utile qu'à vous, je le conçois.

— Mais si vous prenez appui sur mon bras, vous pourriez l'oublier aisément, vous ne croyez pas ?

Gaby prétexta une indispensable retouche de maquillage pour quitter la table et aller s'effondrer dans la cabine téléphonique du Tabarin. Le dernier hoquet passé, elle soupira, se moucha, se repoudra, glissa un jeton dans la fente et fit appeler Nina au bar. La jeune femme ôta sa boucle d'oreille et prit le combiné que le barman lui tendait : *Nina ma chérie, c'est Gaby. Non, laisse-moi parler s'il te plaît. J'ai tout compris et je ne t'en veux pas. Quelle femme pourrait résister à Paul ? Je suis amoureuse de lui depuis l'enfance. Ne t'occupe pas de moi et consacre-toi à lui. Cet homme est l'homme de ma vie et, comme tu le sais, ce ne sont pas ceux que l'on épouse mais ceux que l'on contemple. Je te supplie de l'aimer avec sincérité et de ne pas le faire souffrir. Tu es peinée de me rendre triste ? Mais c'est sans gravité, et demain, j'aurai déjà tout oublié… Tu me connais ! J'aime suffisamment Paul pour me réjouir de sa rencontre avec toi. Écoute-moi, s'il te plaît, Nina, et ne m'interromps pas. L'unique faveur que je sollicite de ta part est de ne pas briser l'amitié qui m'unit à Paul. J'en viendrais à te détester. Ce sera ton cadeau d'adieu, tu veux bien ? Mais tu demeures toujours mon habilleuse, ne l'oublie pas. À demain dans ma loge, dix-huit heures ? Je vous embrasse tous les deux. Bonne nuit, darling !*

Comment Maurice avait-il pu avoir connaissance d'un tel chassé-croisé amoureux ? Je le questionnais à ce sujet quand il me répondit qu'être un petit garnement présentait l'avantage de laisser traîner ses oreilles partout où il ne fallait pas, et surtout derrière les portes de la chambre des grandes personnes. *Vous auriez pu en rédiger une confidence*, ai-je suggéré au vieil homme. Il m'a répondu les yeux remplis d'étonnement :

— Mais c'est grâce à vous que je viens de m'en souvenir à l'instant ! Vous voyez bien que je ne la perds pas tant que cela, la mémoire, Isabelle…

Du jour où Maurice a déposé le manuscrit entre mes mains, mes heures de liberté furent consacrées à enquêter sur ces Parisiens envolés. Sur Internet, je compulsai des dizaines d'archives et visionnai autant de photographies pour débusquer des traces, des vestiges de leur existence. Qu'étaient devenus les Ateliers de Décoration Paul Delatte ? À quelles adresses la Glam' et les Delatte avaient-ils vécu ? Le Tabarin était-il devenu un supermarché asiatique ? Pour m'aider à mener ces investigations délicates, je sollicitai l'aide de mon ami Léonard, fils putatif de Woody Allen et de Bill Gates, pour qui Internet ne recelait pas le moindre secret, à l'opposé de moi. C'est ainsi que je reçus sur ma boîte mail au fil des jours suivants, les biographies des quatre exilés. La première fut celle du *décorartisan*.

« Né en 1894. Célèbre designer français dans le domaine de l'Art déco. Étudie les Beaux-Arts à Paris, puis le portrait à Bruxelles. Se spécialise dans la fabrication de mobilier, ouvre une galerie en 1924, et expose en 1925 à l'expo universelle des Arts décoratifs et industriels modernes. Devient ensemblier. Est au sommet de la décoration française jusqu'en 1939, où il décroche le chantier de la rénovation complète de la décoration du paquebot *Le Paris*. Mais les impayés de ses commanditaires le contraignent à fermer les Ateliers Delatte en 1940. » Pourquoi cette faillite alors que Paul était le décorateur à la mode ? Léo procède à des recherches plus approfondies : « Le 18 avril 1939, avant une nouvelle traversée transatlantique pour mener les œuvres d'art destinées à être exposées dans le pavillon français de l'Exposition universelle de New York, un incendie se déclare dans la boulangerie située au second étage du paquebot. Si les œuvres d'art ont pu être évacuées, *Le Paris* devient un brasier impossible à éteindre. Sous les trombes d'eau déversées par les pompiers, le paquebot chavire et coule en rade du Havre. » Or, le chantier de Paul Delatte n'était pas encore achevé et, surtout, il n'était pas assuré ! Et les armateurs n'ont jamais voulu honorer leurs dettes auprès du *décorartisan*. »

NATHALIE

L'évocation du déclin, de la déchéance et de la ruine de Paul me replongèrent dans les souvenirs de l'échec que j'avais subi quelques mois auparavant et dont je n'avais pas tout à fait réalisé le deuil.

Le Trouve-Bonheur était un de ces petits bouis-bouis qui pullulent aux abords des marchés, comme il en existe dans toutes les villes de province. Un compromis très peu savant entre le café et la petite brasserie de quartier à la déco parfaitement désuète et terriblement tendance pour les générations qui n'ont pas connu les tables en formica blessant, le papier vinyle à fleurs psychédéliques, les appliques en verre bullé qui étouffent la lumière et les banquettes en skaï dont l'assise provoque un redoutable malaise pour quiconque s'en relève.

J'avais pourtant éprouvé une telle joie d'inventer le nom de mon futur restaurant deux ans auparavant ! C'était sur un marché de village, là où pendent des blouses en nylon et des gaines couleur chair avec les inévitables marchandes qui viennent demander : *Alors ma p'tite dame, vous le trouvez votre bonheur ?* Si le bonheur pouvait être suspendu à un cintre sous l'apparence d'un corset XXXL, il pouvait aisément se glisser dans un bœuf mironton sur nappe en papier recyclé à petits damiers. Texto illico à Nicolas, mon compagnon de vie et d'aventure :

Ai trouvé le nom de notre futur resto :
le Trouve-Bonheur !

Nicolas avait signé l'emprunt. J'avais accolé mon paraphe en qualité de caution solidaire. Et plutôt que de changer quoi que ce soit en ce lieu hautement vintage, c'est la garniture des assiettes que nous avions dégraissée et bio-traçabilisée, Nicolas en salle et moi devant les casseroles. Nous pouvions servir jusqu'à cinquante couverts à midi. Le soir, les restes du plat du jour étaient cédés à moitié prix aux habitués du quartier en mal de chaleur humaine. Nous fermions tard. Le travail harassant qu'exigeait la tenue du Trouve-Bonheur ne me laissait guère le loisir d'en lire le bilan comptable. Le seul que j'étais en mesure de comprendre se situait entre mes pieds nus : 70. En deux ans, j'avais pris dix kilos. Rapportés à mon mètre cinquante-neuf, je ne faisais pas pitié. *Tu es très belle ainsi, je te promets*, m'assurait distraitement Nicolas en comptant chaque soir les liasses et moi mes bourrelets. Un matin d'avril de l'année dernière, Nicolas m'avait lancé depuis le couloir : *Je vais au marché, je reviens vite*. Il ne devait pas avoir la même notion du temps que moi car j'attends toujours. Évaporé. Désintégré. Et la jolie fille qui chaque jour réclamait à midi la table adjacente au comptoir, elle aussi, volatilisée. Mais s'il avait omis de faire ses adieux, Nicolas n'avait pas oublié de rafler tout l'argent du resto. *Bonheur enfui* tracé à la craie sur la porte interdisait désormais au carillon d'entrée de tinter.

Accompagné d'un remarquable cognac, mon ami Léo avait brisé la vitre pour prendre place devant l'un des sets de table qu'il avait conçus et agrémentés d'un papillon détachable. Les clients annotaient leurs adresses e-mails pour recevoir le menu du jour et passer leurs réservations. Le succès du Trouve-Bonheur devait beaucoup à cette idée. Léo s'était fait larguer une semaine auparavant lui aussi, à la différence qu'il n'avait pas un crédit à rembourser solidairement avec un

ectoplasme. Deux mois après, sous le marteau d'un commissaire-priseur, tout avait été vendu. Mes économies avaient été saisies par la banque. J'avais tout perdu : mon honneur, ma cuisine et le logement attenant au restaurant. À la rue, Nathalie. Je n'avais pas confié à Henri – mon cadre supérieur de frère – que j'allais résider dans un foyer. Je ne m'en étais pas non plus vantée à Léo. Il m'aurait dit : *Viens, j'ai une chambre d'ami*, or je n'aime pas être redevable. C'est déjà être de trop. C'est ainsi que je suis devenue l'auxiliaire du passé des vieux messieurs. Celui de Maurice plus que de n'importe quel autre.

Jeudi 9 mai 1940, 11 h 15
Triste édition

Dans quelques minutes, ils partiront, et je suis incapable de profiter de leur présence. Je préfère témoigner à vif de cet instant dans mon journal. Je suis la grande reporter de mes sentiments. Pourquoi cette profession n'a-t-elle pas de genre féminin ? Parce que les hommes sont avares de leurs émotions. Suis-je idiote : un reporter n'a pas à retranscrire ses émotions. C'est décidé : je serai la première reportère à relater la vérité au travers de ses émotions !

Déjà je perçois ce que nos invités abandonnent derrière eux, ce linceul de joie déposé sur chaque meuble, sur chaque objet qu'ils auront caressés. J'apprends à l'instant qu'il est aussi pénible d'assister au départ d'inconnus que de celui de proches intimes. Les premiers lèguent des doutes, les seconds offrent de la tristesse. Ce serait à refuser la visite de quiconque si l'on ne veut pas sombrer dans la mélancolie.

Ils bouclent leurs valises et je distingue le bruissement des étoffes qui s'entrecroisent dans les escaliers, j'entends les pas empressés sur le gravier, les portières qui claquent. J'aurais tellement aimé partager un dernier repas en leur compagnie, mais ils sont si impatients de quitter le pays… J'entends le moteur ronfler. Je file les rejoindre !

Troisième confidence de Maurice

À l'heure du départ, prématuré pour la maîtresse de maison mais déraisonnablement tardif pour les invités, maman a étouffé un cri, car parmi les bagages éparpillés sur le gravier, elle a compris que la paix se faisait la belle et qu'elle était la bête, plantée dans son décor à attendre le retour d'un époux désarmé ou le déclenchement hypothétique de la guerre.

La joie vive d'accueillir des hôtes se retirait brusquement et déjà il était impératif d'enclencher le mécanisme délicat de l'oubli – cette horloge qui trotte à l'envers – et de se convaincre qu'il s'agissait de la dernière fois *tac* avant longtemps *tic* avant jamais *tac*, et de se persuader qu'on ne les avait jamais connus ni accueillis, tous ces gens venus de Paris. Ses phalanges infiltrées parmi les plis des double rideaux, maman scrutait les fugueurs s'affairant autour de la voiture, ni tristes ni joyeux, déterminés à partir, à tout quitter, nous les premiers. Cette étape imprévue au Paradis avait-elle entamé leur résolution à abandonner la France ? Non, leurs gestes avaient la détermination d'un scalpel entaillant la chair tendre des affections nouvelles. Or, maman attendait un doute, un recul, une hésitation. Les bras le long du corps, elle fixait la pointe de ses souliers de daim noir. Son devoir à elle était d'attendre le retour de papa.

Les serments, les baisers que l'on répète sur les joues, les tempes, les cheveux. Les doigts qui cramponnent les avant-bras de ceux qui nous quittent. Les promesses d'écrire toujours en devinant que le courrier n'arrivera jamais puisqu'on ne le rédigera jamais – non par paresse mais par aveu de ne savoir que raconter. Les mains qui s'agitent au-dehors des portières avec des mouchoirs dépliés quand ils avaient été si bien repassés et dont on compte les plis du fer pour oublier de pleurer. Les bras de ceux qui restent plantés devant la maison, ces tiges souples, lasses comme des graminées fatiguées, et puis les cris plus que les adieux, ces *au revoir* jetés dans l'air comme autant de colombes, ces *bon voyage* synonymes de *revenez, ne nous quittez pas*. Rien, il n'y eut

rien de cela lorsque les Parisiens sont partis. Ils ont juste dit *mille mercis, nous ne savons comment vous exprimer notre gratitude*, et puis des poignées de main, chaleureuses toutefois. Peut-être a-t-il été question d'une carte postale. Tout juste. À peine. À l'affleurement des pensées. Et ils sont montés en voiture. Au revoir. C'est tout.

Alors on se surprend à confondre le vrombissement des élytres d'un scarabée avec celui, lointain, de la vibration d'un pot d'échappement. Pour se convaincre que nos amis ne sont pas loin puisqu'on les entend encore un peu. Et puis plus rien. L'espoir est vain. C'est l'heure de la sieste. Puis l'après-midi s'installe, languissante – *et si nous partions d'ici ?* Chacun se met à l'affût de la possible présence d'un fantôme de joie quelque part – *Gaby ?*–, dans une chambre, une alcôve, un couloir, en quête de quelques résidus de drôlerie oubliés sous les replis d'un coussin – *Oscar ?*–, entre les pages d'une revue déjà mille fois feuilletée mais on ne sait jamais. On espère quand même. Il y demeure peut-être, entre deux articles, le frais vestige d'un éclat de rire – mais rien de tout cela.

Un bourdonnement sous une bâche à demi retirée, c'est un enfant dans une voiture, la tête pleine de trophées à remporter. Des chuchotements dans le combiné d'un téléphone, c'est une jeune fille enfermée dans sa chambre. Un fredonnement devant un miroir, c'est une femme qui se recoiffe sans se regarder. Et soudain c'est le claquement sec du peigne sur le marbre qui ordonne à chacun de ne plus respirer. *Silence s'il vous plaît, silence*... Il existe quelque chose de ténu, de frêle et de léger à percevoir, comme le frissonnement du taffetas des herbes sèches sous des pas hésitants, comme des souffles et des soupirs secs de gens fatigués qui traîneraient derrière eux des restes de bagages à main.

La tentation était trop forte, la scène était trop grande. Commença la première scène d'un second acte dont la Glam' – encore elle, toujours – lâcha la première tirade sur le vol du vent réjoui. On comptait plus d'acteurs que de spectateurs, mais Gaby déclama comme elle l'aurait fait devant une salle comble : *Extraordinaire ! Il a suffi d'un instant d'égarement de ma part, que je t'abandonne le volant une minute pour que tu nous précipites tout droit à la catastrophe ! Ma Bugatti, mon bijou, mon trésor : morte ! À cause de toi, Oscar. Je ne vais pas me laisser faire, crois-moi. Je vais contacter mon avocat. Et dans quel état tu nous as mis. Regarde à quoi nous ressemblons, maintenant ! À des bohémiens, à des va-nu-pieds. C'est bien simple, je ne me reconnais plus !* Et, joignant le geste à la parole, Gaby posa sa mallette pour s'épier dans le miroir de son sac à main.

Nos sourires ressuscitèrent et la famille se recomposa pour courir au-devant de ses acteurs préférés : sales, décoiffés, les chapeaux posés de travers comme les saltimbanques d'un cirque ruiné. Mais ils étaient revenus. Ils étaient revenus et nous allions revivre un peu. Quelques heures encore.

Un soir, Maurice m'a tendu une photographie de lui, entouré de ses parents et de sa sœur. Thomas, son père, arborait une stature athlétique dans un costume qui élançait sa taille déjà haute. Les cheveux plus blancs que gris, les lèvres esquissant le sourire enjôleur de l'homme assuré qu'aucun être ne lui résiste lorsqu'il en a ainsi décidé. Ses mains reposaient sur les épaules de Diane et de son épouse, élégamment assises dans cette attitude que l'on pourrait croire soumise quand elle n'est qu'aimante. Le petit frelon se tenait droit, attentif au prochain déclic du photographe qui l'autoriserait à reprendre sa respiration. Sans être « une beauté » au sens grec du terme, Hélène possédait un visage aux traits réguliers sur un port de tête altier mais sans suffisance. À ses yeux chargés de mélancolie répondait un sourire en décalage avec son âge, dénué de la moindre retenue et d'une embarrassante sincérité. Un sourire d'enfant sur un visage de femme, une étendue d'eau lisse que cherchaient à troubler ceux craignant d'y sombrer. Son époux le premier.

Invitée par son père à l'accompagner quelques jours à Bordeaux au printemps de l'année 1920, Hélène Lantreyssac ignorait qu'elle en reviendrait amoureuse de celui que le barreau bordelais considérait comme l'un de ses éléments les plus prometteurs. Parce que son père avait rendez-vous au tribunal, il avait abandonné sa fille dans la salle des pas perdus où – lasse de les compter –, elle avait décidé de se glisser derrière la haute porte d'une salle d'audience. À peine entrée, elle avait été subjuguée.

La salle entière était captivée par la fougueuse plaidoirie dans laquelle s'était lancé un grand homme mince et beau, en robe noire. Lorsque le président de la séance prononça la relaxe de l'accusé, au sourire admiratif d'Hélène répondit celui de Thomas, surpris – offensé à vrai dire – de ne pas avoir su remarquer avant son confrère cette ravissante jeune fille au chapeau cloche charmant, bousculée dans l'essaim des vilaines étudiantes en droit. Un an plus tard, l'union fut célébrée et dès mai 1922, Diane vint au monde. Hélène apprenait les métiers d'épouse, de mère et de femme trompée avec un égal talent, un pas toujours en retrait de celui de Thomas. D'une nature résignée, elle renonça à combattre celles qui s'arrachaient son mari – si facile à remporter contre deux compliments, en le berçant de l'illusion d'être aussi talentueux avocat que discret Don Juan. Ce silence, complice et coupable, était le gage de stabilité de son foyer, unique dessein de son éducation. Thomas ne s'étonna pas qu'Hélène – imitant leurs mères respectives – demande rapidement à faire chambre à part.

La naissance de Maurice huit ans après celle de Diane ne releva pas du miracle, mais d'une stupide chute de cheval. Contraint de demeurer allongé plusieurs semaines, Thomas s'étonna, se froissa puis s'agaça des démonstrations d'indifférence de son épouse qui, des journées entières, s'absentait du foyer pour s'investir dans de multiples activités caritatives et mondaines auxquelles sa condition d'épouse d'avoué la condamnait. La solitude pesante, le diffus sentiment d'injustice mêlé à la rancœur de l'abandon lui procurèrent le loisir de comprendre qu'il partageait une maison, un enfant, quelques vacances et des fêtes de famille avec une inconnue. Piqué dans son orgueil, le mari blessé décida de reconquérir Hélène – pour se distraire et passer le temps – et s'employa à la courtiser une seconde fois. Mais par quel moyen ? En survolant les mièvres romans que son épouse goûtait en cachette, Thomas eut l'idée de recourir aux lettres anonymes qu'un

amoureux transi adresserait à une femme rangée pour lui déclarer ses sentiments. Ainsi, chaque jour, trois semaines durant, Thomas adressa-t-il à Mme Hélène Demazières une lettre dépourvue de signature, une lettre qu'elle décachetait et lisait sans ciller en buvant son thé, tandis qu'il épiait, faussement retranché derrière son journal.

D'abord amusé par ces plaidoiries d'un genre nouveau qu'il dictait à son discret secrétaire à la plume appliquée, Thomas s'étonna de goûter décrire des sentiments qu'il découvrait de plus en plus sincères à la contrainte des jours passés aux côtés d'Hélène. Cette femme était la sienne – pourtant insaisissable –, et il la courtisait comme un étranger.

Tu m'excuseras Thomas, j'ai du courrier à rédiger. Je te souhaite une bonne journée. Et chaque matin après le petit déjeuner partagé en silence, Hélène prenait congé de son époux pour regagner son boudoir et répondre à cet inconnu dont elle n'avait pour adresse qu'une poste restante. Ses premières lettres se constituaient de refus obstinés sous une reconnaissance flattée d'engendrer une passion si vive, avec l'instance que ce « cher inconnu » cesse de lui déclarer chaque jour sa flamme. La deuxième semaine, Hélène fit éclore son cœur et livra son terne quotidien partagé entre un époux invisible et une adorable fillette qu'elle aimait passionnément. Finalement, elle accepta le rendez-vous proposé, déterminée à ce que cette histoire ridicule prenne fin, et c'est avec des larmes dans les yeux qu'elle découvrit que la silhouette qui l'attendait dans ce grand café bordelais n'était autre que celle de Thomas, confus, timide, honteux, coupable, les mains chargées de fleurs. Leurs baisers fougueux embarrassèrent la Direction, qui demanda aux amoureux de se livrer à ces effusions ailleurs que sur la banquette de son établissement, ce que les époux firent pour donner naissance à Maurice neuf mois plus tard. Et désormais, selon que Thomas entamait une lettre par « Mon Hélène » ou « Chère inconnue », sa destinataire devinait s'il s'agissait du mari ou de l'amant qui s'adressait à elle. Perdue au Paradis, il était naturel que cette femme sombrât dans la mélancolie quand, après une semaine, elle ne recevait de missives ni de l'un, ni de l'autre.

Jeudi 9 mai, 23 h 24
Édition carambolée

Je devrais avoir honte mais je ne rougis pas un instant : une Bugatti flanquée dans un fossé peut rendre folle de joie ! Je remercie le ciel d'avoir préservé sains et saufs les Parisiens, en dépit de « ce maudit chêne qui traversait la route ». Il s'agit de la version officielle d'Oscar, car Nina en possède une autre : l'intérêt du conducteur se serait porté sur la courbe des jambes d'un charmant… cycliste, au détriment de celle du virage amorcé. (Oscar ne serait-il pas comme les autres hommes ?) Toutes les valises se sont éparpillées sur la route, répandant leur contenu dans les herbes et la poussière sous le rire narquois du sprinter, paraît-il. Pour échapper à la convoitise, la Bugatti a été camouflée sous des branchages, en attendant qu'oncle Grégoire puisse aller la tracter avec un puissant camion de la fabrique. Cela a donné lieu à un échange comique entre Gaby (qui avait arraché le micro des mains de maman) et mon oncle (qui n'est pas habitué à obéir à une femme) :

— Je vous ordonne d'aller immédiatement récupérer ma voiture.

— Je n'ai aucun ordre à recevoir de vous, madame. Veuillez restituer le micro à ma sœur, que je puisse m'entretenir avec elle.

— Mais la vie de quatre innocents dépend de votre seul bon vouloir, cher monsieur. Vous si prévenant avec Hélène et ses enfants, vous si attentif à leur bien-être au Paradis, vous ne me ferez pas croire que sous vos barrettes de colonel ne s'agite pas un cœur d'homme. Vous ne me ferez pas croire non plus que sous les médailles de la bravoure et du courage ne se dissimule pas une âme généreuse et tendre qui percevra la détresse d'une femme si faible, si désespérée pour ses trois amis et elle-même…

— Oui, hum, je ne suis qu'adjudant-chef, mais si j'avais pu je… Repassez-moi ma sœur je vous prie.

— Pas tant que vous ne m'aurez pas fait la promesse d'aller chercher ma voiture avant demain soir. Il s'agit d'une question de vie ou de mort ! J'ai si peur qu'elle ne soit mise à sac par ces populations de l'Est venues trouver refuge dans la campagne de notre belle France, riche et généreuse, à l'image de votre âme…

— Eh bien, il est exact que… Je vous le promets.

— Parole de militaire ?

— Madame, en mettant en doute ma parole, vous offensez l'armée française dans son entier, et vous m'outragez personnellement.

— J'en serais meurtrie jusqu'à mon dernier souffle, Grégoire. Hélène souhaite s'entretenir avec vous.

La débandade sur les routes a accrû la détermination de nos amis à quitter le Paradis pour en gagner un autre, où l'on parle américain, loin des bombardements et des nazis. Moi aussi, j'aimerais me réfugier aux États-Unis. J'y improviserais une nouvelle vie. Concertiste ou autre chose, je l'ignore. Maxime me rejoindrait pour m'épouser, même si je sais que c'est impossible. Mais à part rêver, que puis-je faire dans cette maison ? Si je dois demeurer en France, je veux que ma vie redevienne comme avant. Je veux que papa revienne. Je veux retourner vivre à Bordeaux et

je veux reprendre mes cours de piano. Je veux revoir Maxime. Même si la France doit capituler. Tant pis. Au moins, nous serons tous en vie. Et rien de ce que je viens d'écrire ne sera rayé par ma plume.

Nos invités ont repris possession de leurs chambres fraîchement garnies de draps propres, sous les piques non moins fraîches de Julie, qui s'est attribuée la fonction de « lingère de palace » accueillant des « vagabonds-à-rien » qui ne font que « suivre leur moteur ». Elle méprise ouvertement ces *froussards*, qu'elle n'a pas apprécié de voir revenir clopin-clopant. Seul Paul échappe à ses remarques. Elle respecte cet ancien combattant qui regrette d'être « dépouillé de son dernier moyen de locomotion », comme il en a lui-même plaisanté ce soir au dîner. Julie a perdu deux frères et cinq cousins en 1914-1918.

Contre les avis farouchement opposés de Nina et de Gaby, les hommes ont tenté de capter les dernières informations à la TSF. Les deux amies ont avancé confusément qu'elles ne voyaient aucune utilité à écouter un bulletin dont chacun de nous devinait déjà la teneur, faite d'attente et de faits divers crapuleux. Sourde à cette étrange plaidoirie, et l'œil rivé sur la pendule du salon, maman a souhaité que Paul et Oscar persistent dans leur tentative, aussi longtemps que l'heure du journal ne s'était pas écoulée : « Je saurais peut-être enfin ce soir où Thomas a été mobilisé. » Très contrites, les deux invitées ont regagné leurs chambres. Elles auraient pu rester avec nous car la TSF ne capte les ondes que par intermittence ces jours-ci, et les essais sont demeurés vains. Il survient également de fréquentes coupures d'électricité. On garde une lampe à huile à portée de main dans toutes les pièces du Paradis : les joies de la vie à la campagne ! Frérot ne quitte plus une minute ses nouveaux amis, Paul et Oscar. La maison manque cruellement de présences masculines et il doit se sentir bien isolé au milieu des cinq jupons qui évoluent autour de lui. Voilà que je m'apitoie sur mon petit frère. Cela ne me ressemble pas. Est-ce donc que je changerais ?

À défaut de TSF, les nouvelles dispensées dans *L'Intransigeant* n'ont rassuré ni Paul ni Oscar, qui se méfient des articles et des reportages de guerre soumis aux ciseaux de la censure. Muets et soucieux, les deux Parisiens ont parcouru les faits divers pour se retirer ensuite dans leurs chambres. Selon moi, ils s'inquiètent beaucoup trop : *Du point de vue strictement militaire, rien de nouveau n'a été observé dans les dispositifs installés par le Reich, aussi bien sur la frontière hollandaise que sur la frontière belge.* C'est la copie exacte des dernières lignes de l'article. À quoi rimerait de s'inquiéter à deux jours des fêtes de la Pentecôte ? Hitler ne commettra jamais un tel blasphème.

Venue aider Nina à suspendre ses vêtements dans l'armoire, j'ai été frappée par le désarroi qui altérait le beau visage de cette femme, une détresse à laquelle je n'avais pas prêté attention jusqu'alors. Ses gestes étaient brusques et ses mains tremblaient. Après avoir embrassé sa médaille, elle a entamé un *Je te salue, Marie* lorsque, surprise, elle s'est vivement retournée vers moi pour m'interroger :

— Vous n'attendiez pas des cousins ? Ta maman avait évoqué leur arrivée hier soir.

— Non, absolument pas. Maman ne savait comment faire pour que vous ne…, et je n'ai pu finir ma phrase, en petite gourde que je suis. Nina m'a souri faiblement en rajoutant :

— Je te promets de ne pas vous déranger longtemps, plus pour se réconforter elle-même que pour me satisfaire.

Si Nina pouvait m'avoir menti ! Mais réclamer des mensonges pour mon plaisir, n'est-ce pas se comporter comme une enfant, moi qui me révolte d'être considérée comme telle ? Seulement deux jours et ils repartiront d'ici. Je dois me faire à cette évidence. J'ignore pourquoi la présence de ces deux couples me réchauffe tant le cœur. Ce sont les membres d'un cirque un peu snob que le hasard a parachutés en plein Périgord. Ils sont venus redonner vie à une vieille bâtisse démodée que grâce à eux je réapprends à aimer.

NATHALIE

« Gaby Glamour serait née en 1893, ou en 1899, voire en 1902. Le doute subsiste car elle est parvenue à renverser un encrier sur le registre d'état civil. Père banquier, mère vendeuse de fleurs. A débuté sa carrière comme danseuse à La Cigale. Chanteuse de cabaret, très connue dans les années 1930. Son registre était un compromis entre ceux de Léo Marjane, Rina Ketty et Lucienne Boyer. Adorait toutes les drogues et les deux sexes. » Sur un site dédié aux chansons d'avant-guerre, j'ai déniché ses succès convertis en numériques. Cela dégouline d'amours tragiques et larmoyantes : *La romance de nos cœurs*, *Pourquoi toi ?*, *Nos adieux de septembre*. Mais *Mantilles et castagnettes* est franchement amusante.

Vendredi 10 mai, 8 h 42
Édition pleine de questions (I)

Autour du petit déjeuner, le remorquage de la Bugatti monopolisait les esprits et la conversation. Une fois encore, Gaby a pris en main la situation et le micro pour fixer un rendez-vous avec mon oncle.

— Votre camion sera-t-il assez puissant pour remorquer ma Bugatti jusqu'au Paradis ?

— Ce ne sera pas la voiture qui sera la plus lourde à tracter, piqua Oscar en me lançant un clin d'œil.

— Tais-toi pendant que je parle à cet homme si secourable envers une femme au bord du désespoir…

(Elle s'est assurée que le micro était bien ouvert pour dire cela.)

— Je ne fais que mon devoir, madame.

— Alors faites-moi la promesse de me déposer dans un bureau des PTT pour télégraphier de toute urgence à Paris. Il s'agit d'un message qui revêt la plus haute importance pour ma carrière.

Oncle Greg a donné sa parole, et petit frelon actionnant la dynamo comme un hamster, maman en a profité pour passer commande de quelques articles nécessaires à la confection d'un colis pour papa. Trente-sept semaines qu'il est parti, et nous ignorons toujours tout de l'endroit où il se trouve. L'adresse dont nous disposons se compose d'un secteur postal, rien de plus. La fabrication de ce colis hebdomadaire est notre unique lien avec lui, réduisant notre amour à des chaussettes, du tabac, des rasoirs et les longues lettres de maman dans lesquelles sont retranscrits les infimes détails de notre vie si excitante. Lundi soir, je l'ai surprise à coller un échantillon de tissu sur sa missive. Elle ne veut pas faire de papa un étranger dans sa propre maison, s'est-elle justifiée avec solennité. Je serais surprise que papa s'intéresse aux nouveaux torchons de cuisine. Quel intérêt y a-t-il à écrire à papa que les pivoines sont moins roses que l'année dernière ? Et que le tilleul devra être bientôt taillé si l'on veut encore voir clair dans le petit salon ? Est-ce donc cela l'amour après dix-neuf années de mariage ? Une liste de courses et des considérations botaniques ? Maman glisse-t-elle de l'amour dans chacun de ses mots ordinaires pour ne pas employer ceux des sentiments, moins par crainte de ne pas savoir les décliner que celle de lasser son époux ? On pourrait donc dire *je t'aime* en évoquant des casseroles et des pivoines délavées ?

La communication est un art bien difficile et, lorsqu'elle est amoureuse, j'avoue n'y plus rien comprendre. Dans « Le Courrier » de *Marie Claire* du 12 avril dernier, le message où je dévoilais mes doutes sur l'amour que me porte Maxime a été publié (*Cœur perdu périgourdin*, c'est moi). J'ai sauté de joie en découvrant mes mots typographiés et imprimés à plus d'un million d'exemplaires, pour être diffusés à autant de lectrices. Cette allégresse était plus grande que celle de recevoir le conseil de la journaliste : *À défaut de votre maman, vous avez sans doute une parente ou une amie plus âgée que vous qui puisse prendre des renseignements sur lui, sur sa famille et ses moyens d'existence. De toute façon, il ne serait pas grave de lui rédiger une nouvelle lettre puisqu'il va partir aux armées*. Cinq cartes que j'adresse à Maxime sans qu'il ne daigne me répondre. Je suis inquiète : est-il déjà mobilisé, ou m'a-t-il oubliée pour cette péronnelle de Micheline ? Maxime a-t-il compris mes sentiments ? Je vais prendre le téléphone et

demander à Gisèle ce qu'elle pense de tout ça.

Quatrième confidence de Maurice

Julie a aidé les deux élégantes à monter dans la carriole pour tendre ensuite les rênes à Paul. Les époux se rendraient au marché de Limeuil pendant que la *cabaretière* (*sic*) retrouverait oncle Grégoire venue la chercher dans son camion. Cloîtrée dans sa chambre, Diane jacassait dans son téléphone. Interdiction absolue de la déranger. Je jouais seul avec mes billes et mes voitures. J'avais tracé dans le gravier un parcours particulièrement difficile à réaliser avec un fabuleux trésor à la clé, lorsque des notes s'échappèrent du salon. Par la porte-fenêtre, j'ai étudié Oscar, étonnamment sérieux, absorbé dans son travail de compositeur.

— *Stand by me*. Restez près de moi, Hélène, vous m'inspirez.

Comment échapper à cette douce contrainte d'être à l'origine d'une œuvre d'art ? Maman se rassit, en tentant d'éviter de croiser le regard qu'Oscar posait délibérément sur elle, non pour la déstabiliser mais pour l'inviter à lâcher ce tricot ridicule que chacun d'eux savait qu'elle ne finirait jamais. Elle tira sur la pelote et reprit son travail d'artiste elle aussi, mais un travail d'actrice domestique qui n'engendrait aucune admiration de la part de quiconque, sauf de la mienne.

— Vous est-il arrivé de composer une chanson pour signifier votre amour à quelqu'un, Oscar ?

— Cela m'est arrivé, en effet, mais je dois être mauvais compositeur. L'autre n'a jamais rien compris à mes sentiments.

— Sans doute est-il sourd.

L'emploi de ce *il* n'était pas fortuit de la part de ma mère, si vigilante dans le choix de ses mots. Elle concentrait son attention sur ses doigts voletant autour des aiguilles – soudain plus nerveux – pour offrir à cet article masculin une naïveté qu'il n'avait pas. Oscar renversa la tête en échappant un rire libéré, comme si tout pouvait être simple dès lors que les choses sont dites simplement. Il n'esquiva pas sa réponse :

— Sourd et amputé d'une jambe. Cela fait beaucoup pour un seul homme, vous ne trouvez pas ?

— Il n'est pas si sourd que vous le croyez. Je suis même certaine que Paul l'a entendu depuis très longtemps.

— Alors pourquoi ne répond-il pas aux chansons que je lui adresse ?

— Parce qu'il ne sait pas en composer. Et qu'il aime son épouse.

— Vous êtes choquée par… mes sentiments ?

— Je serais choquée que Paul n'en inspire aucun.

— Vous avez réponse à tout ?

— Tant que vous me poserez des questions, oui. Que composez-vous en ce moment, Oscar ? Un nouveau succès pour Gaby ?

— Disons que je relève le défi qu'une duchesse m'a lancé dans la figure il y a deux jours.

Maman tricotait sa laine, Oscar tricotait ses notes. La première les recomptait, le second les effaçait. L'Américain tentait un accord, le fredonnait, le traçait, le rejouait, le raturait, recommençait jusqu'à l'instant de lassitude suprême l'ayant conduit à refermer le clavier, sans bruit.

— Veuillez rouvrir ce piano immédiatement, Oscar. Avez-vous déjà les paroles ou ne cherchez-vous qu'une mélodie ?

— Je possède le texte, je l'aime beaucoup. Mais rien ne chante dans ma tête.

— Vous permettez ?

Maman se leva pour parcourir les strophes, les relut, revint s'asseoir à sa place et déposa la chanson sans musique à côté de son tricot.

— Il en faut du talent pour faire rimer « amour » avec « toujours » sans verser dans le ridicule. C'est un texte très émouvant, je vous félicite. Cette valse est magnifique.

— Une valse ? s'étonna le jeune homme.

— Il s'agit bien d'une valse, n'est-ce pas ?

Le compositeur considéra longuement Hélène. Cette femme au foyer, cette mère aimante et tristement habillée venait de lui ouvrir une perspective à laquelle il n'avait pas songé. Il reprit ses portées, en brisa le rythme pour en créer un ternaire, et l'évidence s'offrit à lui. La mélodie reprit et les paroles vinrent aux lèvres de maman dont elle suspendit le souffle.

— Continuez Hélène, *please*.

— Cette valse est pour Gaby. Elle seule possède le droit de l'interpréter.

— Gaby doit dompter votre frère en ce moment, et sans fouet. Alors cette valse, pensez si elle s'en fiche !

Maman éclata de rire et se rapprocha du piano pour prendre part à la composition de l'œuvre naissante, lorsque Julie déboula en criant : « NON ! NON ! PAS ÇA ! » de toutes ses forces.

— Écoutez Julie, je me sais mauvaise chanteuse mais quand même, vous trouverez pire que moi. Je peux vous l'assurer.

— La guerre est déclarée, madame ! La guerre est déclarée.

NATHALIE

La rame de métro qui freine sous mes yeux m'extirpe de mes récents souvenirs sur fond de sirènes hurlantes et de bombardements. Je m'étonne qu'aucun passager n'arbore de masque à gaz porté en carquois, en boîte d'herboriste ou telle une sacoche d'encaisseur. La guerre. Quelle serait ma réaction à cet instant où l'on apprend que tout bascule, que tout va s'effondrer probablement – on ignore quand et comment mais la menace est perceptible, une peine perpétuelle prononcée à chaque seconde, une ombre maléfique qui précède chacun de nos gestes, chacune de nos pensées pour les flétrir et les gâcher, et que tous ceux que l'on aime ou que l'on croise sont au bord d'un précipice qui les aspirera un jour peut-être, une nuit sans doute, et que le présent, le futur ne s'exprimeront à jamais qu'au seul conditionnel passé : *on aurait dû, on aurait pu* ?

Maurice devina le trouble qui m'avait conduite à croiser mes doigts sur le manuscrit en conservant un silence empreint de recueillement. Je songeais à ces êtres disparus et que je n'avais jamais connus. Impuissante, j'assistais au premier acte d'une tragédie dont je connaissais déjà la fin. J'aurais voulu crier aux acteurs : *Foutez tous le camp et revenez dans quatre ans, quand tout sera passé !* J'étais devenue aussi craintive que Diane. J'étais sa voix. J'étais son âme.

Cinquième confidence de Maurice

De la cuisine, le speaker de Radio-Cité informait des derniers événements susceptibles d'être dévoilés : *Les forces hitlériennes ont envahi la Hollande, la Belgique et le Luxembourg. Elles seraient arrêtées devant les lignes belges. Anvers et Bruxelles sont sous le feu des bombes…*

Gaby est entrée affolée, talonnée par oncle Grégoire, lui-même humilié de ne pas avoir été averti du déclenchement du conflit par ses amis radio-amateurs. La maisonnée entourait le poste à galène, celui que Julie actionnait chaque matin à onze heures précises pour rire des mésaventures de « La Famille Duraton ». Mais chut ! Le communiqué officiel allait être prononcé : *Aux premières heures du 10 mai, les troupes allemandes ont commencé à pénétrer en Hollande, en Belgique et au Luxembourg. Les armées françaises avaient été alertées pendant la nuit. Les gouvernements intéressés ont fait appel aux gouvernements alliés. En outre, l'ennemi a entrepris des actions de bombardements aériens dans le nord et l'est de la France. Plusieurs avions ennemis, non encore dénombrés, ont été abattus tant par la DCA que par l'aviation de chasse*. La voix martiale du journaliste pétrifia les visages et les gestes de chacun car s'il avait été évoqué les avions abattus par les alliés, rien n'avait filtré sur les probables pertes françaises, le nombre de soldats tués, et encore moins leurs identités.

Maman, déjà vêtue de noir, balançait son torse mince devant la possible dépouille déchiquetée de son époux. Un mouchoir blanc sur les lèvres, elle murmurait des propos inaudibles : le souvenir d'une promesse, d'un serment ? Je perçus qu'il ne fallait rien dire, ne pas bouger. Si mon père devait être blessé, ou s'il devait déjà être mort, c'est l'image d'un petit garçon digne et courageux que je devais présenter. Je cherchais la main de Diane qui la serra très fort. En levant les yeux, je vis qu'elle pleurait. Tous attentifs à maman, nous attendions son premier mot, son premier mouvement. Personne n'avait le droit de parler avant elle, par déférence, par respect.

Alors maman sécha ses yeux et proposa de boire un café. *Je suis idiote, vous devez en vouloir*

un. Ce geste fut le premier que ma mère accomplissait après l'annonce du déclenchement du conflit, une caresse qui ne l'impliquait pas physiquement – elle en aurait été incapable, encore hébétée –, mais signifiant *ça va aller, j'ai foi en Thomas*. Chacun reçut sa tasse, et moi un canard. C'était tout sauf l'heure de boire un café – il était plus de midi – et pourtant la nécessité d'un partage s'était imposée, rite ultime avant l'inéluctable effondrement de la paix.

Assis sur le banc, mes pieds ne touchaient plus le carrelage. Je flottais entre le ciel et la terre, dans la léthargie d'un envol immobile, à l'image de ce que serait ma vie durant les quatre années suivantes. J'en avais oublié qu'oncle Grégoire et Gaby venaient de tracter la Bugatti dans la grange du Paradis, à côté de la Traction de papa. Le grand jouet cabossé, jaune et luxueux, ne m'attirait plus. Le fils d'un militaire ne s'amuse plus. Il doit soutenir sa mère et attendre que son père revienne.

Léo dit : Cette Bugatti était une splendeur : « Spécialement conçue pour le concours d'élégance de Montreux de 1935, la Grand Raid Roadster a été réalisée en dix exemplaires. Seules deux voitures de ce type sont encore recensées dans le monde. Estimation : plus d'un million de dollars. » Je te joins la photo.

Nat dit : Et je les mets où, mes courses ? Le coffre est minuscule.

Léo dit : Tu es navrante.

Nat dit : Sens pratique. C'est différent.

Léo dit : Pour changer de sujet, j'ai trouvé sur Internet d'infimes traces de Nina Delatte. Née en 1910, a d'abord travaillé à la radio puis est devenue la première speakerine française de l'histoire de la télévision. Il n'existe qu'une seule photo d'elle, visage blafard et lèvres noires, en train de lire un papier devant un micro. Et c'est tout.

Vendredi 10 mai, 20 h 54 (suite et fin)
Édition sans réponse

Ce soir, exceptionnellement, maman a exigé un bénédicité. Debout devant nos chaises, pendant qu'elle récitait la prière, j'ai épié les invités pour voir comment les Parisiens se comportaient. Paul et Nina se tenaient par la main, têtes inclinées, deux jeunes mariés devant l'autel. Pour une fois, Oscar était calme, recueilli, mains croisées devant lui. Sa voisine Gaby priait elle aussi avec nous, paupières closes, et avec plus de ferveur que moi en l'occurrence. Sa dévotion semblait sincère. À peine remuait-elle les lèvres. Il ne s'agissait pas du bénédicité mais d'une imploration dans une langue que je ne connais pas, j'en suis certaine. À la fin de la prière, elle a opéré un signe de croix en unissant son geste aux nôtres, avant de procéder à un second geste rituel. Or, en se signant comme une catholique (qu'elle n'est pas, de son propre aveu), Gaby a stupéfait Julie, gênée qu'une israélite se sente contrainte de se soumettre à des rites chrétiens.

— C'est gentil, ce que vous avez fait, madame, mais fallait pas, vous savez. Ici, on n'est pas comme ça. On veut forcer personne. On aime le même Dieu avec des gestes différents. Et nos prières sont toutes pour la bonne cause.

— Je suis heureuse de vous l'entendre dire, Julie. Mais la journée fut éprouvante et je voudrais me coucher tôt. Vous faites le service ? invita maman.

Dorénavant, quoi que Gaby dise ou fasse, Julie la soutiendra corps et âme, j'en mettrais ma main au feu, parce qu'elle a communié avec nous, autour du simple potage qu'elle avait préparé. Il ne peut y avoir de cadeau plus précieux pour cette femme de la campagne qui ne dit jamais de mots d'amour mais qui les exprime dans sa cuisine. *Il faut prendre des forces, avec tout ce qui vous attend*, voilà ce qu'elle a dit. Et alors qu'elle a toujours servi Gaby en dernier avec un malin plaisir, Julie a immédiatement rempli son assiette juste après celle de maman, en prenant le soin délicat de lui attribuer le morceau le plus copieux sous le regard ulcéré de petit frelon. Quelques instants après, la Glam' a demandé à Maurice d'aller chercher son sac à main sous je ne sais quel prétexte. Il a rechigné mais un regard de maman lui a fait comprendre qu'il ferait mieux d'obéir. Le temps qu'il revienne, Gaby avait inversé les assiettes pour que *son petit bonhomme d'amour* puisse dévorer à sa faim.

— Vous êtes étonnante Gaby, dit Oscar. On pourrait croire à un acte d'abnégation alors que vous ne pensez qu'à conserver la ligne !

— Nos soldats savent en garder une autre plus importante. J'aurais scrupule à affamer leurs enfants.

L'Amerloque a tout de suite présenté ses excuses à maman. Il avait oublié que papa la défendait peut-être en ce moment, la ligne Maginot. Cela me démangeait de le gifler mais son embarras fut si sincère que je fus vengée comme il se devait. La maîtresse de maison a donné son absolution : *Il est vain de s'attacher à des paroles échappées sans réelle intention de blesser*. Pourquoi ne suis-je pas digne comme maman ?

Le dîner fut silencieux. Chacun de nous aspirait à un peu de calme afin de pouvoir se retrancher dans ses propres pensées. Les cuillers se portaient aux lèvres au rythme de légers raclements sur la faïence. À croire que l'opaline blanche de la suspension adoucit les traits de nos visages et nos

tourments intérieurs. Après le départ des Parisiens mercredi dernier, nous avions endeuillé la salle à manger de draps blancs. Nous n’avons eu ni le temps ni l’esprit à tout remettre en place et, désormais, nous dînons et soupons chaque jour à la cuisine assis sur des bancs, de chaque côté de la longue table rustique, comme si nous formions une pension de famille à la campagne, avec plus d’artistes que de coutume. Cette chaleur, ce partage et cette simplicité sont, je crois, ce que chacun de nous attend de la vie ces derniers temps et cet après-midi, j’ai surpris Oscar prenant place aux côtés de Julie pour l’aider à éplucher les légumes pendant que Paul traçait au crayon des croquis d’intérieur. Gentiment, l’Américain a taquiné Julie en tentant de lui soutirer une recette de son livre de cuisine secret. Mais elle préférerait mourir plutôt que de les écrire, ses recettes, car tout est dans sa tête et tout partira avec elle. Ce sont ses propres mots. Nina a rejoint ses compagnons autour de la table où elle a proposé ses services. Julie lui a demandé d’attendrir la viande, mais devant l’ignorance de la Parisienne, la cuisinière a brandi la tapette à viande pour claquer violemment les biftecks. Et voilà que Nina a tourné de l’œil pour s’effondrer sur le carrelage de la cuisine ! Oscar a porté son amie jusqu’au salon où elle fut allongée sur le divan, calée parmi les coussins. Julie a tendu un alcool de framboise pour ramener Nina à la vie. Alertée par ce remue-ménage, Gaby a daigné quitter sa chambre pour surgir derrière nous : *La prochaine fois, laissez la tapette à Oscar. C’est son rayon.*

Après le dîner, nous avons attendu patiemment que Radio-Cité émette le communiqué du soir, repoussé de quart d’heure en quart d’heure. J’en retranscris de mémoire les deux dernières phrases : *De nombreux groupes ennemis ont atterri par avions ou par parachutes en différents points des territoires belge et hollandais. L’attaque aérienne en France s’est poursuivie au cours de la journée, seuls quelques dégâts matériels peu importants ont été faits par le bombardement.* Maman a éteint le poste. Elle nous a regardés, l’un après l’autre, puis elle a dit :

— Sauf télégramme ou lettre qui viendrait m’informer du contraire, pour moi, pour vous tous, Thomas sera toujours vivant. Il est temps d’aller se reposer. Bonsoir.

NATHALIE

Le « Oscar Townsend » que j'ai déniché sur le Net était photographe. Et par n'importe lequel : « Né en 1915 à Boston, mort en juin 1975 à Los Angeles dans un accident de voiture. Célèbre photographe de guerre ayant couvert l'Indochine, Suez, le Vietnam. Ses photographies les plus connues couvrent l'exode français de mai 1940. A travaillé pour Magnum Photos, dont il a été le président pendant trois ans. » Or, le Oscar Townsend du Paradis était auteur-compositeur. Serait-ce le même ? Quoi qu'il en soit, j'ai relevé une bizarrerie : aucune date de décès ne figure dans les biographies de Paul et Gaby. Ils ont quitté Paris en mai 1940… et plus rien. Disparus corps et âmes.

Un dimanche, Maurice et moi avons emprunté un taxi pour nous rendre au numéro 3 de la rue de C***. Le Tabarin dressait le souvenir d'une splendeur passée au motif qu'un sombre crétin avait démoli ce cabaret pour y bâtir une résidence de grand *standaingue*. Maurice comprit la présence de l'escabeau sous mon bras. Quatre marches plus haut, il put contempler par-dessus les palissades les fondations du défunt cabaret qui, avec un peu d'imagination, s'étaient faites le boudoir des amours de Gaby. En plaquant mon oreille contre la clôture de sapin frais, il m'a semblé entendre chanter la Glam' sous le martèlement des marteaux-piqueurs, à moins que ce ne soit l'inverse comme l'aurait suggéré Oscar. J'éclatai de rire et Maurice aussi. Le taxi a dû nous prendre pour des timbrés, mais on avait payé d'avance. Obligé de patienter, vieux.

L'après-midi, grâce aux encarts publicitaires d'un magazine de décoration daté de décembre 1937, j'ai accompagné Maurice au numéro 42 de la rue de la N****. Face à nous se dressait un immeuble cossu, impénétrable – trois digicodes à dix chiffres –, mais présentant des troubles de la mémoire suffisamment graves pour que toute trace des ateliers du *décorartisan* soit effacée de sa façade. Encore une fois, Maurice et moi fûmes désappointés.

Pour ne pas attrister le vieil homme de ce passé impalpable, je l'emmenais au musée des Arts décoratifs pour admirer les quelques rares meubles des Ateliers Delatte dont l'établissement avait pu se porter acquéreur. En quittant la rue de Rivoli, Maurice m'a confié : « Dans quinze jours, c'est moi qui entre au musée des Vieux décoratifs. » J'ai embrassé sa joue ridée. Entre nous, sa maison de retraite devint le « MVD ». Ça ressemble à MOMA, c'est plus sympa que « Les Jardins d'Arcadie ».

Samedi 11 mai 1940, 11 h 06
Édition non censurée

Julie a rapporté *L'Avenir de la Dordogne*, le seul canard qu'elle ait trouvé en vente à Limeuil, mais elle a dû jouer des coudes car tous les villageois s'en sont arraché les exemplaires – au même titre que Gaby et Nina, dès l'apparition de la cuisinière sur le perron de la maison. Elles ont prétendu vouloir prendre connaissance des derniers potins mondains avant Oscar, mais ce n'est pas dans les pages des faits divers qu'il faut regarder ! Or, il s'agit de la seule rubrique qu'elles aient parcourue avec minutie avant d'abandonner le journal au reste de l'assistance. Ces Parisiennes sont vraiment étonnantes.

Enfin, chacun notre tour, nous avons pu lire le détail des événements d'hier et de ce matin, avec le sentiment diffus d'être déjà en retard d'un désastre – voire d'une vérité. À l'écoute de la TSF, le malheur est immédiat. Est-ce un privilège que d'apprendre instantanément le nombre de morts sous les bombardements ? L'immédiat tue l'attente et l'espoir. Faut-il douter pour vivre sereinement ? Voici un beau sujet de philosophie mais mademoiselle Diane D. ne ressent aucune envie de plancher sur ce sujet qu'elle s'impose. Cependant, elle n'a rien contre faire des lignes en recopiant l'article qu'elle a relevé : *Notre aviation de chasse et notre DCA se sont opposées aux expéditions ennemies et ont infligé à l'aviation allemande de lourdes pertes. Quarante-quatre avions ennemis ont été abattus sur notre territoire. Des raids de l'aviation nazie ont eu lieu sur Pontoise, Lille, Nancy, Colmar, Lyon cette nuit du 10 mai et ce matin 11 mai. On signale des morts et des blessés à Nancy, des soldats tués à Lyon, des maisons détruites aux environs de Lille. Le Führer annonce que « l'heure des combats décisifs pour l'avenir de la nation est arrivée ».*

Paul est demeuré sceptique à la lecture de *L'Avenir*. Il a assuré que les correspondants de guerre ont reçu l'interdiction de se rendre au front et que tous les articles, toutes les chroniques des journalistes sont passés au crible par le Service du contrôle technique depuis septembre dernier. Oncle Greg a argué que la défense de la France prévalait sur la divulgation de la vérité dans les journaux. La démocratie est-elle compatible avec la censure ? Encore un sujet de dissertation qui suffit à me donner mal au crâne. Toutefois, grâce à son réseau de radio-amateurs, oncle Greg a promis à maman d'obtenir des informations au plus proche de la réalité.

Le sujet qui occupe tous les esprits est devenu le centre de la conversation : la Bugatti. Le garagiste de Limeuil tentera de venir la réparer avant jeudi, or rien n'est moins sûr, car tous ses mécanos ont été mobilisés l'année dernière et un seul d'entre eux a pu rentrer au pays en qualité d'affecté spécial, ce qui ne lui attire pas les sympathies. Certains villageois ne lui adressent plus la parole et d'autres le traitent de « planqué ». Pourtant, ils sont bien contents de le trouver pour réparer leurs moteurs. S'ils ne pouvaient récupérer leur voiture, les Parisiens ont évoqué d'autres moyens de locomotion sans qu'aucun n'ait retenu leurs faveurs. Paul ne peut pas pédaler, la jument est trop vieille pour tracter la carriole à Bordeaux et l'éventualité de s'y rendre à pied n'a même pas été évoquée. Oscar a proposé d'acheter la Traction de papa. Paul a glissé que *M. Demazières serait peut-être tenté d'échanger sa Traction contre une Bugatti, non ?* sous le regard courroucé de Gaby – mais maman n'a pas cédé : *La voiture de Thomas ? Vous n'y pensez pas !*

À mon avis, ces Parisiens s'affolent pour rien. L'invasion des Fridolins, ce n'est pas pour demain. Ils ne traverseront jamais la Marne, c'est impossible. Je l'ai encore lu ce matin dans *L'Avenir*. Selon moi, ces hurluberlus fuient un danger qui les effraie bien plus que la guerre, mais lequel ? Je parviendrai bien à percer ce mystère. Encore ce matin, je les ai surpris à comploter dans le parc, à se murmurer je ne sais quoi. J'ai entendu « la grosse » mais tous se sont dispersés en m'entendant arriver derrière eux. Quoi qu'il en soit, faute d'avoir su convaincre maman, ils se sont résignés à attendre le bon vouloir du garagiste de Limeuil.

Grâce aux achats opérés hier matin par les Delatte, le cellier est à nouveau garni pour plusieurs jours – juste rétribution de leur chambre que maman ne veut toujours pas faire payer. Et par une belle journée comme aujourd'hui, elle a émis le souhait de pique-niquer au bord du ru qui traverse la propriété en contrebas. Julie a désapprouvé ce choix, qu'elle jugeait indécent *quand on pense à M. Thomas*, mais maman a rétorqué que son époux raffolait de déjeuner près de ce filet d'eau et qu'il serait avec nous, dans nos pensées et dans nos cœurs. *Alors vous le préparerez sans moi, votre pique-nique.* Et Julie a claqué la porte. Bon appétit.

Sixième confidence de Maurice

Il a suffi d'un panier, d'une nappe et d'une prairie pour faire d'un déjeuner improvisé un véritable festin. Nina et Gaby arboraient de simples robes plissées à pois, capelines et sandales claires. Paul et Oscar avaient demandé l'autorisation de ne pas enfiler leurs vestes. Une centaine de mètres seulement sépare le Paradis du ruisseau, et j'eus pourtant le sentiment de pique-niquer à des milliers de kilomètres. Même Diane avait oublié d'emporter son téléphone, qu'elle laisse pourtant toujours à portée de vue, où qu'elle se rende dans la maison. Paul, lui, glisse toujours dans ses bagages un long carnet à spirales aux feuilles grainées, épaisses. À l'heure des fruits qui vient clore le déjeuner, le dos appuyé contre un tronc adouci par quelques coussins empruntés au Paradis, Paul a croqué nos visages plutôt que des cerises.

— On se croirait place du Tertre, jeta Oscar. Combien, pour un portrait ? Je n'en donne pas cinq francs pièce !

Ne lâchant pas son fusain, Paul nous apprit qu'il avait fait les Beaux-Arts avant de se convertir dans la décoration intérieure, se considérant incapable de reproduire la beauté des âmes en dépit de ses années d'effort dans la section des portraitistes. Peintre contrarié, il fut sacré dieu de l'éphémère avec pour muses Staff et Dorure, faute de réel talent selon ses propres dires. Il brossait les visages des convives et parfois leurs mains qui rejoignaient une joue, une chevelure. La ressemblance était confondante et le supplément d'âme nécessaire pour faire d'un portrait non pas la copie plate d'un visage mais le tracé sensible des sentiments contradictoires qui l'animent s'imposa à chacun.

— Pourquoi être si injuste envers vous-même, Paul ? demanda maman. Vos esquisses sont des chefs-d'œuvre de finesse et de délicatesse.

— Mon père, lui, était un peintre de génie. Il dessinait mille fois mieux que moi et jamais il ne m'a invité à suivre son sillage dans lequel je me serais embourbé, quoi qu'il en soit. Les

empreintes qu'il a laissées sont trop profondes dans l'art du XIXe.

— Mais nous sommes au XXe ! Votre père craignait que vous ne le surpassiez et que vous n'effaciez ses traces. C'était sans doute un excellent peintre mais, si je puis me permettre, il pratiquait aussi divinement l'art de la connerie.

Diane et moi sursautâmes. Jamais maman ne nous avait habitués à l'usage d'un tel vocabulaire qui, dans sa bouche, se drapait de lyrisme. Sa colère devait être sincère, à l'image de l'affection qu'elle portait à cet homme meurtri dans sa chair et amputé de la reconnaissance de son père, cette blessure qui jamais ne cicatrise.

— Et toi, Diane, sais-tu dessiner ?

— Non, hélas ! J'aligne les plus mauvaises notes de ma classe, mais je m'amuse de temps en temps à recopier des croquis de mode.

— J'ai tout de suite perçu que cette petite était une artiste née, affirma Gaby d'un ton péremptoire. Avec des mains comme les siennes, ce serait un crime !

Ses trois complices tressaillirent et Gaby rajusta sa capeline avec un demi-sourire teinté de gêne. Trop heureuse d'être devenue le centre d'intérêt, Diane ne remarqua rien.

— Mes mains sont affreuses, regardez ! Rôties par le soleil. Elles ne sont pas blanches comme les vôtres.

— Bien moins que vous ne le pensez ! taquina Oscar avec un sourire rempli de sous-entendus qui me fit frissonner.

— Et ces mains piquées de taches de son seraient-elles en mesure de dessiner la robe de ses rêves ? interrogea Paul pour reprendre les rênes de la conversation devenue soudain ambiguë.

Paul tendit son carnet à Diane. En quelques traits, elle imagina une robe à fanfreluches sous le regard navré de Nina et les lèvres condescendantes de Gaby.

— À quelle occasion aimeriez-vous enfiler cette *merveille* ? interrogea Nina.

— Pour mes dix-huit ans ! Je les aurai dans quatre jours.

— Je manque à tous mes devoirs, se désola maman une main sur la tempe. Mais avec la guerre… Naturellement, je vous convie tous à fêter l'anniversaire de Diane.

— Vous nous placez dans une situation très embarrassante, Hélène, répondit Nina. Nous n'avons pas le moindre présent à offrir à Diane.

Oscar suçotait un brin d'herbe et Gaby tapotait nerveusement son poudrier en arborant une moue boudeuse. Tous les anniversaires l'ennuyaient, chacun lui rappelant qu'elle en avait un aussi. Paul suggéra tout à coup :

— Et si nous rafraîchissions la décoration de la chambre de Diane ? Je suis certain que le grenier du Paradis regorge de meubles répudiés par vos aïeux, n'est-ce pas Hélène ?

— Un véritable bric-à-brac, concéda maman.

— Et moi, je pourrais vous composer une chanson.

— Par pitié, non, Oscar. Pas encore l'une de tes stupides ritournelles ! soupira Gaby.

— J'ai mon idée de cadeau, glissa Nina avec mystère.

— Dites-moi, vite !

— C’est un secret.

Le groupe s’anima de mille questions et d’autant de réponses qui s’éparpillèrent dans le clapotis de l’eau, le frissonnement des peupliers. Fallait-il être inconscient pour entreprendre un tel projet aux premières heures de la guerre ? Aménager quand tout allait être détruit ? Ou était-ce un inconscient réflexe de survie, la volonté de ne rien changer à ses désirs lorsque tout commence à se déliter ?

— Il faut prendre les mesures des murs, commander de la peinture, des pinceaux, des rouleaux et du papier peint à votre frère, suggéra Paul. Nous prenons tous les frais à notre charge, évidemment.

— Grégoire aura la tête à autre chose aujourd’hui. Sauf si c’est Gaby qui lui en fait la demande. Je crois qu’il a un faible pour vous. Pas un message radio sans réclamer après vous. C’est à peine si ce que je lui raconte l’intéresse…, s’amusa maman.

— Vous exagérez, ronronna la chanteuse. J’ai peut-être remarqué une ou deux attentions touchantes, mais rien de plus, je vous assure…

En repliant la nappe prêtée par les Parisiens, maman s’étonna d’y déceler des taches rouges alors que le pique-nique n’avait été composé que de sandwichs et de fruits frais. Oscar ignora la remarque en proposant à maman de l’accompagner cueillir des fleurs pour agrémenter les chambres et le salon. Puis Paul, Nina et moi-même partîmes ensuite explorer ce grenier qui m’effrayait par ses toiles d’araignées et son obscurité. Mais accompagné de mes amis, plus rien ne me faisait peur. C’est alors que je projetai leur prochain départ, à quelques jours de là. Ils formaient l’ultime et fragile rempart qui me protégeait de la guerre, avec Diane, Julie et maman. S’ils demeuraient avec nous, je n’aurais plus rien à craindre. Ils me protégeraient. Ma peur des araignées s’envola et Oscar m’intronisa éclaireur. *Go !* En traversant la cuisine, nos regards effleurèrent le journal éventré sur la table, ses lettres couleur de deuil couchées sur papier bis tel le « Carnet du jour » de nos journées indolentes. Le premier encadré annonçait l’enterrement d’une guerre, le suivant la naissance d’un conflit. Mondial.

NATHALIE

Antoine-Firmin Delatte (1853-1910) avait été l’un des cofondateurs de la « Société des artistes indépendants » avec les peintres pointillistes Seurat et Signac. Ses toiles majeures sont accrochées au musée d’Orsay et étudiées en détail sur le site. Maurice a conservé les esquisses de cette journée, revêtues d’une modeste signature de peintre du dimanche : *Paul 11-05-40*. Ces portraits saisis sur le vif figurent au petit nombre des souvenirs qu’il a souhaité emporter avec lui à la maison des sans-passé. Et comme je le comprends : ces dessins sont magnifiques.

Lundi 13 mai 1940, 22 h 58
Double édition

Hier matin fut prononcée l'expulsion de ma chambre pour un emménagement provisoire chez petit frelon, le temps que dureront les travaux (mercredi prochain au *pire*, avec *interdiction formelle* d'espionner les ouvrages d'Oscar le plâtrier, de Nina la couturière et de Paul le décorateur tant que tout ne sera pas terminé). Oncle Greg et Oscar – également déménageurs – ont monté les meubles au grenier pour descendre ceux qui ont retenu mes faveurs – un lit, des chevets et une armoire Charles X en placage de citronnier aux incrustations de poirier noirci, aux dires de Paul – pendant que Nina et Gaby ont remisé dans des caisses les vieux bibelots et décroché les tentures défraîchies. Tous les désirs de la Glam' ont été satisfaits par « cet ange de Monsieur Grégoire », si bien que peinture, plâtre et pinceaux ont été fournis aux artisans improvisés. Mais impossible de trouver un seul rouleau de papier peint chez le marchand de couleurs du Bugue ! Maurice et moi avons reçu l'ordre maternel d'assister à la messe de la Pentecôte. Avant que la carriole ne s'ébranle, Gaby est venue glisser un gros billet dans le sac de Julie, pour la quête organisée en faveur des soldats. *Si je ne peux pas me joindre à vos prières, vos soldats sont aussi les miens, non ?*

Julie n'a pas répondu. Elle s'est contentée d'étreindre les deux mains de Gaby et nous sommes partis en laissant derrière nous le Paradis en pleins travaux, ainsi qu'oncle Greg qui ne peut plus voir les curés en peinture (si je peux dire en ce moment !) depuis la fin de la dernière guerre. Il ne pardonnera jamais à Dieu d'avoir rappelé à Lui la plupart de ses compagnons de régiment.

À l'église, le prêche a évoqué la folie d'un homme d'attaquer la France pendant les fêtes de la Pentecôte, en s'appuyant sur un article de journal dont monsieur le curé a dit qu'il aurait pu être écrit de sa main et qu'il nous a ensuite distribué à la sortie de la messe. Je reproduis ici la phrase qu'il a soulignée : *Remplacer le feu du Saint-Esprit par le feu infernal qui ravage, détruit, anéantit, voilà une idée qui a pu n'embraser qu'un cerveau malsain*. Nous avons pris son papier pour rapidement nous éclipser. Pentecôte ou pas, Julie, maman et moi avions surtout hâte que l'office se termine pour revenir au Paradis écouter le communiqué officiel du matin. Et dès notre retour, toute activité a été suspendue dans la maisonnée pour coller nos oreilles à la TSF : *Dans la Meuse, où les attaques allemandes se poursuivent avec une extrême violence, notre aviation est intervenue de manière massive et efficace en renfort des troupes belges. Huit avions ennemis ont été abattus au cours de cette expédition. De nombreuses opérations aériennes ont été effectuées cette nuit, dont les résultats ne sont pas encore connus. Sur terre, nos mouvements d'approche se sont poursuivis normalement.* C'est Nina qui a recopié le message et me l'a tendu. Elle sait que je note tout ou presque dans mon journal.

À vingt heures, après le repas, nous avons écouté *Le Micro en folie*, animé par Marguerite Pierry, dont l'humour est aussi décapant que celui de Gaby. Mais si la radio divertit, elle finit toujours par assombrir nos visages. Le communiqué d'hier soir n'a pas failli à la règle. Trente avions allemands ont été abattus dans la journée par notre artillerie antiaérienne, et l'on ignore tout des pertes françaises. Exceptionnellement, les deux Parisiennes ont accepté de rester avec nous pour écouter les informations, au prix de bouches pincées et de mouchoirs crevés d'ongles nerveux. Julie leur a servi une framboise : *Ça vous calmera.* Sans ciller, Gaby l'a bue d'un trait.

Nina a pris exemple sur la chanteuse mais elle a un peu toussé en tamponnant une larme. Alors maman a dit : *Thomas va bien, j'en suis certaine*, et nous sommes allés dormir sur les effluves de peinture fraîche. Impossible d'écrire tard dans la chambre de petit frelon si bien que j'ai dû attendre aujourd'hui pour reprendre ma plume.

Des processions en faveur de la paix ont été spontanément organisées dans toutes les communes avoisinantes et, tôt ce matin, Julie s'est rendue à Limeuil pour joindre ses prières à celles des autres croyants. Faute d'avoir pu dénicher *L'Avenir de la Dordogne*, maman a rapporté de Paunat *L'Intransigeant*. Or, en ouvrant à mon tour le canard, j'ai découvert un rectangle vide au bas du second feuillet. Ce n'est pas l'habitude de maman de découper un journal qui n'a pas encore été lu par toute la maison, mais elle a prétexté une photo insoutenable pour opérer sa propre censure. La Glam', quant à elle, a changé de couleur en apprenant dans ce même journal que « les télégrammes sont susceptibles, dans les circonstances actuelles, de subir des retards que l'administration s'emploie à réduire au minimum ». J'adore recopier ces formules administratives dignes de Labiche ! L'artiste s'est levée en jetant sa serviette pour s'enfermer dans sa chambre toute la matinée. Et l'on prétend que je suis l'adolescente de la maison…

Julie est rentrée assez tard de Limeuil. Depuis le perron, elle agitait l'exemplaire de *L'Intransigeant* qu'elle avait acheté elle aussi – en appelant *Madame, madame, vous avez vu dans le journal ?* Mais maman s'est vite emparée des feuillets pour les fourrer dans le poêle à bois. *Non, je n'ai rien vu et je ne veux rien savoir. Et ni vous ni Maurice ne savez rien. C'est clair ?* Julie est demeurée bouche bée : *Mon journal alors ?* Je n'ai rien compris à cette histoire. Depuis ce soir, maman ne souhaite plus écouter les communiqués officiels, qu'elle considère vagues au point d'en avoir la nausée. Je ne peux lui donner tort, mais si nous n'écoutions pas les actualités radiophoniques, nous serions loin, si loin de la réalité que nous pourrions être heureux.

*

Nat dit : Crois-tu que l'on pourrait retrouver un exemplaire de ce journal chez un bouquiniste ?

Léo dit : Taux de probabilité en dessous de zéro, mais si ça t'amuse… On se donne rendez-vous dans trois siècles, quand tu l'auras déniché.

Nat dit : J'entretiens le vague sentiment que tu te moques de moi. Je me trompe ?

Léo dit : Tu connais Internet, le truc qui s'allume et où tu clavardes en ce moment avec ton meilleur ami ? Je te trouve ton canard en quinze secondes top chrono… Mais pas avant demain, suis débordé.

Nat dit : De toute façon, je ne suis pas d'humeur à lire les journaux car demain matin, je dois incarcérer Maurice au MVD.

Léo dit : On ne dit pas « faire une donation » quand il s'agit d'un musée ?

NATHALIE

Le personnel du MVD nous avait précédés, emportant les quelques bibelots et cadres que j'avais choisis avec Maurice pour personnaliser sa geôle. Tout le temps qu'a duré notre course en taxi, j'ai perçu le cliquetis de la chaîne des menottes que je venais de refermer sur les poignets de mon prisonnier. Aux feux rouges, Maurice aurait pu ouvrir la porte et s'enfuir, je ne l'aurais pas retenu. Je ne l'aurais pas poursuivi non plus, trop heureuse d'être libérée du poids de la culpabilité. Mais mon détenu n'a pas bougé, conscient que ses jambes ne l'auraient mené qu'à quelques mètres du taxi avant de s'effondrer sur le trottoir. Sans sa canne et mon bras, le frelon blanc n'a plus d'ailes. Arrivé dans sa chambre, Maurice s'est inquiété de ne plus m'entendre lire l'histoire de son enfance. En guise de réponse, je lui ai griffonné mon numéro de téléphone. Entre nous deux, il y aura toujours la voix.

— Rassuré alors ?

— Je me sentirai moins seul, mais…

— Oui Maurice ?

— … je ne sentirai plus votre parfum. Et il va me manquer. Terriblement. Je vais crever ici alors ?

— Je vous libérerai de cette taule. Je vous en fais la promesse.

— Vous mentez.

— Je viendrai vous chercher Maurice, quoi que vous en pensiez.

Le vieil homme ne m'a pas répondu. Il a tourné la tête vers la fenêtre. Je n'existais plus. À nouveau le mutisme comme un rempart. À nouveau l'écriture entre nous, une page de bloc-notes que je dépose sur ses genoux :

Je viendrai vous libérer.

Maurice a froissé le papier et j'ai refermé la porte.

LE CHAOS

***

NATHALIE

Je ne décide de rien. On m'expulse une fois de plus. Ça cogne dans mon dos. J'entends connasse et autres amabilités du même acabit. C'est joli, c'est fleuri la langue de Paris. M'en fiche. Ce n'est pas de moi dont on parle mais de cette gourde devant des escaliers, un sac de voyage à la main, qui hésite à reculer pour sauter dans la prochaine rame et revenir à la case départ. Finalement, elle est tellement paumée qu'elle finit par s'asseoir sur le bandeau de carrelage blanc pour verser sa tempe contre un distributeur de Coca et c'est si froid que je me réveille. Je fouille dans ma mémoire, à la recherche de la case suivante de ce *Jeu de moi* où je saute au hasard des derniers jours de mon existence, jusqu'à aujourd'hui. Jour de rapt.

Au premier bar qui m'offre sa porte, je rentre pour commander un café et m'éclipser dans les toilettes des dames. J'ai dû me tromper d'établissement car il n'y a pas de toilettes pour les dames ici. La clientèle des Trois Amants est masculine. Exclusivement. C'est donc l'esprit serein que je me déshabille devant ces urinoirs où, quoi qu'il advienne, les hommes qui s'y relayent ne me regardent pas. Sauf le dernier qui a eu la bonté de m'aider à agrafer ma robe vintage. *J'ai presque la même mais plus cintrée*, m'a-t-il confié. Je lui propose mon blush, il me tend son mascara. Une note de parfum et je rejoins ma table où un expresso m'attend avant la case prison. La tasse au bord des lèvres, l'arôme du café me fait songer au premier matin sans Maurice, à la tristesse de son absence que j'ai ressentie.

Car chaque jour j'aimais le regarder déguster son café pendant que je commentais les infos à la radio. Il me demandait ce que nous allions déjeuner à midi et invariablement je lui répondais que je n'en savais rien. Nous avions pour habitude de sortir bras dessus bras dessous pour choisir le poisson ou la viande qu'il voulait déguster. Nous achetions des fleurs parce qu'il aime bien les fleurs et qu'il oubliait en avoir acheté la veille. De retour à la maison, il s'asseyait à son bureau pour croiser les mots redécouverts dans le dictionnaire. Il soulevait ses lunettes pour déchiffrer les définitions qu'il ne comprenait pas toujours. Je lui criais depuis la cuisine : *C'est prêt*. Je l'entendais trotter. Parfois il me disait *Bonjour monsieur*, ou bien *J'ai failli me perdre*. Une fois, il m'a dit : *Quel est le numéro de ma chambre ?* Il me manquait.

C'est donc moi qui l'ai contacté ce matin-là. Je voulais savoir s'il avait bien dormi ou s'il avait besoin de quelque chose, bref, n'importe quoi pour entendre sa voix, mais il n'a pas décroché le téléphone. J'ai maudit son mauvais caractère en me jurant de ne plus l'appeler. Je fus fidèle à ma promesse une minute vingt-quatre secondes et j'ai commandé un taxi. Au MVD s'il vous plaît.

Précédée de mon parfum, Maurice m'a sentie entrer dans sa chambre, je l'ai compris par son petit mouvement de tête. Pourtant, il n'a pas détourné les yeux de la fenêtre et ne m'a rien dit. Boudeur. Je n'ai pas dit bonjour, parce que ni lui ni moi ne nous étions dits au revoir la veille. Et j'ai naturellement repris ma lecture.

Mardi 14 mai, 23 h 20
Édition d'instruction (I)

Lasse de regarder ses trois amis redécorer ma chambre, Gaby s'est mise en tête d'apprendre à conduire à maman, sous les railleries d'Oscar. L'échange fut à peu près celui-ci :

— Te rendre enfin utile, Gaby ? Ce serait bien la première fois de ton existence ! Un premier pas vers la rédemption ? Et bientôt la prise du voile, peut-être ?

— Persifle, Oscar. Je n'en ai cure. Alors, très chère Hélène, quand puis-je vous donner votre première leçon ?

Sourde au refus de maman qui considère que toucher à la voiture de papa relève du sacrilège, Gaby a entraîné sa nouvelle élève *manu militari* vers les dépendances (comme elle s'entendrait bien avec oncle Grégoire !). Muni d'un arc et de flèches, Maurice les précédait, pourchassant un espion de la cinquième colonne né de sa seule imagination. Oscar et moi fermions la marche. J'étais curieuse de voir maman prendre un nouvel envol (même dans une automobile) tandis qu'Oscar était tout guilleret à la perspective de pouvoir se moquer des talents de monitrice de Gaby.

Petit frelon a tiré sur le drap et la voiture est apparue : rutilante, noire, imposante mais si anachronique au milieu du caquètement des poules, vexées d'avoir été délogées sans plus de considération. Il a bondi sur le siège arrière en sortant un invisible pistolet de sa poche pour cette fois-ci éliminer des Apaches dissimulés parmi les bottes de paille. Maman lui a demandé de se calmer s'il voulait rester parmi nous. Son instance a aussitôt été suivie d'effet. (Mais *comment* parvient-elle à cet exploit ? Moi, je m'emporte, je m'agace, je crie mais rien n'y fait. Au contraire, le frelon est encore plus insupportable.)

Au rictus de Gaby, j'ai compris qu'elle estimait à peu de valeur la Traction de papa. Maman a aussitôt pris la mouche : mépriser la voiture de *son* Thomas revenait à déconsidérer l'accueil offert à nos quatre évaporés.

— Si cette voiture ne vous plaît pas, vous m'en voyez désolée. C'est la seule que nous possédions, mais au moins, elle roule. Sors de là, Maurice. Nous rentrons à la maison.

— Hors de question ! Je vais vous apprendre à conduire Hélène, même… même là-dedans.

— Gaby chérie, tu sais qu'on n'utilise plus de manivelle pour démarrer une voiture, *don't you* ?

— Oscar, c'est *moi* qui instruirai Hélène, quand bien même formulerais-je mes leçons en vieux *françois*. Tu es beaucoup trop occupé à enjoliver la chambre de Diane avec Paul et Nina pour consacrer du temps à des leçons de conduite. Vous n'êtes pas les seuls à vouloir rétribuer le gîte et le couvert qui nous sont offerts ! Et puis je m'emm… nuie tellement dans cette contrée paumée ! Oh excusez-moi Hélène, je ne voulais pas…

La Glam' s'est tournée vers son hôtesse pour lui présenter ses excuses, mais absorbée dans le décryptage du tableau de bord, d'une voix blanche, maman a confié ressentir une certaine lassitude à vivre dans l'isolement de la campagne. Puis, prise d'une soudaine frénésie d'apprendre, elle a frappé dans ses mains : *Alors, on commence ?*

Maman était devenue si jeune ! J'ai découvert la jeune fille qu'elle avait été avant que Maurice et moi ne venions au monde, avant même qu'elle n'ait croisé le regard de Thomas lors d'une certaine plaidoirie. Maman était un fantôme de dix-huit ans et nous vivions en 1920. Assise à l'arrière de la voiture, je me confortais dans cette singulière impression d'avoir été repoussée dans l'avenir de la vie d'Hélène, de n'être qu'une éventualité dans sa vie. Le rétroviseur central m'a permis d'étudier le plissement de ses yeux, la courbe de sa joue : maman avait porté mon visage avant de me l'offrir en héritage. Toute à sa joie, elle avait renfilé ce masque sans réaliser qu'elle le portait mieux que moi à cet instant précis. Plongée dans ma réflexion, c'est à peine si j'ai vu la jeune Hélène retirer le peigne et les aiguilles de son chignon pour offrir à sa chevelure une liberté inconditionnelle : *J'ai si chaud tout à coup !* Vieux tacot ou pas, la voiture a obéi sans broncher au premier tour de clé, *elle*. En voiture !

Septième confidence de Maurice

Victime consentante d'une amnésie passagère, les doigts aimantés sur le volant, maman avait oublié ses enfants, excitée par le défi qui s'offrait à elle : jouir de sa liberté d'aller et venir pour aborder les contrées inconnues de l'autonomie, et celles plus risquées de l'indépendance. J'obtins le droit de rester en voiture durant la longue leçon, si bien que je pus observer, mimer et apprendre les manœuvres essentielles de la conduite automobile. Je mémorisais les recommandations de Gaby. Ce n'était pas plus compliqué que ma voiture à pédales, et sans aucun doute moins fatiguant. Il s'agissait d'une simple synchronisation des mouvements, et j'excusais volontiers l'inaptitude manifeste de maman : ce n'était qu'une fille, et les filles, ça ne joue pas aux petites voitures. Cependant, je n'admettais pas qu'une autre personne que papa puisse se tenir à sa place et encore moins une femme, fût-elle ma mère. Je fus mis en demeure d'étouffer l'éclosion de mes tendances phallocrates sous peine d'être expulsé de la Traction – qui s'apparentait en cet instant précis au dernier lieu où l'on s'amuse dans la région.

Diane et moi riions franchement sous les vibrants hoquets ressentis à chaque changement de vitesse, au point de susciter l'irritation de maman, elle-même sous le feu des invectives de Gaby qui se désespérait de pouvoir inculquer à son élève les rudiments d'une conduite souple et maîtrisée. C'est ainsi que les deux adultes décidèrent d'abandonner frère et sœur devant le perron du Paradis pour que chacun vaque aux occupations de son âge. Revenue au salon, Diane s'est emparée du téléphone pour rapporter à ses amies ses dernières aventures et moi, j'ai couru sauter au volant de l'inoffensive Bugatti afin d'appliquer sans attendre les dernières leçons de l'intraitable instructrice. Après quelques virages savamment amorcés et trois dérapages réussis à la perfection – bruitages à la clé –, sentant poindre l'ennui, je ne tardai pas à enfiler la casquette de Sherlock Holmes. En inspectant le siège conducteur, j'ai mis la main sur un élégant portefeuille armorié contenant le « Permis de conduire les automobiles » d'une dame au nom à consonance teutonne parfaitement imprononçable. Une noble dont le formalisme républicain avait rencontré les pires difficultés à contenir la double particule sur une seule ligne. Elle était assez laide, cette femme, en dépit d'une photographie indulgente. Mais ma sincère affection pour les quatre Parisiens m'incita à me débarrasser sans attendre de cette preuve que je jugeais accablante – et pour cause.

On ne vantera jamais assez les vertus des cuisinières à bois !

Trois heures plus tard, maman et Gaby passaient et repassaient sous les fenêtres du Paradis en klaxonnant gaiement, dilapidant les litres d'une essence devenue précieuse avec l'inconscience sotte et enfantine d'être les reines d'un jour en ces heures d'effondrement de la France. Gaby répéta encore dix, vingt fois les leçons qu'elle n'avait pourtant plus besoin d'infliger à maman, mais auxquelles son élève se soumettait docilement, déterminée à maîtriser la mécanique qui répondait à ses ordres, son avenir face à elle.

Mardi 14 mai, 23 h 20 (suite)
Édition d'instruction (II)

Il était plus de dix-huit heures lorsque Gaby a ordonné à maman de conduire seule, décrivant le parcours et les manœuvres auxquels son élève devrait se soumettre. Au crayon noir, la monitrice a noté ses appréciations dans un carnet de moleskine. Harassés par leurs travaux de peinture, de couture et de décoration, Nina, Paul et Oscar, assis sur les marches du perron, sont venus former une assistance attentive en dégustant une menthe glacée. Légèrement jalouse, Julie s'est jointe au groupe. Maman a remarquablement bien conduit, en respectant les consignes et sans commettre la moindre faute. Elle a stoppé la voiture pour tendre les clés à Gaby, dont le visage était demeuré impassible. Après une minute de réflexion, l'inspectrice a livré son verdict :

— Hélène Demazières, au nom du jury que je forme à moi toute seule et après délibération avec ma conscience, je suis heureuse de pouvoir vous délivrer votre permis de conduire.

Sous les applaudissements et les sifflets, la Glam' a offert à la nouvelle diplômée un rectangle de papier singeant le sésame républicain. Incrédule, Maman s'en est emparée pour le survoler, les bras engourdis d'avoir si longtemps manipulé le volant et le levier de vitesses. Tous réunis autour de la conductrice licenciée, chacun voulait l'embrasser, la féliciter, chacun a réclamé sa balade en voiture, sa course en taxi. Peu habituée à tant de sollicitations, elle a échappé une larme de lassitude ou d'incrédulité, mais en raison du vent qui se levait, en raison du rose, de l'ocre et du parme qui saupoudraient les nuages, en raison du frisson de pluie qui giflait les bouleaux et les charmes, à cause des gouttes tièdes qui commençaient à s'abattre sur nos vêtements, je ne saurais en être tout à fait certaine car je surprends régulièrement maman tamponner ses yeux devant ces petits riens qu'elle conjugue au quotidien : un bouquet de fleurs des champs, une senteur au hasard, une romance idiote. Depuis le départ de papa, tout peut devenir émotion.

Nous sommes vite rentrés nous mettre à l'abri en tentant de protéger nos chevelures avec nos mains, comme si dix doigts pouvaient remplacer un parapluie ! Julie nous a grondés de « saloper » son carrelage tout propre et nous avons ri comme des collégiens, à nous arracher les serviettes pour frictionner nos têtes et nos épaules. À quatorze mains, le couvert fut rapidement dressé et nous avons pris place autour de la soupière fumante que Julie venait de déposer. *Potage ! Et les serviettes ? Elles sont rangées dans le tiroir. Il manque un verre ! Où est le sel ? Du pain ? Je prendrais bien un verre de bordeaux avec tout ça… Incroyable, tu n'as plus qu'un seul pied et pourtant il est encore de trop sous la table…* Nous avons formé une famille dénuée du moindre lien de parenté, unie par la simple joie d'être ensemble. Survint le seul tintement des cuillers sur la faïence. Les paroles s'envolèrent. Être heureux nous suffisait.

Avant que les portes des chambres ne se referment, à l'heure dite des confidences, j'ai surpris un chuchotement où il était question de remerciements. Mais Gaby n'a pas voulu les accepter de maman. Elle lui a juste répondu : *Je suis soulagée que vous sachiez enfin conduire, Hélène. On ne sait jamais ce qui peut arriver, et si d'un instant à l'autre vous deviez fuir avec vos enfants…* Ce soir encore, la guerre a gagné.

Aux abords de Châteauroux, mardi 7 mai 1940

Le premier coup fut bref. Précis. Violent. Sur la nuque, à l'endroit exact où les vertèbres se brisent en émettant un petit bruit de biscotte : *crac*. Vacille la tête sans pilier qui emporte le buste pour s'abattre sur le volant : *pof*. La duchesse était morte.

Les bras encore au-dessus de la tête, Nina s'étonna de la fragilité de la vie, tributaire de cette vulnérable colonne de cartilages dressée à l'arrière du cou. C'était trop facile, c'était trop bête de crever aussi vite. Dans les romans, les films, la victime se défend toujours après un mauvais coup. C'est comme ça. Alors par trois fois, Nina réitéra son geste sur le cadavre, en criant : *Prends ça saloperie*, avec un tragique admirable, s'avisa Gaby, un tempo remarquable, nota Oscar, lorsque Paul, tremblant, détacha la canne d'entre les doigts de son épouse, hagarde de se découvrir moins criminelle que déchaînée.

Le voyage avait pourtant commencé d'une façon tout à fait charmante et guillerette. La duchesse, d'humeur folâtre, avait réveillé toute la rue en klaxonnant au volant de sa Bugatti – il n'était pas six heures du matin – et s'était arrêtée un peu plus tard dans un village pour acquérir de croustillantes viennoiseries que ses passagers et elle même dégustèrent d'un même geste, chassant les mies au gré du vent vivifiant de ce début de matinée. Paul se montra attentionné envers la conductrice et Nina ne tarissait pas de remerciements, en dépit du déchirement qu'elle ressentait à l'idée de quitter Paris. Oscar blaguait une fois encore, s'interrogeant sur ce que les États-Unis étaient devenus sans lui, et même Gaby était parvenue à se montrer aimable avec la duchesse. Difficile pour les quatre amis d'en être autrement, car leur descente sur Bordeaux ne dépendait que du seul bon vouloir de cette millionnaire laide et replète. Aucun ne possédait de véhicule automobile et aucun n'avait assez d'argent pour acheter quatre allers simples en chemin de fer – première classe s'entend.

Oscar se félicita d'avoir emporté un panier pique-nique dans lequel nappe, assiettes, fruits et poulet rôti avaient été rangés, car le caressant soleil et la campagne inhabitée prêtaient leurs charmes au partage d'une collation à l'abri d'un bosquet. Bientôt, les convives encadrèrent la nappe blanche parsemée d'assiettes garnies. Hélas, il suffit d'une phrase maladroite pour que la bonne humeur – contrainte ou feinte – ne s'efface de tous les visages. Paul, au discours d'ordinaire si habile, se rendit coupable de cet impair en évoquant sa joie de visiter les États-Unis avec Oscar pour guide. Car si la duchesse acceptait de conduire le groupe jusqu'à Bordeaux, il était clairement entendu qu'Oscar – homme à ne rien faire mais à le faire avec drôlerie – partagerait avec elle à Biarritz l'attente de jours moins troubles. De leur côté, la Glamour et les Delatte étaient censés patienter à Bordeaux dans un étroit meublé de la rive droite.

Fautif et loyal, Oscar n'avait jamais tenté de détromper la duchesse les semaines précédentes, s'employant à repousser à jamais la pénible explication qu'il devrait immanquablement engager avec elle. La maladresse de Paul lui en procura moins l'occasion que l'obligation.

Passé un moment de stupeur et d'incompréhension, la duchesse reprit des couleurs et se répandit en propos fielleux envers les traîtres qui l'entouraient. Debout, la millionnaire hurlait ses insultes.

Elle n'appréciait pas d'avoir été trompée et écartée de leur exil, ayant toujours ressenti une sourde jalousie envers l'amitié qui soudait ce groupe impénétrable. Aussi jura-t-elle de répandre la vérité sur la faillite de Paul et les millions de dettes qu'il laissait sans espoir d'être honorées auprès de ses créanciers, l'addiction de Gaby à toutes les poudres hallucinatoires dont la chanteuse avait orchestré un habile commerce dans les coulisses du Tabarin, la supercherie éhontée d'Oscar – prétendu compositeur – qui achetait ses chansons à des amants talentueux et sans le sou, et enfin la basse prostitution à laquelle Nina s'était adonnée dès l'âge de seize ans, avant de rencontrer Gaby dans un cabaret aux mœurs saphiques affichées. Les brefs regards en coin qu'échangèrent les accusés n'exprimaient ni culpabilité, ni regrets car chacun n'ignorait rien du passé de ses compagnons, par le biais d'aveux, de confidences et de silences tacites. Chaque complice pourtant demeurait stupéfait, assommé, honteux ou affolé à la perspective de savoir sa réputation détruite après son départ de France. Les portes du Tout-Paris demeureraient closes à jamais et l'exil se conjuguerait à l'invariable temps de l'éternel.

— Je dirai tout, à tout le monde, tous vos amis, toutes vos relations. Je n'ignore pas les surnoms dont vous m'avez affublée un peu partout dans Paris. Je ne suis pas idiote ! *Double-Quintal*, c'est mignon, n'est-ce pas ? Eh bien *Double-Quintal* va vous laisser continuer votre chemin à pied, comme ça, en pleine cambrousse, avec les vaches et les pauvres, vos semblables désormais ! Et je commence par vider les valises qui encombrent ma voiture. Et une, deux, trois, quatre…

Les valises s'entassaient sur la route dans des soupirs de poussière. Précédée d'un rire sarcastique, la millionnaire grimpa dans sa Bugatti avant de souhaiter bon voyage à ses infortunés compagnons, puis disparut de leur vue en émettant un *Youhouhou* de défi, infiniment vulgaire et tellement exaspérant pour les quatre amis anéantis, leurs serviettes de table chiffonnées entre les doigts.

Un mouvement de colère et quelques insultes plus tard, résignés à l'abandon, les deux couples s'organisaient pour savoir qui de lui ou d'elle porterait telle valise et tel autre fardeau lorsqu'un klaxon familier réanima leur espoir. La duchesse, piteuse et navrée, venait à leur rescousse, évidemment.

— Je savais qu'elle ne nous abandonnerait pas. Ce n'est pas une méchante femme, vous savez, assura Oscar, dont le visage s'anima d'un sourire encore crispé par la rancune. L'alcool, parfois…

— Cela n'excuse pas toutes les horreurs proférées à notre encontre, siffla Gaby.

— Des vérités, rectifia Paul. Rien de ce qu'elle n'a dit n'était infondé.

La millionnaire descendit de sa voiture, moteur allumé et, sans un mot, se dirigea vers la nappe du pique-nique pour reprendre le briquet qu'elle avait oublié. *Suis-je bête !* fut tout ce qu'elle ajouta avant de redémarrer. C'est alors que Nina courut après la voiture.

— Attendez ! Vous avez oublié ceci également.

— Quoi donc, petite traînée ?

De derrière son dos, Nina brandit la canne de Paul dont elle asséna un coup si violent sur les vertèbres de sa victime qu'elles se brisèrent instantanément. Morte la duchesse. Trois coups supplémentaires pour épancher la haine, la haine, la haine.

— *Habemus cadavram*, improvisa Gaby pour ne pas perdre contenance.

— *Cadaverem*, ma chérie. *Cadaver, cadaveris* est du genre masculin, il répond à la troisième déclinaison, assura Paul.

— Suis-je bête ! répondit-elle en reprenant la même intonation que la duchesse.

Le sang coulait des narines de la victime, yeux grands ouverts d'étonnement d'avoir perdu la partie. Debout, les mains vides, Nina demeurait prostrée. Oscar, Paul et Gaby échangèrent un regard et, sans se concerter, extirpèrent le corps de la voiture pour le flanquer dans le fossé. La chanteuse essuya le volant en se lamentant de bousiller un carré Hermès offert par le président Lebrun *en personne*, et Oscar vanta la grande solidité des tailleurs Chanel haute couture, qui autorisent à tirer sur les manches sans se découdre, en dépit de la masse de chair qu'elles enrobent. La Glam' et le compositeur s'aidèrent de la nappe pour tirer le cadavre dans le petit bois, où il fut décidé de brûler le corps. Paul tendit le bidon d'essence et Gaby jeta l'allumette, non sans avoir préalablement allumé sa cigarette. Par deux fois, le brasier fut nourri avec des litres d'essence pour que le visage et l'apparence de la victime deviennent méconnaissables. Nina compta les billets contenus dans le portefeuille puis jeta au feu l'entier contenu du sac à main de la duchesse.

Repentante, Nina voulut confectionner une croix avec des branches mais ses compagnons l'en dissuadèrent. *On dirait qu'on aurait égaré la duchesse*. Ce serait la version officielle, et chacun jura de s'y tenir : *Croix de bois, croix de fer*… Sauf Gaby, qui ne préféra jurer sur rien et surtout sans croix.

— Il faudrait au moins prononcer une prière, persista Nina.

— Impossible ! Je suis juive.

— Vingt ans que je n'ai pas mis les pieds dans une église. Je ne me souviens plus de rien, avoua Paul.

— Mais on ne peut pas la flanquer sous des pierres comme un animal, avança mollement la meurtrière.

— Prenons le manuel d'instructions de la voiture pour en lire un extrait ! La grosse adorait bricoler sa Bugatti. Qu'en dites-vous ? proposa Oscar en survolant la brochure. Par exemple : « Que faire quand j'ai crevé ? »

— Excellente idée ! *Double-Quintal* aurait a-do-ré cette suggestion, approuva Gaby.

— C'est d'un goût douteux, s'opposa Nina d'une voix faible.

— Pas plus que la décoration de son hôtel particulier, assura Paul.

La description du remontage d'une roue terminée, les Parisiens s'éloignèrent pour rejoindre le véhicule. Près d'une heure et demie s'était écoulée depuis « l'inexplicable disparition » de leur ancienne amie, et c'est en ouvrant le coffre de la Bugatti que Gaby fit la découverte :

— Vous allez rire, mes chéris : je crois que nous sommes aussi des voleurs. Regardez : la mallette à bijoux !

Un chapelet enroulé autour du poignet, Nina prit le volant pour fixer son attention ailleurs que sur son crime, récitant *in petto* des « Notre-Père » et des « Je vous salue Marie ». Paul et Gaby, des écrins par dizaines répandus autour d'eux, tentaient d'apporter une estimation à la fortune que le destin venait de leur offrir. Oscar, pour sa part, n'avait jamais été directement confronté à la

mort. Pour lutter contre la peur et la nausée qui l'envahissaient, il fredonna le plus idiot de tous les couplets que Paul, Gaby et Nina reprirent en chœur avec lui, dans une gaieté illusoire :

Certains se collent des pagnes
L'été pour prendre des bains
D'autres vont à la montagne
Avec des tas d'bambins
Pour s'offrir des bains d'siège

D'autr'vont se faire blanchir
Le derrière dans la neige
Histoire de s'rafraîchir

Pour éviter les frais
Tout en suivant la mode
Chez moi je prends le frais
Le cul sur la commode…

NATHALIE

C’est lors d’un tchat avec Léo que j’ai commencé à douter de la probité des visiteurs du Paradis. Ce trouble attisa ma fascination pour ces pantins et, même si j’en brûlais d’envie, je n’ai jamais abordé le sujet avec Maurice de crainte de le peiner. Quel plaisir aurais-je retiré de flétrir le souvenir de ces êtres qui l’avaient charmé ?

Léo dit : Scoop ! Je t’envoie la copie du journal que tu cherchais. *L’Intransigeant* est composé de deux feuillets imprimés recto verso, soit quatre pages. Au bas du troisième feuillet, rien qui puisse traumatiser un enfant. Mais au bas du quatrième, il y a un avis de recherche et la photographie d’une richissime duchesse disparue depuis le mardi 7 mai au volant de sa Bugatti Grand Raid Roadster jaune…

Nat dit : Le 7 mai 1940 ? Mais c’est le jour de l’arrivée des Parisiens au Paradis ! Tu veux dire que…?

Léo dit : Les snobs ne sont peut-être pas si innocents qu’ils semblent l’être. Et encore, tu ne sais pas tout. La duchesse Von Epelstein avait emporté la totalité de ses bijoux pour rejoindre sa villa à Biarritz. « Toute information sur cette disparition fera l’objet d’une forte récompense… »

Nat dit : Son mari devait être fou d’inquiétude.

Léo dit : J’en doute. Selon *Paris-Potins* du 3 mai 1940, le duc était au Venezuela dans les bras de sa nouvelle conquête, et la duchesse profitait de la menace de la guerre pour prendre la poudre d’escampette avec les bijoux de famille. Elle n’était recherchée que par la compagnie d’assurances.

Nat dit : Donc la mère de Maurice savait que la Bugatti n’appartenait pas aux Parisiens. Voleurs, passe encore. Mais crois-tu qu’elle ait songé un instant qu’ils puissent être des assassins ?

Léo dit : Comme toi en ce moment. Et qui te dit qu’elle n’a pas vendu son silence contre une bonne partie du butin, la douce Hélène ?

Nat dit : Ou contre un très beau cadeau d’anniversaire pour Diane ?

Paradis, mercredi 15 mai 1940

— *Well, young lady*, il y a toujours un discours à la fin d'un banquet mais j'ai préféré vous composer une chanson que vous découvrirez plus tard. Je laisse la parole à Paul.

— Excellente initiative, ironisa Gaby en sirotant une gorgée de champagne.

Lentement, l'orateur se redressa en déposant sur la table le téléphone de Diane – dissimulé jusque-là sous sa chaise.

— Allô mademoiselle ? *Paradis 05-40*, s'il vous plaît, c'est urgent. Je vous remercie. Allô, Diane ? Aujourd'hui est votre anniversaire, je crois. Mes amis m'ont confié la mission de dresser votre portrait, persuadés que l'on peut user des mots comme de couleurs et de pinceaux. Or, ni les uns, ni les autres ne sont assez subtils pour saisir les traits d'une jeune fille s'apprêtant à devenir une jeune femme. Allô ? Mademoiselle ? La ligne vient de couper. Repassez-moi Paradis 05-40 je vous prie. Diane ? Écoutez-moi encore un peu. Comment vous exprimer notre gratitude d'avoir instantanément ouvert votre cœur, votre piano et vos mains tachées d'encre à quatre inconnus atypiques, j'en conviens ?

» Merci d'avoir dix-huit ans et de nous avoir invités, nous, quatre cabotins en déroute, à les fêter avec vous. Merci de nous rappeler que nous avons peut-être été heureux nous aussi, au moins une année dans notre vie. Le bonheur de cette année oubliée renaît ce soir à votre table, dans vos yeux, dans votre souffle. Grâce à vous, le paradis n'est peut-être pas tout à fait perdu. Je crois que nous l'avons même un peu retrouvé. Sachez déjà qu'il sera difficile à chacun d'entre nous de le quitter. Joyeux anniversaire, Diane. Excusez-moi, je dois raccrocher.

Mercredi 15 mai 1940, 22 h 44
Édition émotion (I)

Le combiné raccroché, le monologue n'a reçu aucun applaudissement. Pour la première fois, Gaby est demeurée muette une minute, son inséparable poudrier tournoyant entre le pouce et l'annulaire, le regard rivé sur un horizon inatteignable. Nina a posé sa main sur celle de Paul, comme une mariée le ferait à l'église, pendant que maman me contemplait avec un amour infini dans les yeux. C'est petit frelon qui nous a tous secoués : *et le gâteau alors ?*

Je n'étais plus pressée de souffler mes dix-huit bougies car, selon Paul, cette nouvelle année doit être la plus belle de ma vie et j'ai maintenant peur de ne pas savoir jouir de chaque seconde. Drôle de cadeau pour mon anniversaire, un devoir d'inquiétude ! Je nourris la crainte de gaspiller les minutes et de dilapider les heures en sottises, mais si je ne suis pas « légère » à mon âge, quand pourrais-je m'autoriser à l'être ? D'autres interrogations se bousculent dans ma tête : le piano est-il réellement ma vocation ? Pourquoi ne pas devenir avocate comme papa ou pilote d'avion ? Ou pédiatre, ou journaliste ? J'aime tellement écrire ! Je dois vite me décider : il ne me reste que douze mois avant de devenir adulte.

Maman a apporté le gâteau. Oscar au piano, la Glam' a entonné *Happy Birthday*, comme si déjà elle était de nationalité américaine. Des baisers, des bravos une fois les flammes devenues fumerolles, voilà ce dont je me souviens jusqu'à l'instant où Maurice me tend un écrin enrubanné. Oscar – en pie curieuse – pointe sa tête au-dessus de mon épaule pour découvrir avec moi le plus beau des cadeaux : la montre de soirée de maman ! Celle qu'elle glisse à son poignée pour aller à l'opéra ou danser avec papa. Et second cadeau plus précieux encore : une lettre de papa encore cachetée (maman m'a confié que papa lui avait envoyé ce message lorsque nous habitions encore à Bordeaux, pressentant qu'il ne serait jamais de retour pour mon anniversaire). Ses mots ne me quitteront jamais.

Maintenant que cette montre sertie de brillants orne mon poignet, je me sens coupable d'avoir enterré la jeunesse de maman en fêtant la naissance de la mienne. Cette montre fonctionne parfaitement et pourtant, elle m'apparaît brisée, les aiguilles figées sur 20 h 10, l'heure de mes dix-huit ans. Nina et la Glam' se sont extasiées sur la beauté de ce « délicieux bijou », mais elles ont joué la comédie de la politesse. Elles arboraient des luxueuses tocantes pleines de diamants, quoique les bracelets étaient beaucoup trop larges pour leurs poignets. À plusieurs reprises, elles les ont égarées sur la nappe. Maman s'est étonnée de cette dernière mode parisienne idiote, et Gaby en a convenu en flanquant précipitamment les deux bijoux dans son sac et en concentrant son attention sur le gâteau.

Julie a découpé neuf parts, dont une pour papa. *On ne sait jamais, peut-être qu'il nous reviendra ce soir ou cette nuit ?* Mais papa n'est pas rentré, à cause de la guerre qui se propage en France. Où es-tu à cet instant ? Es-tu encore en vie ?

*

— Maurice, où était votre père en mai 1940, au déclenchement de la guerre ? A-t-il pu vous rejoindre au Paradis perdu ?

Suspendant ma lecture, j'ai interrogé le vieux monsieur pour qu'il se retourne et s'adresse enfin à moi. J'avais croisé mes doigts sous le journal de Diane, en formulant une prière pour qu'il me réponde. Lentement, vieux frelon s'est retourné et m'a répondu :

— Papa était basé à Sedan lorsque les Allemands ont envahi la Belgique. Sa troupe médiocre était très mal équipée en canons antichars et en DCA.

— La DCA ?

— La « défense contre avions », comme des canons à lumière pour éblouir les pilotes par exemple. L'état-major français considérait le massif ardennais infranchissable par des blindés. Or la troupe de mon père n'était pas en mesure de résister aux forces hitlériennes qui attaquaient Sedan, alors que depuis des mois des espions avaient informé que la stratégie allemande se concentrait sur le sud de l'Ardenne. L'armée française a souffert de sa désorganisation. Beaucoup de liaisons téléphoniques étant coupées, les troupes ne pouvaient recevoir d'ordres de leurs commandements, et faute d'autre moyen, papa a recouru aux fusées éclairantes pour demander du soutien d'artillerie ; mais ses appels furent mal interprétés ou ignorés. Le lieutenant Demazières en a voulu à l'armée jusqu'à sa mort. Deux jours plus tard, papa a été constitué prisonnier dans un OFLAG en Allemagne. Après d'innombrables courriers adressés aux autorités, maman a obtenu la libération de mon père en juin 1941. Il a été jeté dans un train jusqu'à Paris, zone occupée, alors qu'il voulait nous rejoindre en Dordogne, zone libre à cette époque. Or, traverser la ligne de démarcation nécessitait de nouvelles paperasseries à remplir qui ont enfin abouti en août 1941. Mis à part quelques messages clandestins transmis et captés par mon oncle auprès de son réseau, seules les cartes interzones que papa remplissait nous permettaient de recevoir de ses nouvelles. On les appelait également « cartes familiales », les seuls courriers autorisés à franchir la ligne. Ces cartes postales – sans image, vous pensez bien – étaient pré-imprimées. L'expéditeur rayait les mentions inutiles et rajoutait un nom, ou un prénom. Sur le peu d'espace demeuré disponible, il avait l'autorisation de rédiger quelques mots impersonnels. Je les ai toutes conservées.

Après avoir complété cette carte strictement réservée à la correspondance d'ordre familial, biffer les indications inutiles – Ne rien écrire en dehors des lignes.

ATTENTION – Toute carte dont le libellé ne sera pas uniquement d'ordre familial ne sera pas acheminée et sera probablement détruite.

Paris le *6 juillet 1941*

Suis... en bonne santé *pas*… fatigué. ...

~~légèrement, gravement malade, blessé.~~

~~Tué~~... *Mon ami Louis B*... prisonnier

~~décédé~~... sans nouvelles de *Jeanne non plus*

~~La famille~~... va bien. *J'ai*... besoin de

provisions *café chocolat et* d'argent.

~~nouvelles, bagages~~. *Je serai* ~~est~~ de retour à *bientôt. Je*

travaille ~~à~~ *chez un ancien client.*

~~va entrer à l'école de a été reçu~~

~~aller à le~~

Je pense à vous à chaque instant. Vous êtes mes anges du Paradis.

Affectueuses pensées. Baisers. Signature.

Thomas – Papa

Huitième confidence de Maurice

Les Parisiens prirent congé pour gagner le salon, dont l'accès avait été formellement interdit depuis la fin de l'après-midi. Maman vint bander les yeux de Diane pendant que Julie en faisait autant sur les miens. Leurs bras nous guidèrent jusqu'au sofa, que nous reconnûmes à la douceur des coussins, et les bandeaux furent dénoués. L'obscurité ne permettait pas de distinguer à plus d'un mètre autour de nous lorsque soudain, une grande lune de lumière est apparue dans un cadre de carton, une lune toute ronde où surgit une pancarte à la calligraphie soignée annonçant :

Paradis-Vision

La pancarte s'effaça et Nina-Colombine apparut dans la lune, le visage maquillé de blanc, les yeux et les lèvres noirs. Devant elle se dressa un micro de carton reprenant le logo de la chaîne sur laquelle elle officiait.

Bonsoir chers spectateurs et bienvenue sur Paradis-Vision, la première chaîne de télévision française à émettre depuis la province. L'émission que j'ai le plaisir de vous présenter a été exclusivement confectionnée en l'honneur de Diane, dont nous fêtons ce soir les dix-huit printemps. Paul nous distraira par des devinettes et des charades auxquelles les spectateurs pourront répondre en composant notre numéro, « Paradis 05-40 ». Gaby – la demoiselle du téléphone – transmettra les communications. Elle lâchera le standard pour interpréter ses derniers succès pour notre plus grand plaisir. (J'entends ricaner le cameraman mais il s'agit pourtant de la vérité.) Une dernière surprise enfin est réservée à nos amis spectateurs, mais chut ! Le divertissement va bientôt commencer. Je laisse le micro à Paul…

L'œil rivé à une caméra de carton, Oscar faisait mine de filmer Paul pour retransmettre les images sur la grande lucarne qui s'offrait à nos yeux. La speakerine prit place derrière les spectateurs, lorsque Julie demanda la raison de tout ce plâtre grotesque sur son visage :

— Les images doivent être très contrastées pour obtenir une correcte restitution sur l'écran du radio-viseur. Mon visage nécessite d'être peint en noir et blanc pour apparaître correctement à l'image. Mais cela, ce n'est pas grave ! Dans le studio de la rue de Grenelle, sans les souffleries réfrigérantes, la température atteindrait les 60 degrés en raison des rampes d'ampoules dirigées sur le plateau. C'est pour cette raison que je porte toujours des robes légères sur les plateaux.

Pour répondre aux charades et devinettes de Paul, ma sœur, Julie, maman et moi-même composions *Paradis 05-40.* Gaby transmettait nos réponses à l'animateur. À la dernière charade, Nina reparut sur l'écran aux côtés de Paul pour annoncer le tour de chant de la Glam'. Contraint de se mettre au piano, Oscar lâcha sa caméra de carton, dont je m'emparai en grimpant sur une chaise. Ma vocation était née.

Les spectateurs applaudirent les chansons de la Diva, puis la lumière s'estompa. Quelques secondes de confusion, des chuchotis, des bruits de pas et l'écran s'éclaira de nouveau. Alors Nina annonça le numéro surprise…

Mercredi 15 mai 1940, 23 h 20 (suite)
Édition émotion (II)

Rougissante, maman est venue prendre place à côté du pianiste. Elle redoutait cette audition de radio-crochet sous l'œil d'une caméra, et devant le public restreint qu'elle n'était pas censée voir. Maman a annoncé une valse dont Oscar avait achevé la composition la nuit précédente. Après le touchant discours de Paul dont je n'ai pu retenir que les émotions plutôt que les paroles, Oscar m'a dédié une romance qui s'est gravée dans ma mémoire :

Les chemins qui montent à la mer
ont gardé de notre passage
Des fleurs effeuillées et l'écho, sous leurs arbres,
de notre rire clair.
Hélas ! Les jours de bonheur radieux, de joies envolées,
Je vais sans en trouver trace dans mon cœur.

Chemins de mon amour, je vous cherche toujours,
Chemins perdus vous n'êtes plus et vos échos sont sourds.
Chemin du désespoir, chemin du souvenir,
chemin du premier jour
Divins chemins d'amour.

Si je dois l'oublier un jour, la vie effaçant toutes choses
Je veux qu'en mon cœur un souvenir repose plus fort
que notre amour.
Le souvenir du chemin où tremblante et tout éperdue
Un jour j'ai senti sur moi brûler tes mains.

(Refrain)

Maman était nerveuse. À deux reprises elle a buté sur le premier couplet, mais elle a eu si peu de temps pour répéter que je l'admire d'un tel tour de force ! Faut-il qu'elle m'aime pour se lancer dans une telle entreprise ! Paul a immortalisé la scène avec une véritable caméra cette fois, en armant une clé sur le côté pendant que Nina prenait des photos. La Glam' affichait une mine professionnelle, mais elle n'a pas détalé du salon en se bouchant les oreilles. À l'un des moments délicats de la mélodie, elle a mis ses mains en corbeille pour inciter maman à tenir la note plus longtemps. Toute la différence était là.

La valse d'Oscar m'a procuré l'envie d'en écrire une également, ma valse à tous les temps :

Si
Si est devenu ce petit mot qui complique la vie
Si est devenu la multiplication de tous les ennuis

Si fois si, trente si !
Si ce n'était pas la guerre
Si papa avait été là
Si Maxime avait pu me prendre dans ses bras
Si nous avions eu le droit de rire sans nous soucier
Si la soirée d'hier n'avait jamais croisé les douze coups
de minuit
Si j'avais reçu le droit de danser sans m'arrêter jamais
Si la voix de maman n'avait jamais fini
d'accompagner les valses
Si Oscar n'avait pas crié grâce de jouer du piano
Si les lampions jamais ne s'étaient éteints
Si Maurice ne s'était pas endormi dans mes bras
Si la fraîcheur n'avait annoncé l'amorce des heures
sombres de la nuit
Alors ce serait toujours le bonheur.

Pourquoi faut-il rejoindre son lit et mettre un terme à une soirée que l'on voudrait éternelle ? Pourquoi faut-il se prétendre fatiguée de vivre quand on commence à comprendre ce que cela signifie ? Pourquoi, pour quelles raisons, aux noms de quels dieux faut-il abréger son bonheur quand on met si peu d'empressement à en faire autant avec ses propres souffrances ? Pourquoi faut-il qu'il y ait cette guerre qui m'éloigne de papa, alors que lui aussi aurait eu le droit de partager ces instants avec nous tous ? Maman *s'insouciait*. J'ai créé ce verbe pour elle cette nuit, en toutes lettres, pour réparer une grave injustice, car s'il est naturel de se soucier, il devient extravagant d'entamer le processus inverse à tel point que le verbe n'a pas été jugé assez pertinent pour être admis par la langue française. Injustice réparée.

Nos amis savent-ils combien il est rare de vivre de tels instants, ou sont-ils habitués à en goûter chaque jour le nectar ? Si c'est cela être adulte, alors je hais mes dix-huit ans et souhaiterais en avoir le double pour pouvoir vivre entièrement. Il est des cadeaux qui ne peuvent s'offrir et pourtant, c'est celui-ci que tous m'ont réservé ce soir sans papier ni ruban : il ne tient qu'à moi de faire de ma vie cette comédie heureuse et qui par magie, insolemment, place ses décors et arrange ses lumières où que je me rende. Entre frénésie et ennui flotte cet état de douce apesanteur appelée *insouciance*, « folle » pour ceux qui s'en rendent incapables, comme si la vigilance était une vertu quand elle n'est qu'assommante, comme toutes les vertus. Or il n'y a d'insouciance que dans la vigilance de l'être. L'inconséquence est une armure frivole qui précédera chacun de mes gestes, et flûte ! si l'on me traite d'égoïste ou d'inconsciente. Cela m'indiffère car toujours sans fin en moi tournoie ma robe, joue le piano, chante maman, danse mon corps, rit mon petit frère, stridulent les grillons, scintillent les lampions, coule la sève du bonheur que personne ne pourra me dérober, désormais et à jamais.

Je suis rompue de fatigue. J'abdique. J'abandonne. Mais pour ce soir uniquement. Demain je

veux que tout recommence, et même si mes amis nous quittent dans quelques heures. Voilà, il est 00 h 01. Il est déjà demain.

Neuvième confidence de Maurice

Je compris cette nuit-là que maman pouvait être heureuse sans me regarder et je souffrai ce qu'endure un prétendant injustement éconduit par sa bienaimée. Car il s'agissait bien d'elle, ma mère, cette chanteuse née d'une visite inattendue avec ce sourire radieux et si dérangeant pour moi. Je pris conscience que non, décidément, je n'étais pas toute sa vie. Je n'en constituais qu'une heureuse digression. En elle, je n'avais que flotté dans une bulle d'eau. Répudié de son ventre, je devais accepter de grandir non pas « dans » ni « devant », mais « à côté » de ma mère. Ma petite enfance n'était plus et j'étais incapable d'en imaginer la suite alors que maman s'était déjà inventé une autre vie, une main sur le piano, l'autre sur le cœur, une vie où je n'existais plus. Au mieux il s'agissait d'une méprise, au pire d'une injustice grave qu'il fallait rapidement punir. Les applaudissements ensevelissaient les ruines de mon effondrement intérieur comme ils m'interdisaient dans un même fracas de goûter à la saveur âpre et vive de ma douleur puisque je ne disposais pas du loisir de souffrir sans témoins, dans une romantique délectation. Je tentais de me précipiter contre le ventre de la chanteuse pour y enfouir mon visage et reconquérir le trône dérobé dans la liesse, mais deux bras virils retinrent ma course et quelques mots d'apaisement se glissèrent à mon oreille, délivrés par une voix chargée d'affection. Je me retournai vers Paul, la gorge lourde de questions muettes, et son seul sourire m'invita à ne pas les formuler. En regardant chanter maman sur Paradis-Vision, il me revint en mémoire un souvenir dont je ne m'étais jamais défait.

L'année précédente, nous étions allés à la fête foraine. Maman m'avait désigné un lent carrousel de chevaux blancs tournoyant mollement au son d'un orgue de Barbarie. Carillonna le carillon. J'agitais ma main en direction de maman qui me répondit, si belle parmi les autres mères. La rotation s'accéléra et je décollai d'un mètre dans les airs, à l'instant où les yeux maternels s'échappaient des miens, par mégarde, par lassitude, ou une savante alchimie des deux. Maman s'ennuyait. Je me sentis coupable de cette mélancolie douce, de cette résignation à accompagner son enfant. Surgit sous mon nez un pompon à attraper. Deux coups de talons dans les flans de mon destrier me permirent de rafler le butin – et la victoire –, ce que je ne réalisais pas immédiatement, encore étourdi d'avoir reçu ses franges en pleine figure. Le manège amorça le déclin puis l'arrêt de sa ronde. J'allais descendre quand le forain me maintint en selle et déroba mon butin. J'ignorais qu'arracher ce trophée me procurait un second tour gratuit. Résignée à l'attente, maman me regardait sous l'esquisse d'un sourire et l'ombre d'une main que ses doigts n'agitaient plus d'aucune joie. Mon cœur se serra. J'entrepris de la rejoindre mais trop tard. La prison de plein air aux chevaux abrutis reprit sa course vaine. Le triomphe m'avait arraché des bras de ma mère. Je formulai la promesse secrète de ne jamais plus m'emparer du désir des autres, puisqu'il ne ressemblait en rien à ma vérité : l'amour.

Sa chimère attrapée, j'ignorais comment réconforter ma mère lorsque son manège cesserait d'ondoyer. Elle devait continuer de chanter, jusqu'à s'en étourdir. Craignant que la mélodie ne

vienne à s'arrêter trop rapidement, je composai plusieurs fois *Paradis 05-40* pour que la demoiselle du téléphone transmette mon instance auprès de la chanteuse afin qu'elle interprète une autre valse, encore et encore. *Un, deux, trois*. La valse lente avait repris, *un, deux, trois*, entre la voix et le chant, *un deux trois*, bientôt le frôlement des pas. Maman chante alors pourquoi ne pas danser ?

Nina se leva et m'invita à valser. Je trébuchais sous la confusion et je ne pouvais contraindre mon rire, mélange de gêne et de joie. Mes doigts agrippés à ceux de ma cavalière, avec gaucherie je calquais mes pas sur les siens. Les motifs du tapis tournoyèrent à notre rythme, engendrant l'hilarité des deux danseurs cette fois. Je livrai enfin mon regard à Nina. Je contemplais cette bien jolie dame qui arborait un air faussement sérieux pour me rappeler qu'un gentleman, même très jeune, doit toujours bien se tenir et, surtout, ne pas trop rire au risque d'offenser sa cavalière. Je ne devais plus jamais m'abandonner à la contemplation des motifs du tapis sans que de ma mémoire ne resurgisse l'image exacte des chaussures qui les avaient foulés, de fines salomés en chevreau clair, à talons bobine et boucles dorées. Mes rires seraient désormais intimement mêlés aux fibres de laine rouge et mordorée, ces rires dont je sais que l'écho me reviendrait si je venais à verser mon oreille contre la trame défaite du rouleau remisé au grenier.

Retranchée derrière un paravent chinois, Gaby, en habile metteur en scène, savourait la pièce qui se jouait ce soir, montée en quelques jours avec sa troupe. L'allégresse de l'instant et la fragile euphorie des âmes l'avaient invitée à se réfugier dans les coulisses improvisés, une flûte de champagne entre les doigts. Elle paraissait apaisée de ne plus avoir à s'interpréter (« *M'être me fatigue. M'appartenir et m'incarner sont deux métiers à plein-temps* », avait-elle confié avec sincérité à Diane durant le repas de fête).

Survint le moment où Nina dut libérer l'antenne spécialement mise à notre disposition via la tour Eiffel. Dans sa lune ronde, micro à la main, la speakerine invita Diane à actionner le commutateur du radio-viseur. Ma sœur fit mine de tourner le gros bouton que Paul avait dessiné. La lune disparut. Notre première émission de télévision venait de se terminer.

*

Léo dit : Et moi qui étais persuadé que la télé datait des années 1950 !

Nat dit : Tout ce que Diane a rapporté dans son journal est exact. La première émission de télé française date de fin 1935. « Paris-PTT Vision » a cessé d'émettre le jour de la déclaration de la guerre en septembre 1939. L'année suivante, l'émetteur de la tour Eiffel a été saboté par la Résistance lors de l'entrée des Allemands à Paris. Grâce à la destruction de ce matériel, de pointe pour l'époque, Paris-Télévision a dû attendre la fin de l'année 1943 pour être inaugurée par les nazis. Cette chaîne diffusait des émissions quotidiennes pour distraire les blessés allemands soignés dans les hôpitaux parisiens. Or les Alliés sont parvenus à capter cette fréquence pour connaître en temps réel l'efficacité de leurs raids aériens contre l'occupant. Les installations auraient dû être détruites en août 1944, mais le chef allemand qui avait la charge de Paris-Télévision a refusé d'obéir à Berlin, si bien que la télé parisienne a pu émettre à nouveau fin 1945. C'est dix euros la visite.

Léo dit : Sais-tu qu'Oscar Townsend était un faussaire ? La valse qu'Hélène a interprétée a été écrite par Jean Anouilh pour sa pièce *Léocadia*. Francis Poulenc en a composé la mélodie. Excuse du peu !

Nat dit : Merci Internet. Pourquoi Oscar a-t-il menti à Hélène ? Pourquoi s'attribuer la composition de cette valse ? Je n'ai jamais rencontré Oscar (et pour cause) mais il me semble pourtant le connaître. Moqueur et guignol, oui. Mais malhonnête, non.

Léo dit : Son absence de talent musical expliquerait sa reconversion dans la photographie, non ?

Nat dit : Seul lui pourrait te répondre, mais comme tu me l'as appris, Oscar est décédé dans un accident de voiture. La vision d'un autre séduisant cycliste ?

Léo dit : Il est parti avec son secret, mais il est parti à deux ! La police a trouvé un second cadavre dans la voiture. Je n'en sais pas plus. Pour revenir sur son mensonge, mets-toi à sa place : cet homme est logé, nourri, blanchi par cette femme au foyer qui se momifie chaque jour à attendre un mari qui ne reviendra peut-être jamais. Divertir son hôtesse par la composition d'une chanson et lui en proposer l'interprétation devant la caméra de Paradis-Vision, beau cadeau, non ?

Jeudi 16 mai 1940, 16 h 53
Édition ferme

Mauvaise nouvelle pour nos invités : le mécano est reparti au front et le garagiste ne peut pas se déplacer au Paradis pour réparer la voiture des Insouciants. C'est Julie qui nous l'a appris ce matin en revenant de Limeuil, encore essoufflée d'avoir pédalé si vite. La consternation s'est dessinée sur tous les visages, sauf celui de maman qui a dit en posant sa tasse vide : *Suivez-moi.* Alors tous nous avons obéi. Pressés autour d'elle, dans sa chambre, maman a appelé oncle Greg à la radio pour s'adresser à lui avec une fermeté inconnue :

— Greg, je veux un camion de la tonnellerie d'ici ce soir. Débrouille-toi.

— Mais c'est impossible Hélène, je n'en ai plus que deux et…

— J'ai dit « je veux ».

— Pourquoi me parles-tu sur ce ton ?

— Il se passe que je possède la moitié de la fabrique et que je suis disposée à ne plus signer le moindre chèque que tu me présenteras si je n'ai pas ce camion avant ce soir. Et cesse de me parler comme à une enfant, j'ai presque quarante ans. À quelle heure ce soir ?

— Écoute Hélène, j'ai appris certaines choses sur ces gens que je ne peux pas te dire au micro et je…

— Ne cherche pas à gagner du temps avec cette histoire que je connais déjà. Tu me prends pour une idiote ? À quelle heure ?

— À vingt heures. Le temps que je l'aménage un peu pour Gaby.

— Bien. Je coupe l'émetteur.

Se tournant vers les Parisiens, maman a dit : *C'est moi qui conduirai le camion, ce sera plus discret que la Bugatti, vous ne croyez pas ? Et quelle idée de me délivrer un permis ! Mais promettez-moi de ne rien répéter à Thomas lorsque vous reviendrez en France. Il serait très fâché d'apprendre que je sais conduire.*

NATHALIE

Je dois être crédible dans mon rôle de femme sortie d'une pub des années 1950, avec mon foulard, mes lunettes noires et mon *Blizzand*, car c'est à peine si la réceptionniste du MVD me jette un regard lorsque je demande la chambre de M. Demazières avec une moue hepburnesque.

Dans l'ascenseur, je compose rapidement un message à l'attention de Léo qui patiente dans la voiture, à deux rues d'ici. Un parfum *Vanille chimique et fleur de plastique* empuantit un couloir avec barres parallèles fixées aux murs. Ce pourrait être une académie de danse mais en fait de petits rats, ce sont des vieilles à varices qui se cramponnent, lasses de marcher pour rien, exilées de leurs chambres le temps d'un nettoyage. J'accélère le pas et j'ignore l'imploration de leurs regards : un jour je serai comme elles et je préfère ne pas voir. Chambre 540. La porte est entrebâillée. Est-ce par inadvertance ou pour signifier : *Entrez me voir* ? M. Demazières est assis devant la fenêtre. Suppose qu'on vient lui proposer à boire, à manger. Certainement pas à parler. Ne tourne pas la tête.

— Bonjour Maurice, que diriez-vous d'une promenade avec moi ?

— Emmenez-moi loin d'ici, et par pitié, ne me ramenez pas.

Sortir une archive du musée est déconcertant de facilité, et je suis soulagée de ne pas avoir à brandir mon briquet-pistolet pour intimider les infirmières. À croire que personne n'accorde de valeur aux vieux. Je précipite mon arme dans une poubelle en poussant le fauteuil de Maurice aussi vite que mes escarpins le permettent. Quelle connerie d'avoir enfilé ça aujourd'hui !

— Où allons-nous Nathalie ?

— Sauf erreur, c'est vous qui me promenez en ce moment ! Moins vite, le fauteuil, mes pieds me font souffrir.

— Pas facile d'être Audrey, hein ?

— Je vous préférais muet. Vous étiez moins con.

— Dites-moi : où allons-nous ?

— Revoir le sourire de votre maman.

*

Quatre heures que nous avons quitté le périphérique. Léonard fixe l'autoroute sans m'adresser un regard ni une parole.

Nous nous apprêtions à monter en voiture quand le visage de vieux frelon a subitement pâli. En bafouillant un peu, Maurice m'a dit :

— Ramenez-moi dans ma chambre et partez là-bas sans moi. Je crains de ne plus retrouver mes souvenirs au Paradis. Trop de tuiles se sont envolées depuis toutes ces années… Vous me raconterez.

— Je ne comprends pas un traître mot de ce que vous me racontez, Maurice, mais ni Léonard ni

moi n’avons de motif de nous rendre sans vous en Dordogne.

— J’en connais au moins deux. Rendez-vous au Paradis, comme dit la chanson. Appelez-moi quand vous serez arrivés.

À sa demande, j’ai reclassé l’archive, tiroir 540. Pour me remercier de ma tentative de rapt, Maurice a glissé un objet métallique dans l’un des escarpins que je tenais à la main. *Elle vous sera très utile*, m’a-t-il murmuré. La clé du Paradis, je la détenais déjà pour l’avoir débusquée dans l’un des tiroirs de son secrétaire, mais j’ai remercié le vieil homme fatigué. C’était si délicat de sa part.

— Moi aussi, j’ai une surprise pour vous, Maurice, dis-je en sortant un objet de mon sac.

— Oh… encore une ardoise. C’est lassant.

— Celle-ci est plus complexe d’utilisation. Vos doigts seront vos feutres. Il s’agit d’une tablette tactile : regardez mes mains.

Puisque Maurice avait décidé de ne pas nous accompagner jusqu’au manoir de son enfance, je lui offrais ma tablette en guise de cadeau. Quelques caresses sur l’écran et un nouvel univers s’ouvrit à Maurice. Le vieil homme était fasciné par l’agitation de mes doigts, s’étonnait des fenêtres que j’ouvrais et refermais d’un simple effleurement, comme il s’émerveillait des images qui grossissaient et rétrécissaient au gré de ma volonté. La visiophonie n’eut bientôt plus aucun secret pour vieux frelon, à condition de suivre à la lettre le mode d’emploi que je rédigeai en grosses lettres vertes à son intention. Par le biais de la caméra de mon téléphone portable, il pourrait partager notre voyage et nous accompagner au Paradis. Les yeux du vieil homme brillaient d’émotion. Vint le temps pour moi de prendre la route, et je glissai une clé USB dans sa tablette tactile :

— Vous demanderez de l’aide à l’infirmière afin qu’elle vienne ouvrir la surprise détenue sur cette clé, mais seulement lorsque Léo et moi serons arrivés au Paradis, vous le promettez ? À tout à l’heure, Maurice, soyez sage.

Sans fermer la porte, j’ai reculé dans le couloir. Et, pieds nus, j’ai détalé en tapant fort le carrelage. Me faire mal pour ne pas pleurer.

Léo ouvre enfin la bouche pour avouer que chaque fois qu’il prend la route désormais, il pense à l’exode de 1940 et aux souffrances des réfugiés. Il est d’humeur joyeuse, mon Léo, c’est un régal. Pour moi, l’exode s’apparente aux dernières pages du journal de Diane, subitement interrompu à la date du vendredi 17 mai 1940 au soir, sans raison ni la moindre explication de l’auteure, ni même une dernière confidence de Maurice. L’exode est une histoire sans fin qui laisse un goût amer, j’en conviens.

Vendredi 17 mai 1940, 22 h 19
Édition un peu perdue

Nous nous sommes levés aux aurores, en dépit des cris d'orfraie de Gaby hier soir, gesticulant dans toute la maison. La perspective de précéder le lever du soleil ne semble guère la séduire, elle argue que c'est au soleil de guetter son lever et non l'inverse… Mais elle a mis un point d'honneur à être maquillée et pomponnée avant tout le monde, pour surprendre encore une fois son public, le dernier qui lui reste (y compris oncle Grégoire, resté dormir au Paradis). Oscar et Paul nous ont rejoints à la cuisine, puis Nina, le visage encore plus défait que de coutume.

Carte routière plaquée au mur, maman a récité une dernière fois les voies à emprunter sous la vigilance de Julie, devenue répétitrice pour l'occasion. Oncle Grégoire – toujours prompt à débiter ses préjugés tirés d'un autre siècle – n'a confié qu'aux seuls hommes les habituels caprices mécaniques du camion : *Ce n'est pas Hélène qui pourrait s'y entendre, ce n'est qu'une femme !* J'abonnerai mon oncle à *Marie Claire* dès notre retour : il y découvrira des femmes aviatrices et pilotes de rallye.

Puis le murmure des conversations s'est éteint. Entre nous a neigé des flocons de silence paralysant l'amorce du moindre geste. Il y eut cet instant de gêne que, par superstition, personne n'ose briser le premier, cette seconde où l'on pressent l'imminence du retard, ce moment où l'on sait qu'il serait temps de partir quand personne n'ose bouger. On étudie faussement ses ongles ou l'ourlet de la nappe. On se gratte la gorge, on roule quelques mies égarées sous ses doigts, on repose une cuiller en évitant de frôler la porcelaine. C'est Julie qui nous a flanqués dehors en agitant son torchon devant elle, pour chasser les bourdons qui butinaient nos idées noires, et pour éviter les remerciements plus lourds à recevoir qu'à donner. Elle a déposé deux piles de bols dans l'évier. Ses mains se sont agitées sans faire d'éclaboussures – mais je l'ai vue en essuyer sur ses joues – parce que *le petit Maurice dort encore et qu'il ne faut pas faire de bruit.* (Jusqu'à tard hier soir, petit frelon a fait la comédie en apprenant qu'il attendrait notre retour au Paradis. Il confond ce départ avec une colonie de vacances.) *En route !* Une file indienne a sagement suivi maman. À ma grande surprise, Julie nous a tous embrassés, même Gaby, qu'elle a ébouriffée pour ne pas être obligée de lui dire des choses gentilles.

Drôle d'idée que de voyager assis dans des cabriolets Louis XVI. Mais mon oncle possède une conception très personnelle du confort. Par un habile jeu de cordes et de taquets, il a composé un salon de quatre fauteuils au brocart défraîchi, mais du plus bel effet dans cette vieille guimbarde prévue à l'origine pour transporter des tonneaux. Gaby a crié au génie (tout ce que fait oncle Greg est *mer-veil-leux*) pour s'arroger le droit de trôner sur le plus élégant des sièges, mais sans conteste le plus malcommode. Maman s'est mise au volant lorsque mon oncle a exigé d'une voix sans appel : *je veux un homme à côté d'Hélène !*

— À toi l'honneur, Gaby ! s'est incliné Oscar.

— Personne n'aurait songé à toi, Oscar-trésor.

À la demande d'oncle Greg, Paul a accepté de jouer le rôle de copilote. Les portières ont claqué, le camion a démarré, mais à peine franchies les grilles du Paradis, maman a dû piler sèchement ; Oscar est descendu pour tirer par l'oreille la cause de cet arrêt brutal : Maurice, un baluchon sous le bras, prêt à se joindre à nous ! C'est la première fois que mon frère désobéit si

gravement à notre mère. Dans le faisceau des phares, j'ai vu maman gifler petit frelon et le secouer par les épaules. Encore sous le choc d'avoir failli écraser son fils, elle est remontée au volant. Le copilote a installé Maurice entre eux deux et le camion a repris sa course.

Mais cette querelle m'est rapidement apparue bien vaine. Une heure plus tard, c'était le chaos.

Devant nous, derrière nous, sinuait une route surchargée de voitures, de camions, de carrioles, d'ânes et de chevaux, de vélos, de tricycles, de tandems, de charrettes à bras, de landaus, de poussettes, de brouettes. Par centaines, de chaque côté du camion, des hommes, des femmes et des enfants. Tous poussaient, tractaient ou portaient quelque chose, les menus trésors de leur vie tranquille et sédentaire. J'ai tourné mon regard vers mes amis parisiens, dignes représentants d'une espèce en voie de disparition, calés sur des fauteuils de l'Ancien Régime, à l'abri de cette foule désemparée. Ils m'ont fait songer à ces nobliaux conduits à l'échafaud, fiers et incrédules, dont l'unique tort avait été de posséder une particule et d'être stupidement inconséquents, à défaut d'être fortunés pour la plupart.

Nina murmurait des prières en triturant une croix de diamants que je ne lui connaissais pas, ses pupilles semblables à deux abeilles prises au piège de ses paupières fardées. Gaby interprétait divinement les assoupies pour laisser croire que rien ne pouvait perturber son sommeil. Du décorateur, je ne distinguais que le dos. Lui seul regardait la réalité en face aux côtés de maman, parce qu'il a déjà vécu l'autre guerre et qu'il contemplait celle-ci en spectateur assuré de bientôt quitter la représentation. Pensant que le ronronnement du moteur couvrirait sa voix, je l'ai entendu confier à maman : *Merci de nous aider à fuir*. Elle n'a pas répondu. Elle a haussé les épaules pour lui signifier le ridicule de ses paroles car il n'est de vraie générosité que dans l'intolérance de la gratitude – et pour faire entendre que nous aussi, si on avait pu… Paul redressait parfois le volant. Maman laissait la main du copilote posée sur la sienne sans chercher à l'écarter, puisant dans la chaleur de cette paume celle que papa lui aurait prodiguée. N'aurais-je pas attendu moi-même un tel soutien ?

Quant à Oscar, il capturait des clichés par la vitre arrière du camion. Avec ces photos, il veut, dès son retour aux États-Unis, dénoncer au monde entier la détresse des populations civiles belges, hollandaises, françaises et luxembourgeoises. Il veut être porte-image à défaut d'être porte-parole, n'ayant aucun talent pour la plaidoirie politique. Son Leica est un paravent qui le retranche de la réalité. Son œil n'est plus le sien : c'est une lentille de verre. Mais je suis mal placée pour critiquer Oscar, car je n'aborde le monde qu'en le couchant sur du papier pour préserver ma propre insouciance.

Soudain, se tournant vers moi, Oscar me lance un défi : *Diane, rédigez-nous un article que vous lirez ce soir à la radio. Qu'en dites-vous ?* Pari tenu. Lorsque la nuit ordonne de dissimuler notre camion dans la forêt, tous feux éteints pour ne pas offrir de signalement aux avions boches qui pourraient bientôt surgir en Aquitaine, c'est à la lueur d'une lampe-torche au verre bleui que je lis en chuchotant mon premier papier de reportère. Pour m'intimider tout à fait, Nina me tend un micro confectionné avec un crayon et une boule de papier. *Chers auditeurs, bienvenue sur Radio-Paradis-Vision*, a-t-elle annoncé. *À une dizaine de kilomètres à l'est de Bordeaux, nous retrouvons en direct notre correspondante de guerre, Diane Demazières. Diane, c'est à vous !*

« Chers auditeurs,

En tournant le bouton de votre poste ce soir, vous pensiez être en droit d'écouter un programme qui ferait oublier la tragédie qui se déploie à nos frontières. Or je ne sais ni chanter, ni amuser. En posséderais-je les talents que je n'aurais pas le cœur à les employer, car sous mes yeux depuis l'aube se déroule une effarante tragédie. Écoutez ce que je vois.

Je vois un carnaval d'aliénés vêtus de chaudes pelisses jetées sur des robes d'intérieur ; je vois des femmes en tailleur et feutre – écharpe de renard bleu sur la poitrine – traîner une marmaille geignante et titubante parce qu'il faut marcher encore et se taire et encore avancer. Je vois des gens qui ne savent pas pourquoi ils sont partis en ignorant leur destination, mais ils y vont avec résignation et avec les autres puisque *les cousins, les oncles, les Dupont et tu sais, les Durand, eux aussi sont partis*, et qu'il est bon de faire comme eux, de les suivre sans réfléchir. *On ne sait jamais.*

Je vois les gens de la ville quêter en eux les gestes instinctifs de la chasse, de la pêche et de la cueillette, car la campagne n'est plus une agréable villégiature mais un lieu inhospitalier où les insectes piquent, où l'eau donne la fièvre, où le soleil est harassant et la route interminable. Je vois des chevaux aux babines écumantes, les flancs luisants et tremblants. Je vois des femmes sales et échevelées tirer sur des cordes nouées à leur taille pour sangler de petits captifs, des enfants de hasard ramassés dans un fossé ou dans la rue sans père ni mère, des gosses qui piaulent, des orphelins qui pleurent, des enfants qui se taisent car personne ne les réclame.

Je vois des voitures capitonnées de matelas pour protéger les familles du tir des stukas. Je vois des charrettes où s'entassent, entre les édredons et les malles en osier, les inutiles et les impotents. La poussière peu à peu se colmate dans mon nez et dans ma gorge, et je crache sans honte lorsque je n'en peux plus de toute cette poudre de terre qui m'étouffe. Je vois des villageois et des fermiers vendre leur eau dix sous le verre et deux francs la bouteille, et comptez le triple pour du lait. Je vois une femme échanger sa médaille de baptême contre un demi-poulet, des carottes et du fromage. Je vois des chats éventrés sous les roues des camions. Des vieux abandonnés parce que leurs enfants ne supportent plus leurs jérémiades. Des femmes marcher seules, une valise fragile à la main, débarquées d'un invisible train. Des manœuvres avancer d'un pas cadencé pour aller quelque part, là où ne frapperont pas les bombes, là où ils ne seront pas massacrés comme leurs camarades belges et luxembourgeois. Je vois encore des enfants sales, prostrés, juchés sur des brouettes comme des souverains ruinés chassés de leurs royaumes, un ours dépenaillé sur les lèvres parce qu'ils n'ont aucun ami à qui confier leur désarroi, à qui poser leur question sans réponse : *C'est encore loin tu crois ?* Je vois des canaris s'affoler dans leur cage. Je vois une digne déchéance, main plaquée sur le col quand, au-dehors, il fait une chaleur à crever, mais il ne faut pas laisser deviner les fleurs violines de la chemise de nuit, ces fleurs qui tresseront des couronnes mortuaires si l'on est fauché par un éclat de bombe. Je vois des mères de famille devenues folles à crier le nom des enfants qu'elles ont perdus, des enfants peut-être morts, elles l'ignorent, elles ne sauront jamais la vérité. Je vois des gens affligés d'être devenus des émigrés dans leur pays. Je vois des gosses qui rigolent en disant que ce sont de rudement chouettes vacances. Je vois des camions de maraîchers quand plus personne n'a rien à manger, pas même une barre du chocolat Menier vanté sur cette autre voiture de livraison. Je vois des inconnus qui se

parlent comme ils se parleraient sur des quais de gare ou aux stations des autobus, mais sur les routes pas d'horaires, juste une attente absurde que l'on meuble en marchant, en transpirant à grosses gouttes sous ce soleil de mai qui vaut le soleil de juillet. Je vois ces vies embrouillées comme cent mille cartes des "Sept Familles", les jeux sont faits : il manquera toujours un oncle, une mère, un grand-père, une fille, il n'y aura plus de rires autour de la table après le goûter d'anniversaire. Je vois sur la route tous ces gens quand aucun n'avait envisagé de s'y retrouver. Des bébés assoupis sur l'épaule de leurs pères aux cols rigidifiés de crasse. Un corbillard rempli de gens vivants. Je vois aux carrefours des villages des dames patronnesses offrir un peu de nourriture aux réfugiés en chantant les louanges du Seigneur. Je vois des corps étendus sous l'ombre d'un tracteur, anéantis par la fatigue et la chaleur. Je vois un poupon de celluloïd sourire dans les bras d'une enfant qui ne sourit pas. Je vois des sentinelles repousser des villes le torrent de réfugiés qu'elles ne peuvent plus avaler. Je vois un petit garçon qui ne joue plus avec son avion de bois. Je vois des casseroles, des manteaux, des assiettes, des machines à coudre, des valises abandonnées dans les prairies. Je vois des filles de la Charité en cornettes et robes noires pousser une brouette dans laquelle un vieillard implore qu'on lui foute la paix. Je vois des pieds meurtris et blessés entourés de bandelettes tachées de sang. Des regards hallucinés. Je vois des coquelicots se balancer dans les herbes gracieuses. Je vois des militaires blessés avancer sans rien dire. Je vois en contrebas de la route des couvertures écossaises recouvrir des silhouettes qui ne bougent plus. Un papillon volète.

Vous devez penser chers auditeurs : cette journaliste ment. Et pourtant il s'agit de l'exacte vérité. J'ai glané dix mille, cent mille histoires à raconter, à éterniser sur du papier ou à raconter à ce micro, mais je n'aurai jamais assez d'une vie pour en témoigner. Toutes relatent une déchéance, l'effondrement d'une vie, un chaos désolant. Décrire l'exode, c'est relater la fin d'un monde. Le nôtre est mort.

Diane Demazières, en direct de nulle part, je rends l'antenne. À vous Nina Delatte. À vous Radio-Paradis-Vision. »

Tous m'ont félicitée pour mon premier reportage radiophonique. Maman m'a embrassée et m'a assuré que papa serait fier de moi. *Il faudra lui lire quand il reviendra, tu sais…* J'ai été autorisée à écrire encore un peu ce soir dans mon journal, mais je dois vite éteindre pour économiser les piles. Demain matin, vers dix heures, nous devrions parvenir à destination. Et dimanche, nos amis pourront prendre le train s'ils obtiennent rapidement leurs visas pour le Portugal.

C'est au milieu de nulle part, quelque part dans la campagne que j'écris. Je songe à papa qui tutoie les *ailleurs* depuis si longtemps et qui ignore s'il rentrera avant très longtemps, s'il est encore en vie mais je préfère ne pas y penser. Je songe à Julie demeurée seule au Paradis avec cette page de cahier sur laquelle Maurice a écrit *Chère Julie, je reviens vite, ne vous faites pas de souci. Je suis un homme maintenant*. Je songe que la vie est facétieuse et que j'aimerais pouvoir être dans mon lit ce soir alors qu'il y a quelques jours seulement, je n'aspirais qu'à retourner vivre à Bordeaux.

Je suis une enfant gâtée. La terre, le ciel et la lune me sont offerts et je n'en veux pas. Je veux mon Paradis parce que sans lui c'est moi qui suis perdue. Et dire qu'il m'a fallu tous ces



événements pour le comprendre… Je n’ai pas dix-huit ans ce soir. Je suis âgée d’un siècle et des poussières (d’étoiles).

L’APAISEMENT

****

Bordeaux, consulat du Portugal,
samedi 18 mai 1940

— La vie n'est-elle pas extraordinaire, Paul chéri ? Hier encore on me payait pour descendre les escaliers et ce soir, je les monte sur le cul.

Houppette à la main, Gaby résumait la situation grotesque dans laquelle les quatre amis se débattaient depuis des heures. Ils étaient plus de huit cents – peut-être mille – à mendier un visa, à faire antichambre dans les couloirs, les vestibules et l'escalier borgne du consulat du Portugal. Ils se tenaient là debout, assis, stockés, entassés, de tous âges et de toutes conditions. De toutes confessions. Jusque dans la rue, ils se déversaient. Aucun n'osait ouvrir la bouche, par soumission ou par superstition. À peine filtraient des chuchotements de lassitude : *Je suis épuisé. Vous me faites mal. Je n'en peux plus*. Égarés parmi les captifs de la cage d'escalier, quatre étourneaux : le premier dessinait, le deuxième brodait, le suivant composait, le dernier fredonnait. Lassés de se supporter chaque seconde depuis onze jours, les deux couples aspiraient à un instant d'isolement.

Dès cinq heures ce matin, Hélène avait guidé ses amis jusqu'au quai Louis-XVIII. Ils se fondirent dans la longue file qui serpentait loin déjà depuis la porte d'entrée du consulat. Défiant ouvertement une stricte circulaire du président lusitanien, le consul en place signait toutes les demandes de visa pour autoriser l'accès à son pays demeuré neutre dans le conflit mondial. La plupart des migrants aspiraient à embarquer de Lisbonne ou Porto pour voguer jusqu'en Angleterre, aux USA ou en Amérique du Sud. Oscar actionna le remontoir de sa montre, gravée en son revers de tendres mots maternels. D'un ton badin, Gaby lança les paris sur le temps qu'il restait à s'écouler avant la délivrance de leurs sésames. Le vainqueur remporterait un souper dans un restaurant réputé de Manhattan.

— Est-il possible de manger correctement aux États-Unis ? s'étonna faussement Nina.

— Absolument ! Pour notre mariage, mon épouse et moi-même avons dîné avec un couple d'amis dans un endroit délicieux. Gaby chérie, te souviens-tu du nom de ce restaurant ? questionna Oscar avec une feinte innocence.

— J'aimerais surtout oublier que tu es mon mari, Oscar trésor.

Quand Oscar avait invité Gaby à le suivre à New York en avril 1939, ç'avait été sous le prétexte de l'accompagner à l'inauguration de l'Exposition universelle à laquelle il *mourait d'envie d'assister*. Deux semaines plus tard, Oscar immortalisait Gaby dans les allées de la *World's Fair*, le pavillon de la RCA en arrière-fond. *Un instrument révolutionnaire y est exposé. On y va Gaby ?* Le « Teleceiver » constituait la dernière technologie mise au point par la Radio Corporation of America. Sous l'apparence d'un poste de TSF ordinaire – en plexiglas celui-ci –, un cadre lumineux diffusait des images en mouvement, captées en temps réel par le truchement d'une caméra.

— Ce n'est qu'un radio-viseur sauce américaine ! constata la diva avec une pointe de chauvinisme. Si la France entière se dotait de cet engin, mes spectacles seraient retransmis aux quatre coins de l'Hexagone ! Et si la France…

— … était envahie par les Allemands, ils seraient bien contents de s'emparer de ce nouveau moyen de propagande, assura Oscar.

— La guerre ? C'est impossible. Je ne t'ai pas suivie jusqu'ici pour entendre encore parler de ça !

— Reste ici et regarde l'écran, Gaby.

Oscar quitta le bâtiment, déroula une banderole de papier sortie de sa poche poitrine pour brandir sa requête sous l'objectif de la caméra :

MARY ME GABY

Cette demande en mariage – la première du genre – reçut les ovations d'un public amusé. Mais en rejoignant le stand du Teleceiver, Oscar constata que Gaby avait choisi de fuir. Revenu à l'hôtel, il découvrit son amie précipitant ses robes dans une malle pour sauter dans le premier paquebot.

— Je te demande pardon, Gaby, j'ai été maladroit. Mais tâche de comprendre : en te mariant avec moi, tu acquiers la nationalité américaine. Si la France entre en guerre avec l'Allemagne, tu pourras venir te réfugier aux *States* en toute légitimité. *Listen to me, please*. *Wake up, Gaby !* s'énerva-t-il en la secouant par les épaules. Si la France est envahie, je ne donne pas cher de ta vie, et encore moins de tes fourrures et de tes bijoux.

— Tu as bien raison, Oscar, car ils sont faux. Tout est faux dans ma vie : mes fourrures, mes bijoux et même ma couleur de cheveux. Parce que tout ce que j'ai gagné ces trois dernières années, je l'ai donné à Paul pour payer ses fournisseurs et ses ouvriers. Jusqu'à mon appartement, que j'ai totalement hypothéqué ! Paul est tout sauf bon comptable. Alors si les Fridolins raflent mes nippes et ma joaillerie, ils ne gagneront pas la guerre en les revendant, crois-moi.

— Je t'offre le droit de vivre, Gaby, fauchée mais libre. Mon cadeau de mariage, c'est la vie. À toi de choisir.

— Je me doutais bien qu'il y avait quelque chose de louche dans ton invitation. Sors d'ici s'il te plaît. Je dois me changer. Et donne-moi ce combiné de téléphone, cet appel est pour moi. Oui mademoiselle ? La chambre 34 veut me parler ? La belle affaire ! Non, j'ignore de qui il s'agit mais passez-les-moi quand même. Je n'en suis plus à une surprise près aujourd'hui… Faites vite, je suis pressée.

— Devine qui est au bout du fil ? Nina et moi n'avons pas fait tout ce voyage pour que tu prennes la fuite dès notre arrivée, et Oscar nous a affirmé que tu pliais bagages. Ce n'est pas très élégant. La 34 est située en face de la tienne. Le fil du téléphone est assez long pour traverser le couloir et te rejoindre. D'ailleurs, c'est ce que j'ai fait.

Lentement, Gaby pivota sur elle-même et découvrit Paul et Nina se tenant face à elle. C'est ainsi qu'elle comprit leurs attitudes singulières, leur insistance pesante pour qu'elle accompagne Oscar, les silences subits lorsqu'elle entrait dans une pièce, les mines entendues, et jusqu'à ces lettres mystérieuses auxquelles Oscar feignait de ne pas s'intéresser en tendant un pourboire au groom. Une idiote, voilà ce qu'elle était.

— Tu peux raccrocher, Paul. Le téléphone coûte cher.

— Tu ne sembles pas surprise, constata Nina, désappointée. Alors, c'était bien la *World's*

Fair ?

— Formidable. Il y a des types qui agitent des banderoles imbéciles devant une caméra.

Sous sa colère pointait la vanité d'être l'instigatrice d'une union de théâtre qui ne pouvait que la séduire : *on dirait que ce serait mon mariage…* Après une heure de palabres, la chanteuse accepta d'épouser Oscar à condition que l'information ne filtre pas jusqu'à Paris. La cérémonie fut célébrée dans la soirée, chambre 34, sous les reniflements de la standardiste de l'hôtel, choisie pour témoin.

— J'ai oublié de fêter nos noces de coton, Gaby chérie. Me pardonneras-tu *?*

— J'ai inondé de larmes mon oreiller toutes les nuits. Cela dit, je dégusterais avec plaisir une coupe de champagne. Il fait si chaud dans ces escaliers…, répondit Mme Townsend en s'éventant avec son poudrier.

Oscar s'apprêtait à lui répondre lorsqu'un souffle de mécontentement s'empara du vestibule pour se répandre à tout l'escalier. Des voix s'opposaient parce qu'un petit garçon doublait tout le monde en criant : *Un pneumatique urgent pour M. Townsend ! Un pneumatique urgent !* , un tube d'aluminium entre les doigts. Petit frelon agitait ses bras comme un lucane sur le dos.

— Mais laissez donc passer mon petit bonhomme d'amour, s'insurgea Gaby, dressée sur ses ergots.

— Pour qu'on se fasse piquer notre place ? Faut pas y compter ! objecta un inconnu qui tenait Maurice par le col. Et c'est quoi cette histoire de pneumatique urgent ? Vous me prenez pour un con ?

— Ce n'est qu'un enfant, s'il vous plaît. Laissez-le remettre son message à notre ami, intercéda doucement Nina.

L'homme relâcha son étreinte. Maurice se faufila à travers les dernières silhouettes qui le séparaient de ses amis pour sauter dans les bras d'Oscar. Le destinataire ouvrit le tube de métal. Sous l'effet de la surprise, sa bouche s'entrouvrit, puis l'Américain ordonna à ses amis de quitter le consulat sur-le-champ. Malgré leurs protestations, ils suivirent Oscar sous les regards incrédules des autres postulants à la liberté. Nina fendait la foule en murmurant *pardon, pardon*, pour permettre à Paul de descendre sans vaciller. Parvenus dans la rue, Paul interrogea son ami :

— Oscar, peux-tu enfin nous expliquer ce qui se passe ?

— Tiens. Lis.

Visas obtenus – Rentrez vite – Hélène D.

Nathalie et son ami sont arrivés au Paradis perdu. Non sans mal car le panneau signalant le manoir était étouffé par les ronciers. Il y a si longtemps que je n'y suis pas retourné ! Des années que je ne compte plus puisque dans ma tête, je ne sais que soustraire. À la différence de Diane, je ne suis pas parvenu à me détacher de notre demeure familiale, qui s'est délabrée d'année en année, à l'image de mon cerveau. Chaque tuile qui s'effondre laisse échapper un souvenir. Ma maison aussi sera bientôt vide de son passé, mais avant qu'il ne se soit totalement enfui, avant que moi-même je n'aie plus conscience de sa disparition, je voudrais lire mes dernières confidences à ces jeunes gens qui ont voulu m'emporter avec eux. Car si Diane a cessé de tenir son journal, ce n'est pas sans raison. C'est lors de notre voyage de retour au Paradis qu'elle a informé maman de sa décision. Comme tant d'autres, l'exode l'a rendue adulte avant l'heure.

Grâce à une infirmière, la clé de l'ardoise magique est actionnée et je découvre la surprise qui m'était réservée. Au défilement de la bande-annonce, je porte une main à mon cœur et ne parviens pas à croire ce que j'ai sous les yeux. S'animent les images sans couleur que j'ai attendu de contempler depuis mes dix ans. Je ne peux refréner un cri de douleur et de bonheur de revoir maman en vie, heureuse Colombine dans la lune de Paradis-Vision. Faut-il que Nathalie soit une magicienne pour être parvenue à débusquer ces quelques mètres de bobine !

J'imagine l'histoire de ce petit film amateur. Débarqué aux États-Unis, Oscar en réalise le montage. À Paul, il demande d'en dessiner le générique, une succession de feuilles calligraphiées défilant sous les ongles laqués de Nina et sur lesquelles apparaissent pour l'éternité : *Paradis-Vision – Un programme spécialement conçu pour Diane – 15 mai 1940*, les noms des artistes et enfin le programme de la soirée. Ce film est muet et pourtant j'entends ma mère chanter que les chemins vont toujours à la mer. Les visages de Paul, de Gaby et de Nina sont apparus, et celui de Julie, de Diane et le mien. Tous, j'ai tenté de les caresser mais un écran n'est qu'une chair de plastique. C'est lisse. C'est froid. Sous la pulpe de mes doigts fripés, aucune douceur.

Redécouvrir les visages de mes amis parisiens a ravivé la douleur de leur départ, celle que j'ai relatée dans cette confidence encore inconnue de Nathalie et de Léonard, et que je leur lirai ce soir, pour les remercier de m'avoir fait ce cadeau si déchirant, si délicat.

Dixième confidence de Maurice

C'est l'histoire d'un petit garçon qui s'accroche très fort à la main de Paul parce que la foule est si dense, si compacte qu'il craint d'être emporté par le flot des gens. Tous ces inconnus avachis au milieu de leurs valises croupissent depuis des heures sous les haut-parleurs de la gare, implorant l'annonce d'un départ auquel ils ne croient plus, lorsque miracle, le message de leur délivrance est lentement articulé. Aussitôt un magma de ballots se meut vers des quais, vers des trains qui ne partiront pas au mieux avant deux heures, pour des raisons dont tout le monde se fout car pour l'instant, le plus important, c'est de pouvoir y monter. Dans la fumée, la suie, les escarbilles, les jets de vapeur, le garçonnet distingue à peine les manteaux, les bas de pantalons qui le précèdent. La foule le noie. Il songe qu'il aime être l'enfant unique du Paradis. Il a envie de pleurer. Tangue devant ses petites jambes une brouette dans laquelle les bagages griffés s'amoncellent une nouvelle

fois, une dernière fois avant le franchissement de la frontière espagnole, avant l'amorce d'une liberté sans avenir puisqu'on ne sait pas ce qu'ils feront là-bas, aux États-Unis. On suppute. On imagine. On suppose. À l'ouverture des portes, c'est l'assaut. Partout l'on crie. On s'invective. On s'insulte. On se monte dessus. On défend la place qu'on n'a pas encore. On joue des coudes mais qui parle de jouer à cet instant ? On cogne. On blesse.

À cet instant j'aimerais être une valise pour être emporté loin d'ici, pour partir avec mes nouveaux amis. Survient le moment redouté des dernières embrassades, des baisers d'adieu où l'on se promet le meilleur quand on échafaude le pire, en silence. Et puis il y a l'escalade des deux hautes marches qui accèdent au wagon, celles que l'on grimpe avec l'aide d'une main secourable ou d'une poignée de métal. Il y a cette seconde inerte où le pied est en apesanteur entre la rame et la terre, le cœur entre un battement et la mort, cette seconde où l'on fixe le talon de la chaussure qui s'en va en se disant que ce doit être beau de voler quelquefois. Il y a ces instants où les vestes et les manteaux disparaissent derrière la paroi de métal riveté, ces secondes où l'on s'inquiète de ne pas voir reparaître les épaules aimées, et enfin il y a le soulagement de les entrapercevoir derrière la vitre maculée de boue séchée, d'insectes disloqués. Les étoffes connues et inconnues se mêlent, se compressent, se plissent contre le rectangle de verre épais. Les autres passagers, ces emmerdeurs, empêchent nos amis de se retourner pour nous apercevoir enfin. Et encore, il y a l'attente du signal de départ, inéluctable, la vacuité des derniers mots que l'on échange mais que l'on ne perçoit pas à cause de tout ce boucan, alors on les articule sans émettre un son, on les mime, on fait des signes, sourds-muets pathétiques. On soupire. Il fait chaud sur le quai alors pourquoi toute cette glace dans la gorge ? Et enfin il y a cette dernière chose que l'on souhaite révéler, que l'on n'osait pas articuler jusqu'à présent mais tant pis cette fois on se lance ! Et le sifflement du train couvre les derniers mots que l'on dévoile sans pudeur, ces mots que l'on se répétait en marchant jusqu'à la gare et que l'on imaginait délicieux de pouvoir prononcer, avant que les roues de la locomotive ne les écrasent sur les rails. Il s'agissait de mots sincères. Les plus fragiles.

Après, je ne sais pas ce qui arrive à nos amis. Je suppose. J'imagine.

J'imagine que les quatre exilés parviennent à traverser la frontière. L'Espagne du nord, monotone. Ils dorment dans la rame, ne descendent pas de peur que le train reparte sans eux, et arrivent en gare de Santa Apolonia. Se reposent une nuit à Lisbonne dans un taudis qui sent la pisse, se lèvent tôt, ne se lavent pas pour arriver les premiers sur les quais, puis attendent encore et font la queue pour monter dans le *Serpa Pinto*, direction les Amériques. À l'embarquement, je pressens que chacun entretient un secret sentiment de lâcheté, un franc désarroi d'abandonner son continent, son histoire, sa famille, ses autres amis, ses souvenirs, son avenir. Chacun d'eux comprend laisser derrière lui la préfiguration de magnifiques vestiges, des endroits qui – lorsqu'on reviendra, c'est sûr, hein, on reviendra ? – seront pulvérisés, ou défigurés.

Je devine la scène : Nina fixe ses pieds, hésite encore, pose la pointe de sa semelle en soupirant puis lève la seconde dans un cri déchirant, le cordon est coupé, définitivement, et seuls les bras de Paul peuvent la soutenir pour lui permettre de sauter le pas – en maintenant son petit dos si fragile, si décharné dans cette veste de tweed cintrée. Nina retient ses larmes. En elle c'est un aquarium lacrymal qui se déversera brutalement, en pleine nuit, en silence pour ne pas réveiller Paul. Et je

vois Gaby glisser son bras sous celui d'Oscar, pour interpréter son rôle d'épouse – si peu crédible – et trouver un soutien dans un futur qu'elle ne devine ni ne maîtrise, remettant pour la première fois son existence entre les mains d'un homme. Reine sans orchestre, elle consent à l'abdication. Le dernier télégramme envoyé à son agent, demeuré sans réponse, était cette bouteille à la mer à laquelle elle se comparait : *Achète 10 chansons à Mireille & Trénet – stop – Paierai prix fort – stop – M'abandonne pas – stop – reviens bientôt – stop – Gaby Glam*. Les larges rebords de sa capeline abritent un visage défait que les photographes amassés aux abords du paquebot ne surent identifier par l'absence du moindre fard outrancier. Gaby imite les autres épouses et gravit la passerelle le regard baissé, une main sur le cordage. *On dirait qu'on ne monterait pas sur ce pont. On dirait que ce serait pour un film et qu'on ne s'enfuirait pas.*

Oscar a dû sentir les ongles de son épouse se planter lentement, profondément au travers de la manche de son veston de lin blanc, au point d'en crever sa chemise de voile suisse. Les cicatrices demeureront longtemps gravées dans sa chair, scarification matrimoniale qui enlaidira son bronzage en devenir sur les chiliennes des pontons. Mais ce sont des cicatrices qu'il arborera fièrement parce qu'elles prouveront que lui, Oscar, l'auteur-compositeur raté, l'accompagnateur d'une diva vieillissante, a été utile à quelqu'un. Enfin.

C'est en tout cas ce que je crois.

J'aperçois quatre têtes inclinées sur l'eau estimant la distance qui sépare la coque du quai. Elles jaugent l'ampleur et la gravité de cette fracture irréparable, lançant des paris sur le nombre de centimètres qui les coupe de l'Europe, comme déjà parvenues à destination. Quatre mains jettent des pièces dans l'interstice en formant le vœu de revenir. Quatre têtes songent aux sirènes d'alerte plus qu'à celles qui précèdent le navire. Quatre têtes se demandent pourquoi partir quand en elles tout est déjà détruit. Quatre têtes disparaissent pour aller s'enivrer dans une cabine où l'on entendra chanter jusque tard dans la nuit la mode d'un cul sur une commode.

NATHALIE

Maurice exige comme préalable à notre entretien que Léonard et moi allions chercher deux pioches dans la grange. Quoique défraîchie, la chambre de Diane ne mérite pas d'être massacrée de la sorte. Je soumets mes réserves à Maurice, qui ne veut rien entendre sous peine d'éteindre sa tablette. Passé l'étonnement, nous obéissons et, quelques minutes plus tard, je vois sur mon écran l'image que Léonard et moi offrons à Maurice : un Woody Allen plus éberlué qu'à l'accoutumée aux côtés d'une Audrey Hepburn boudinée dans un imper mastic, chacun un manche de pioche entre les doigts. Nous voyant ainsi outillés, le vieil homme consent à entamer la lecture de sa…

Onzième confidence de Maurice

Au dernier sifflement du train, nous prîmes le chemin du retour. Tantôt je me juchais à califourchon sur le porte-bagages de Diane, tantôt sur celui de maman. Précaution avait été prise de glisser leurs deux bicyclettes dans la camionnette en prévision de la pénurie de carburant. Lors de cette équipée, mère et fille échangèrent peu de paroles, moins par crainte de la fatigue que par nécessité d'analyser la déferlante de souvenirs des onze derniers jours. Chacune entretenait le sentiment du devoir accompli – que l'on n'appelait pas encore celui de résistance, mais qui pouvait s'y apparenter, dans un sens. La France n'était-elle pas la patrie de l'insouciance, comme le veut la rime facile ? Comme des roses que l'on coupe avant l'orage, les deux femmes avaient préservé leurs amis de la guerre en les accompagnant jusqu'au train, sans avoir jamais la certitude qu'elles seraient informées de leur arrivée à bon port. Un jour, peut-être, le sauraient-elles.

Immédiatement après avoir guidé leurs amis au consulat du Portugal, maman et Diane avaient investi l'étude de papa, qu'elles avaient explorée de fond en comble, malgré l'opposition farouche d'une secrétaire laide et zélée. Maman avait eu le réflexe de fermer la porte à clé et d'en bloquer l'accès grâce à une bibliothèque qu'à six bras nous étions parvenus à glisser devant les battants. La fouille méticuleuse des tiroirs du bureau livra un répertoire téléphonique duquel tombèrent des photographies de jeunes femmes que ni Diane ni moi ne reconnûmes ; maman, elle, échappa un soupir las suivi d'un haussement d'épaules. Biffant de rouge les numéros demeurés sans réponse, *Hélène Demazières, l'épouse de Me Demazières, votre avoué*, passa plus de quatre heures à téléphoner aux influentes relations de papa pour les presser d'obtenir instamment les visas de ses amis. Face au saisissant contraste entre la triste robe de ma mère et le raffinement des intonations de sa voix, Diane et moi devinâmes que les cours délivrés par Gaby n'avaient pas été vains. Mieux encore, l'élève se révéla si douée qu'elle décrocha deux invitations à déjeuner qu'elle déclina – à regret, aurait-on dit –, jetant à ses enfants des regards embarrassés. Après avoir obtenu l'assurance du premier adjoint au maire qu'il mettrait rapidement à sa disposition les sésames consulaires, maman abandonna le bureau tel qu'elle l'avait trouvé, exception faite des cendres chaudes de sourires féminins s'éparpillant sur le rebord de la fenêtre. Trois heures plus tard, les visas étaient livrés à notre appartement et maman me dépêchait auprès du consulat du Portugal – nanti d'un faux pneumatique.

Nous dormîmes dans des granges, et une nuit chez de vagues cousins revenus à la mémoire de

maman. Nous grappillâmes dans des champs, des vergers, glanant ici quelques fruits, chapardant là ce qu'une table de fermiers avait abandonné. Jamais nous n'aurions osé le faire auparavant, et surtout pas avec maman ! Mais c'était elle qui initiait ces petits larcins dont elle riait ensuite avec nous, en crachant dans les fossés les noyaux des cerises dérobées. Lors de ce voyage, Diane nous confia sa résolution de ne plus tenir de journal intime mais de témoigner de tout ce qu'elle avait vu et verrait plus tard. La passion de l'information s'était emparée d'elle. *Tu crois que papa serait content si je devenais journaliste ? Le piano ? Mais maman, je n'en jouais que pour te casser les pieds.*

Nous retrouvâmes le Paradis tel que nous l'avions laissé, entre parenthèses, somnolent, avec ceci de différent qu'il voletait dans toutes les pièces un piquant parfum de peinture fraîche. Volets tirés mais fenêtres ouvertes, la peinture avait lentement séché sur les murs de la chambre de Diane qui nous avait été interdite d'accès jusqu'au départ des décorateurs. Depuis combien de temps étions-nous partis ? Je n'aurais su le dire précisément. Trois ou quatre jours environ, peut-être moins, l'éphéméride effeuillé sous les doigts de Julie l'afficherait dans la cuisine. C'est alors que j'entendis un cri sourd émaner de la chambre de Diane. Pas un cri d'effroi mais de surprise, sec comme un coup de pied dans un ballon. Mes petits pas dans les grandes enjambées de maman, et nous voici à notre tour estomaqués, mais vivants, tellement vivants sur les murs fraîchement peints. Car devant nos regards médusés se dressait une fresque nous représentant tous les trois en grandeur nature, parmi les quatre Insouciants, et papa, Julie, Grégoire autour de nous. Sereins.

Il s'agissait d'une fresque où seuls les visages avaient été rehaussés de couleurs. Les contours des silhouettes et le jeu des étoffes avaient été rapidement esquissés au fusain. *Paul n'a pas eu le temps de tout remplir*, songeais-je sur l'instant, avec ma logique d'enfant accoutumé aux albums de coloriages, sans comprendre qu'il appartiendrait à chacun des protagonistes de remplir sa propre existence avec les teintes désirées.

Paul avait reproduit le visage de papa. Je reconnus la photo encadrée dans la chambre de mes parents, subtilisée le jour du permis de conduire, pensais-je en comptant les jours sur mes doigts. Grâce à son talent de copiste, Paul avait recomposé notre famille disloquée par l'Histoire. Il ne pouvait y avoir plus bel hommage au propriétaire des lieux.

Assise au piano, sous le regard bienveillant de papa, maman souriait comme je ne l'avais vue sourire qu'une seule fois, ce fameux soir d'anniversaire où elle avait chanté la valse de Diane. Une main posée sur le clavier, elle souriait comme dans mon souvenir. Paul avait peint un sourire de souvenir, le plus admirable, le plus insoutenable d'entre tous car il était de ceux qu'aucun d'entre nous ne devait plus jamais revoir, un sourire d'insouciance sur fond de guerre.

Paul s'était représenté debout face à son chevalet, le pinceau levé, bien campé sur ses deux jambes car malgré toute la dérision qu'il entretenait sur ce sujet, malgré les boutades, il n'était jamais parvenu à admettre que cet os et cette chair qui avaient été siens pendant vingt-quatre années aient pu disparaître sous les assauts d'un obus et d'une scie. D'apparence, il se voulait comme les autres hommes, oubliant que sa condition d'artiste le rangeait définitivement du côté des fragiles, des déglingués, des éternels amputés de quelque chose.

Comme toujours, Nina, fidèle et dévouée, se tenait à son côté, lèvres closes, la tête inclinée sur l'épaule de son époux. Entre ses doigts, un tambour de broderie sur la toile duquel avaient été tracées les dates de leur séjour au Paradis et le seul prénom du peintre de la fresque.

Oscar tournait les pages de la partition dressée devant Hélène. Il portait une touche à une œuvre qu'il n'avait jamais composée, ne faisant qu'un avec ses doigts et l'extrémité de la mine sur *Les Chemins de l'amour*. Le jeune homme se lamentait secrètement de ne pas avoir eu le génie de cette composition, assuré de son incapacité à réaliser un semblable équilibre entre le sentiment et la mélodie. La croche qu'il transcrivait, l'ultime, marquait le point final d'un regret qu'il abandonnait derrière lui en quittant la France pour mieux la secourir grâce à ses photographies de l'exode, qui feraient bientôt le tour du monde. Un musicien se mourait avec élégance. Un photographe prenait espoir.

Gaby se tenait droite, une main sur le piano, l'autre enserrant un éventail au bout duquel voletaient des plumes qui auraient pu lui servir à écrire les regrets qu'elle avait de quitter cette vie, cette France qu'elle aimait tant. Elle regardait fixement devant elle, avec gravité.

Diane était debout dans une cabine téléphonique londonienne, le combiné collé à l'oreille, son journal intime à ses pieds. Elle affichait un sourire clair s'amusant à glisser son visage derrière le masque de la femme qu'elle serait, avant qu'il ne devienne indélébile. Elle portait la robe de ses rêves, dessinée un après-midi de pique-nique sous le conseil éclairé de Nina. Une robe beaucoup trop habillée pour quelqu'un qui téléphone dans une cabine, mais Diane devait être anglaise par l'esprit : elle adorait l'humour décalé. Dans ce bouillonnement de tulle, elle semblait prête à se dégager d'un coup d'un cocon trop étroit, plus tout à fait communiante mais pas encore jeune mariée, un peu perdue, au carrefour de trop de choix. Qui appelait-elle ? S'adressait-elle à nous, spectateurs, ou bien appelait-elle Nina pour réclamer que maman chante une autre valse ? Appelait-elle papa dont elle aurait trouvé le numéro, quelque part sur le front ? Ou bien s'appelait-elle elle-même pour mieux s'écouter et se trouver ?

Un peu en retrait, les mains dans un torchon, Julie se tenait assise aux côtés d'oncle Greg, chacun l'oreille collée à la TSF. Ils étaient parmi nous et ailleurs à la fois, vigilants à ce que trame le monde extérieur. Les Pythies du Paradis. Les seuls à ne pas avoir peur d'écouter la réalité en direct.

Et puis il y avait moi, qui filmais toute la scène au travers de l'écran tout rond du radio-viseur, moi qui, de profil et bouche entrouverte, offrais l'ébahissement de mon regard à cette interprète inconnue que je découvrais comme étant ma mère. Sous son pinceau juste et délicat, Paul m'avait représenté tel qu'il m'avait vu, le soir où j'avais voulu reconquérir le ventre maternel si doux qui se dérobait, au lieu de contempler le spectacle délicieux d'une femme insouciante. Sur la poche de ma chemise, on pouvait lire *Chief cameraman*, prédiction exacte de ce que je deviendrais à l'automne 1954.

Voilà, vous savez presque toute la vérité sur nos amis les exilés. À votre tour de découvrir la fresque que Diane et moi avons murée au décès de nos parents. Personne d'autre que nous n'avait le droit de contempler cette œuvre si intime. Il s'agit du grand mur blanc face à la fenêtre. Je vous laisse travailler. Je suis fatigué. À demain.

*

Maurice a raccroché, nous abandonnant à l'incrédulité de ce que nous venions d'apprendre. Les outils entre nos mains ont pris tout leur sens, et, alors qu'il se faisait déjà tard, Léonard et moi avons écarté le bureau, la chaise et la petite bibliothèque pour entamer notre devoir de démolition. Ce ne fut pas difficile. Il s'agissait d'abattre quelques plaques de plâtre percées par endroits pour que l'air circule et que la moisissure n'entame pas son lent travail de salpêtre et de destruction. La fresque qui s'offrit à nos yeux nous émerveilla tant que nous restâmes assis longtemps en silence, à détailler, à apprendre les vrais contours des visages des Insouciants. Sur mon portable, je composai un numéro et dirigeai l'œil de la caméra du téléphone vers un seul visage, puis je dis : *Vos souvenirs ne se sont pas enfuis du Paradis, Maurice. Vous vouliez revoir le sourire de votre maman ? Regardez, le voici.*

NATHALIE

Avant d'obtenir les révélations espérées, Maurice a souhaité savoir comment nous avions retrouvé le film de « Paradis-Vision ». C'est Léonard qui s'est placé face à la caméra pour satisfaire la curiosité du vieux frelon ému.

Caméra 1 : Oscar Townsend fut l'un des plus grands photographes de guerre du XXe siècle. N'ayant pas eu d'enfants, il a choisi de léguer toutes ses archives professionnelles et personnelles à l'agence Magnum, dont il avait été président un temps. Je pense que vous le saviez, Maurice, n'est-ce pas ? Il m'est venue l'idée de contacter le fonds documentaire de cette agence pour demander les photographies et les films personnels d'Oscar datés de mai 1940. Après de nombreux mails et formulaires, une documentaliste a accepté de numériser votre film du 15 mai. Il existe aussi une bobine du 17 mai 1940, où l'on voit Hélène conduire le camion parmi les réfugiés. Je le recevrai dans quelques jours. Mais nous avons beaucoup de zones d'ombre à élucider avec Nathalie. Savez-vous ce qu'est devenue la Glamour ? Nous ne trouvons aucune trace de son histoire après mai 1940.

Caméra 2 : Gaby Glamour s'appelait Eliah Loewenbaum de son nom de jeune fille. Son nom d'épouse était Townsend, puisque secrètement mariée à son accompagnateur en mai 1939. Pour obtenir des visas valables au consulat du Portugal, maman avait réclamé les états civils de chacun. C'est à cette occasion que les jeunes mariés ont dû dévoiler la vérité. Vous semblez étonnés par cette révélation mais vous le serez plus encore lorsque vous saurez qu'ils n'ont jamais divorcé ! J'ai appris la mort d'Oscar Townsend par les journaux. Quelques semaines plus tard, grâce à des connaissances communes dans le microcosme des photo-reporters, j'ai appris les circonstances réelles de l'accident ayant coûté la vie à mon vieil ami. Il ne s'agissait pas d'un accident, semble-t-il, mais d'un suicide. Gaby était âgée de quatre-vingt-deux ans, et son jeune mari en avait tout juste soixante. En rentrant chez lui un soir, il a découvert la Glam' inanimée dans un fauteuil, un combiné de téléphone à la main. Et comme l'ambulance tardait, il a porté Gaby jusqu'à sa voiture. Ses voisins ont tenté de l'empêcher de partir ; Gaby était déjà morte. Mais il a démarré en trombe, sans les écouter. La route était parfaitement sèche et droite, m'a-t-on rapporté. Aucune raison pour que la voiture aille s'encastrer dans un mur, à moins que le geste ne soit intentionnel. Oscar aimait Gaby.

Caméra 1 : Je comprends pourquoi les biographies de la Glam' ne mentionnent pas sa date de décès. Personne dans le show-business ne connaissait Eliah Townsend. *On dirait de la Glam' qu'elle ne serait jamais morte*... Mais à quoi s'est-elle occupée à New York durant toutes ces années ? Je ne l'imagine pas broder aux côtés de Nina en écoutant la radio à longueur de journée.

Caméra 2 : Les deux amies ont ouvert un restaurant français baptisé le *Julie's Paradise*, en hommage aux recettes de cuisine que Julie avait glissées dans leurs bagages. Je garde le souvenir de notre cuisinière, si appliquée à rédiger ses recettes secrètes, la tête inclinée sur un cahier à pages quadrillées, à l'abri des regards, en pleine nuit. Un petit frelon voit très bien dans le trou des serrures, savez-vous ? Julie redoutait que les deux élégantes soient contraintes de se nourrir de hot dogs et de hamburgers une fois établies aux États-Unis. Apprendre aux Américains à apprécier le confit de canard ne fut pas chose aisée, mais dès les années 1950, toutes les vedettes de cinéma et

de la chanson devaient se montrer au *Julie's* pour être à la page. L'établissement est passé de mode et il a fermé ses portes à la fin des années 1960.

Caméra 1 : Et Paul, quel fut son sort ?

Caméra 2 : Paul s'est fait connaître dans le monde de la peinture en adoptant le nom de jeune fille de son épouse. Lorsqu'il a quitté la France, le *décorartisan* était dans une impasse professionnelle totale : précédé de la réputation de faire couler les paquebots, il était poursuivi par une multitude de créanciers. Paul Delatte a préféré disparaître à jamais pour ressusciter sous le pseudonyme de Paul Barrot, portraitiste mondain devenu la coqueluche du milieu intellectuel new-yorkais de l'après-guerre. On l'avait surnommé *the new Egon Schiele*. Je crois pouvoir prétendre que maman ne fut guère étrangère à la nouvelle carrière artistique de Paul. Hélène Demazières a « donné naissance » à Paul Barrot. Le portraitiste s'est éteint dans les bras de Nina en 1975, le même jour qu'Oscar et Gaby. Est-ce Nina qui a téléphoné à Gaby pour l'informer du décès de Paul, ou est-ce Oscar qui a appelé Paul pour l'informer du décès de Gaby ? Nul ne le saura jamais, car Nina s'est donné la mort quelques heures après celle de son mari. Chiffonné dans sa main, on a retrouvé un papier sur lequel était écrit : *Quoi qu'il survienne, tout ira bien pour moi tant que je demeurerai avec vous trois. 1/X/38*. Était-ce un serment entre eux quatre ?

Caméra 1 : Maurice, Léonard souhaite vous poser une question qui le taraude depuis notre arrivée : qu'est devenue la Grand Raid Roadster ?

Caméra 2 : La Bugatti ? Je l'ai donnée. Je suis certain que Nathalie vous autorisera à la conduire de temps en temps, jeune homme, si vous êtes gentil avec elle.

Caméra 1 : Mais vous ne m'avez jamais offert la *Grand Raid*. D'ailleurs, j'ignorais qu'elle se trouvait encore en votre possession.

Caméra 2 : Et la clé que j'ai glissée dans votre escarpin ? À quoi sert-elle selon vous ? Vous trouverez la Bugatti dans la grange et sur des cales depuis bien trop longtemps maintenant. Mes parents l'ont fait réparer après la guerre, quand tout s'est apaisé. Mais bien sûr, impossible de rouler avec aux alentours du Paradis sans risquer de… Je doute qu'elle ne veuille démarrer mais je vous invite à tenter votre chance, Léonard. Ah, je crois que votre ami vient de s'enfuir sans me dire au revoir Nathalie.

Sous d'épaisses bâches en toile huilée et de nombreux linceuls de coton blanc, la momie de tôle jaune aux gros yeux étonnés, poussiéreuse mais en parfait état, a doucement retrouvé la pénombre de la grange. La Grand Raid patientait depuis plus de soixante ans qu'une clé réactive son cœur, et Léonard est un enfant de trente-huit ans qui a cru le miracle possible. En s'agenouillant devant le capot, j'ai cru un instant que le chevalier allait y déposer un baiser pour réanimer la belle aux cylindres dormants. Les contes de fées n'invitent pas à la maturité.

Abandonnant Léonard à ses clés à molette, je suis montée me planter devant la fresque qui n'a pas livré tous ses secrets, j'en suis intimement convaincue. Fenêtres grandes ouvertes, le soleil de midi m'aidera à percer un mystère qui n'existe pas mais que je trouve amusant d'inventer. Si Léonard a de nouveau huit ans pour un simple tas de ferraille, j'en ai autant devant un dessin à traquer de fausses énigmes. À l'aide d'une loupe, j'inspecte chaque centimètre de la fresque : rien. Absolument rien d'anormal. Dans la banderole flottant au-dessus de la tête des personnages, Paul a rebaptisé le « Paradis perdu » en « Rendez-vous des gens perdus ». Ce n'était plus la maison qui était égarée quelque part, mais les êtres qui s'y croisaient, par chance plus que par inadvertance. Et maintenant, c'est moi qui me sens perdue devant ces visages qui ne me reconnaissent pas. Un à un, je les capture en songeant à l'évolution fascinante de la technologie : prendre une photographie avec un téléphone relevait de la science-fiction il y a dix ans à peine.

Diane m'arracherait des mains ce téléphone sans fil qu'elle avait inventé en mai 1940 pour appeler Maxime ou Gisèle et se confier à eux des heures durant, comme n'importe quelle jeune fille de son âge. Mais aujourd'hui Diane n'aurait plus sa place au Paradis, à attendre une guerre qui n'existe pas. Elle étudierait le piano au conservatoire. Elle serait libre de devenir concertiste. Elle serait libre de se marier avec Maxime ou un autre. Elle serait libre d'arrêter sa carrière pour faire des enfants qui passeraient leurs vacances au Paradis. Elle serait libre de devenir une femme qui s'étiolerait dans la douce bourgeoisie. Elle serait libre d'être une grand-mère qui soupirerait en écoutant les disques jamais enregistrés. Elle serait libre de crever d'ennui.

En 1947, Diane deviendra journaliste mais son véritable combat sera ailleurs. Elle cessera d'observer pour se lancer dans le combat. Celui d'une cause humanitaire. L'exode français l'aura trop marquée pour ne pas ressentir de l'empathie et de la compassion envers les peuples déracinés. Elle sera membre actif du Haut-Commissariat des Nations unies pour les réfugiés. Elle n'aura pas le temps d'aimer un mari. Elle n'aura pas d'enfants : tant d'autres réclament sa détermination. Elle bousculera les esprits et les gouvernements par l'intransigeance de ses conférences, la vigueur de ses plaidoiries devant les Nations unies. Aurait-elle fini par perdre le goût de l'insouciance ? Non, car pour cette femme de conviction, l'insouciance sera de croire que toutes les paix sont possibles à négocier et à rétablir, à condition que les hommes soient de bonne volonté. Elle y croira jusqu'à son dernier souffle, sous une tente d'un camp de réfugiés, quelque part dans un pays en souffrance. Voilà ce que m'a raconté Maurice après l'une de mes lectures. Diane était une révoltée quand sa mère n'était que résignation.

Or, la soumission d'Hélène a connu une brève parenthèse grâce aux Parisiens débarqués un soir de mai 1940, et je suis prête à parier que cette épouse effacée a gardé une trace tangible de son

éphémère rébellion, un trophée de sa gloire passée, quelque part dans cette maison. Je rejoins la chambre d'Hélène pour fouiller le secrétaire et les armoires, en quête de preuves dont j'ignore la teneur et l'apparence, mais en vain. Dépitée, je reviens me planter devant la fresque où les personnages m'accueillent avec une ironie nouvelle que je découvre dans leurs regards : *Tu ne trouveras pas, idiote !* Même Hélène se moque de moi en souriant, une main sur le piano. Le piano. Le piano, évidemment. Je dévale l'escalier pour ouvrir le couvercle de l'instrument, mais à part des cordes et de la poussière, rien d'anormal. Je renonce à jouer les détectives pour m'asseoir dans le canapé, navrée de figurer au nombre des héroïnes les plus pitoyables de la « Bibliothèque verte ».

Au Paradis, aucun objet n'a bougé de place depuis l'enfance de Maurice. Tout est conforme aux descriptions qu'il m'en a faites. Le manoir a traversé le siècle et le millénaire tels qu'Hélène et Thomas l'avaient légué à leurs enfants, avec ses lustres à pampilles de cristal, ses portraits de famille, ses commodes galbées, ses petites tables d'appoint disposées un peu partout, jusqu'à la travailleuse d'Hélène, où je ne serais pas étonnée de trouver l'ébauche d'un tricot impossible à terminer. Gagné ! L'aiguille compte quelques rangs maladroits et trop peu de laine pour achever une manche. En farfouillant au fond du tiroir, je pourrais certainement trouver une deuxième pelote ou… ou un objet de papier qui prendrait l'apparence d'une enveloppe épaisse, cachetée, sans la moindre annotation griffonnée dessus. Je pourrais téléphoner à Maurice pour solliciter l'autorisation d'ouvrir cette lettre qui ne m'était pas destinée, mais si ce pli mystérieux n'était qu'une vieille publicité oubliée ? Pourquoi déranger inutilement ce vieil homme fatigué ? Je décide d'entrer par effraction dans le passé des Demazières et, d'un coup d'aiguille à tricoter, je libère trois documents qui tombent sur mes genoux. Le premier est une lettre datée de l'été 1964, signée d'Hélène.

Le Paradis perdu, mardi 7 juillet 1964

Ma Diane, mon Maurice,

J'ai souhaité que vous découvriez cette lettre par hasard, comme nos amis Paul, Nina, Gaby et Oscar ont trouvé le Paradis et ses occupants. À ce titre, j'ai deux ou trois choses à vous confier. Votre âge vous autorisera à comprendre le raisonnement d'une femme qui doit avoir sensiblement le vôtre aujourd'hui.

Au retour de votre père, en août 1941, son étonnement fut grand de découvrir la fresque du « Rendez-vous des gens perdus ». Car même si le trafic postal m'avait permis de le faire, je me serais bien gardée de relater par écrit ma complicité de vol (même accidentelle) à un avocat ! Aujourd'hui, cela m'est autorisé : les faits sont prescrits et votre père est décédé.

Jusqu'à la fin de la guerre, il a bien été quelquefois évoqué dans les journaux et à la radio la « mystérieuse » disparition de la duchesse Von Epelstein au volant de sa Bugatti dans les environs de Châteauroux en mai 1940, mais je me suis toujours débrouillée pour que votre père n'aborde jamais le sujet avec moi car pour Thomas, les Insouciants étaient propriétaires d'une vieille guimbarde qui avait rendu l'âme dès le soir de leur arrivée au Paradis, explication logique de leur séjour prolongé.

Justifier à Thomas la présence de la Bugatti dans la grange se révéla plus délicat. J'ai accusé votre oncle – il m'en a voulu pendant des années – d'avoir surgi une nuit en tractant derrière son camion la belle automobile cabossée, abandonnée dans un fossé, avec le fol espoir qu'elle devienne après un an et un jour sa propriété. Or, votre père a tout de suite compris que cette Bugatti appartenait à la duchesse disparue, décidément introuvable, et qu'il lui était impossible de sortir cette pièce à conviction de sa grange sans que son épouse ou Grégoire ne soient accusés de vol, voire pire. La Grand Raid a donc été condamnée à la réclusion à perpétuité sous un sarcophage de paille construit de nos mains. La gorge serrée, j'ai emprisonné ma liberté.

Comment ai-je douté de la probité des Parisiens ? Dès le premier soir, c'est toi, Maurice, qui as aiguisé ma méfiance envers les nouveaux arrivants. C'est ensuite Julie qui – le lendemain – m'a confié ses propres réserves à l'égard des Insouciants, après avoir palpé les doublures de leurs vêtements suspendus dans leurs armoires.

Je me surprends à rire encore devant la mine stupéfaite de Julie lorsque je lui ai arraché le journal pour le précipiter dans l'âtre de la cuisinière. La photographie de la duchesse et le signalement de sa disparition devaient demeurer soustraits à la vue de nos invités, afin de les préserver. Quelle que soit l'origine de cette mort, elle constituait un obstacle à la fuite de nos amis. Ils n'étaient coupables que d'être totalement irresponsables. Je veux y croire aujourd'hui encore autant que j'y ai cru en mai 1940. Je préfère ne rien savoir. Aurais-je admis que des criminels côtoient mes enfants ? Mon Dieu non ! Mais des voleurs, c'est moins grave. Et je m'ennuyais tellement à attendre votre père qu'un peu de fantaisie ne pouvait que me séduire. Me pardonnerez-vous ? L'insouciance est le seul état qui rende tolérable la bêtise.

Grâce à votre mutisme, votre père n'a jamais appris que je savais conduire. Un époux doit se rendre indispensable à sa femme, la vanité masculine est plus fragile qu'on ne saurait le concevoir. Grâce aux leçons de Gaby, j'ai pu juger que Thomas était un piètre conducteur. Chaque fois que je me suis assise à ses côtés pour prendre la route, j'égrenais secrètement un chapelet dans ma poche. Vous trouverez dans cette enveloppe mon permis de conduire signé par Gaby Glamour. Il était mon permis de liberté. Il est à vous désormais.

À sa manière, Oscar m'a lui aussi délivré son permis de liberté, quand bien même la chanson qu'il m'avait écrite n'était pas de sa composition. Cette valse sera toujours la mienne, quoi qu'en disent les biographes de Mme Printemps. Grâce à Oscar, j'emprunte encore les chemins du souvenir et je chante quelquefois lorsque personne ne peut m'entendre.

Dans cette lettre, j'ai glissé la fausse partition écrite de la main d'Oscar. Elle est plus précieuse que l'originale. Je vous l'offre également. Puissent ces deux faux papiers vous inviter à l'insouciance, toute votre vie.

Je vous embrasse avec la tendresse d'une maman.

Hélène.

Je déchiffre le faux permis de conduire et la signature alambiquée de Gaby Glam' sous la date du 14 mai 1940. Quelques gouttes de pluie ont délavé l'encre violette du papier bruni. Je décèle des empreintes digitales. À qui d'Hélène, de Paul ou d'Oscar appartiennent-elles ? Je passe mes doigts dessus avec la sensation de caresser leurs mains. Ils ont donc existé. Je prends place devant le piano désaccordé et je déplie la partition. J'avais oublié que déchiffrer une mélodie et unir ma voix aux notes pût être aussi périlleux. Je referme le clavier plutôt que d'engendrer les railleries de Gaby, dont je perçois le souffle par-dessus mon épaule. Attiré par la musique, Léonard est venu m'écouter. Je lui tends la lettre d'Hélène qu'il parcourt. Vieux frelon est un cachottier, nous en sommes convaincus. Il me faut peu de temps pour convaincre Maurice de se livrer une ultime fois au téléphone.

Douzième confidence de Maurice

En cette après-midi du 7 mai 1940, parce que sa mère aligne ses armoires, parce que sa sœur aînée s'est enfermée dans sa chambre pour épancher son cœur sur du papier ligné, et parce que Julie l'a chassé de sa cuisine où il tournait comme l'insecte nuisible qui lui sert de surnom, Maurice s'est échappé du manoir en empruntant le vélo de sa mère, si lourd à manœuvrer. Longtemps il a pédalé, bien après les grilles du Paradis pour retrouver son poste de vigie habituel, à l'intersection des trois routes, à plus de trois kilomètres. Du haut de son chêne préféré, l'enfant ne distingue plus cet étrange château où la reine range ses draps et la princesse écrit quand elle ne téléphone pas à des fantômes.

À l'abri de cette obscurité trouée de pièces de soleil, Maurice demeure blotti de longues minutes à attendre qu'une automobile, un piéton ou un cycliste passe, attentif au moindre bruit ; et c'est précisément en dessous de son chêne que s'arrête une magnifique Bugatti décapotable. Avec ruse, le petit espion s'allonge en suspendant sa respiration, sûr de déjouer un complot de la cinquième colonne.

Hélas ! A-t-on jamais vu des informateurs ennemis déployer une nappe blanche où tintent le cristal contre la porcelaine ? Les espions ne dévorent-ils pas à pleines mains des pilules de cyanure suivies de grandes gorgées de poisons mortels plutôt que des fruits mûrs ? Une traîtresse peut-elle arborer une étole de fourrure en plein mois de mai sans susciter toutes les curiosités ? Un agent étranger peut-il se déplacer avec une canne quand il faut bondir de toit en toit pour échapper aux policiers ? Un espion digne de ce nom peut-il se permettre de fredonner avec nonchalance un air où il est question de « cul sur la commode » ? Et puis il y a cette jeune femme blonde si douce, coiffée d'un petit béret noir et qui, sans rien dire, a partagé la collation entre eux quatre. Elle était si jolie dans cette robe aux coquelicots. Ils ressemblaient à des amis qui partageaient un pique-nique en toute quiétude, mais certainement pas à des espions échafaudant de sombres desseins contre l'armée française. On n'espionne pas pieds nus, allongé sur l'herbe un verre à la main, maudissant la gourmandise des abeilles, non, certainement pas. L'espion, c'était lui, pas eux.

Une fois les assiettes rangées, il y eut cette valise de cuir dont le contenu fut renversé sur la nappe débarrassée de ses miettes. Grâce à la complicité du vent, l'enfant perçut ce qui se tramait sous ses yeux et, s'ils n'étaient pas membres des forces ennemies, les élégants vacanciers avaient endossé l'apparence de voleurs de bijoux. Non des escrocs de bas étage, mais des malfaiteurs distingués maniant avec aisance le subjonctif.

C'est l'élégant monsieur à la canne qui proposa de partager les richesses, car de butin il était bien question maintenant. Entre leurs doigts cupides circulèrent nombre de boîtes gainées de cuir fauve, de lézard et de velours encre de Chine, des écrins de toutes les tailles et de toutes les formes, délivrant une avalanche de perles, de rubis et de diamants. Semblable à une fourmilière se forma sur la nappe un amas de bagues, de colliers, de bracelets, de montres, de broches et de boucles d'oreilles. Il y eut même une sorte de collier rigide que la femme à l'étole ajusta sur sa tête en s'admirant dans le miroir d'un poudrier. En quelques minutes, quatre monticules furent élaborés non pas de taille mais de valeur équitable, aux dires de chacun.

Les joyaux n'avaient pas appartenu à une reine, mais à une duchesse au nom à consonance germanique, *Von* quelque chose. Chaque fois que son nom revenait, tous arboraient un air navré. Celle qui portait l'étole de fourrure s'esclaffa qu'il était étonnant qu'une femme de si basse extraction ait eu un goût si sûr dans le choix de ses ornements – l'un des enseignements tiré de son stupéfiant mariage avec le noble Gunther, dernier représentant de sa prestigieuse lignée, auquel *la grosse* n'avait offert aucune descendance. La mallette aux bijoux fut lacérée et précipitée loin dans l'étang voisin, où elle sombra en quelques secondes. Les écrins subirent le même sort, puis les complices cachèrent les bijoux dans les tréfonds de leurs bagages pendant que la belle au béret proposa de les dissimuler à l'intérieur des doublures de leurs vêtements. La femme à l'étole ne décolérait pas : *Si la pintade n'avait pas été aussi grosse, on n'aurait pas gaspillé le dernier bidon d'essence pour la flamber ! Où va-t-on arriver maintenant, à cause d'elle ?* Avisant un panneau indicateur, la femme blonde décida de se rendre à Paunat pour reprendre la route de

Bordeaux. La Bugatti démarra et disparut dans un voile de poussière. Dès que possible, l'espion rapporterait à sa mère la scène à laquelle il venait d'assister, mais pour l'instant, nez dans l'herbe, il s'était mis en quête d'un possible trésor échappé de la main de ces aigrefins.

À son retour au Paradis, la décapotable des voleurs stationnait devant la maison. L'informateur essoufflé ne put dissimuler sa déconvenue de retrouver sa mère accordant l'asile à ces brigands :

— Et voici Maurice, mon petit frelon – qui est encore allé grimper dans les arbres pour espionner les écureuils et les papillons !

Impossible de dévoiler la vérité devant les coupables, alors le petit garçon se retrancha derrière sa mère en insistant sur la nécessité impérieuse qu'il avait de lui révéler un important secret, la tirant par la main. *Maurice ! Tu vois bien que je parle à nos invités. Allez, va jouer ailleurs.* Il faudra attendre l'heure du coucher – si tardif ce soir –, cet instant d'intimité rituel et sacré entre la mère et l'enfant, pour que le petit espion puisse retracer fidèlement tout ce qu'il avait vu et entendu de son arbre. Fatiguée, sa maman lui caressa la joue. *Je te crois, mon trésor. Endors-toi, demain j'avertirai les gendarmes*, dit-elle avant d'éteindre la lumière.

LE RENDEZ-VOUS
DES GENS PERDUS

*****

Mon Henri, mon grand frère,

Depuis l'acquisition du Paradis perdu, je te néglige et je te demande pardon, mais Léo et moi sommes débordés. Les travaux de réhabilitation sont enfin terminés (sept mois !) et nous avons peaufiné la décoration des cinq chambres d'hôtes mises en location sur notre site Internet. Nous enregistrons déjà des réservations jusqu'en 2014 ! La chambre de Diane est la plus sollicitée, naturellement. Maurice se réjouit de cette seconde vie offerte au Paradis, fût-elle au sacrifice de la vente de la Bugatti. Jusqu'au coup de marteau final, j'ai craint que la propriété de la Grand Raid ne me soit contestée par des parents éloignés du duc Von Epelstein. Par miracle, le noble Autrichien a eu le bon goût de ne laisser sur Terre aucune descendance, naturelle ou légitime, et de marquer le point final de sa longue dynastie familiale.

Depuis la découverte de la fresque inconnue de Paul Barrot, nous sommes assaillis de propositions des musées nationaux pour racheter – fort cher – la propriété, qui ne valait plus grand-chose il y a à peine un an. Léo et moi vivants, nous ne céderons pas. Le Paradis ne deviendra jamais un lieu de pèlerinage avec audioguides et cartes postales. Tout le charme de cette maison provient de sa quiétude. Tu viendras nous voir bientôt, n'est-ce pas ?

Ici et là, dans le parc, dans le salon, près du piano, dans la cuisine, ont été semés des micros et des caméras. Les internautes du monde entier peuvent écouter le vent dans les arbres, observer l'ondulation des voiles d'étamine devant les portes-fenêtres, contempler une partition abandonnée sur le piano que les doigts d'un souffle tiède tournent nonchalamment, ou se laisser surprendre par le sifflement de la bouilloire que l'on a oubliée sur le poêle pour aller cueillir des herbes aromatiques. On a réinventé la télé-réalité sans vulgarité, où l'on assiste simplement à l'écoulement du temps. Je t'invite à cliquer sur « Paradis-Télé-Visions » (le lien est accessible sur le site). À toi de me dire ce que tu en penses. Entre midi et quatorze heures, beaucoup d'internautes observent le tressaillement des feuilles des tilleuls, la course des chevreuils et le sautillement des merles effrontés. C'est reposant pendant la pause-déjeuner et, jusqu'à ce jour, aucun sanglier ne s'est emparé d'un micro pour manifester sa haine des chasseurs. L'endroit est calme.

Débrouille-toi pour trouver le chemin du Paradis. C'est sur ta gauche à la sortie de Limeuil et juste avant Paunat. Tu trouveras un chemin caillouteux et blanc, et plus bas une grande grille ouvragée dont les battants seront fermés avec chaîne et cadenas. D'où l'utilité de la cloche. Léo viendra t'ouvrir, c'est lui qui détient les clés. Moi, je les égare. J'aime ma tranquillité. Attention de ne pas te tromper de route toutefois, elles se confondent facilement pour qui n'est pas habitué. Or, nos proches voisins ont perdu leur amabilité naturelle depuis que vingt fois par jour, des touristes déboulent chez eux en quête du Paradis. Ne tente pas de me téléphoner pour te guider, mon portable demeure éteint toute la journée. Quant à avoir une ligne fixe, Diane serait très mécontente. Léo et moi n'avons pas souhaité de raccordement non plus. Pour troubler le chant des oiseaux ?

De temps en temps, nous allumons la TSF à la cuisine (le poste de Julie avait été remisé au grenier, et après nettoyage et restauration, il fonctionne à la perfection). C'est surprenant d'entendre du rap sortir d'un poste à galène. Le contraste est saisissant. Il est d'autant plus facile de rire à côté de cette radio qu'il n'existe plus de guerre en France, ni de communiqués officiels pour ponctuer les journées. Mais jusqu'à quand ? Aurons-nous la douleur de songer à

aujourd'hui avec nostalgie si un conflit venait à s'enclencher ? Avant-guerre serait aujourd'hui et on dirait : Tu te souviens ? C'était avant la Troisième. *Tu comprends pourquoi je déguste chaque seconde ?*

Ce que je fais de mes journées ? J'écris, Henri, j'écris ! Des époux Delatte, d'Oscar et de la Glam', il n'existe rien de leurs échanges ni de leurs pensées. Tout s'est envolé avec eux. Or Léo a accumulé tellement de renseignements et de détails sur ces quatre originaux que j'ai le sentiment de les avoir moi-même rencontrés. Ils me parlent. Je les écoute. Je retranscris leurs paroles. Je devine leurs gestes, leurs tics, leurs mimiques.

J'ai eu l'idée de faire de tout ce micmac un roman que je mettrai en ligne sur le site. Tout simplement.

Cohabiter avec Léo est un véritable plaisir. Je le crois assez épris de la jeune épicière qui nous livre trois fois par semaine. Il lui a confectionné un site sur lequel tous les habitants du secteur peuvent passer leurs commandes. Le travail de Clara s'en trouve bien simplifié. Pour remercier son bienfaiteur, elle l'a invité à être son cavalier pour le bal du 14 Juillet, et peut-être y croiserais-je moi-même (fortuitement) cet Anglais qui, pour un yeah *ou un* no*, vient clocher à la grille du Paradis ? Je n'aime pas les roux mais je ferai un effort. Avec lui, j'essaierai la version Hepburn de Nathalie. Ça lui rappellera le pays. Quoique. Je commence à douter de la pertinence de mon déguisement. C'est en acceptant de reprendre sa véritable identité que Gaby est devenue sereine. Je le réalise à l'instant. Alors adieu Audrey ? Dommage. J'aimais bien sa petite robe noire. Je serai donc Nathalie.*

Tu viendras bientôt ? Tu feras la connaissance de Maurice. Il est tellement heureux d'avoir abandonné le MVD pour retrouver sa maison d'enfance ! Il aurait tendance à devenir un essaim de frelons à lui tout seul, l'air de la campagne sans doute. Sa maladie progresse lentement. Il a quelques absences, mais rien de grave pour l'instant. La note d'Alzheimer est encore assez légère. Maurice est comme tous les vieux de quatre-vingt-deux ans, distrait parfois. Souvent inconséquent et terriblement exigeant. Mais avec Léo, on ne se laisse pas faire ! On s'entend bien tous les trois, tu sais ? J'entends la cloche sonner. Ce doit être le facteur. Je file !

Je t'embrasse comme je t'aime, mon grand frère.

Ta Nat.

MAURICE

Avec d'infinies précautions, Nathalie m'a conduit vers un fauteuil, et Léo est venu près de moi. Il a dit : *Le facteur vient de passer. Nous avons reçu des nouvelles, pas très fraîches je le concède, mais elles vous concernent directement. Nat, si tu veux bien…* À son tour elle s'est assise en s'emparant de mes deux mains. Ainsi présenté, ce qu'elle avait à m'annoncer ne pouvait

être que grave. Pourtant, ses yeux étaient chargés de tendresse.

— Maurice, vous n'êtes pas sans savoir que le bureau de poste de Paunat a fermé depuis très longtemps – en 1963, d'après ce que j'en sais –, et que depuis cette date, le bâtiment n'a pas trouvé d'acquéreur. Je vous ai déjà parlé de cet Anglais qui tous les jours vient clocher ici au prétexte que je suis la seule à être bilingue dans le canton. Oui, Maurice, c'est un homme charmant, mais moi, les roux… Ce n'est pas le sujet. Figurez-vous que la vieille poste a justement été rachetée par cet Anglais en mal de quiétude à la campagne. Hier soir, en abattant le vieux guichet et les casiers de distribution du courrier du rez-de-chaussée, il a retrouvé ceci, glissé entre un panneau de chêne et la cloison murale. Il s'agit d'une carte postale en provenance de Lisbonne, tamponnée le 22 mai 1940. Avant d'embarquer dans le *Serpa Pinto*, Paul, Nina, Gaby et Oscar ont voulu informer votre maman qu'ils étaient arrivés à bon port et que jamais ils n'y seraient parvenus sans son aide. Je regrette qu'Hélène n'ait jamais pu la recevoir ni la lire.

La carte à tranche dentelée représentait une vue de Lisbonne, imprimée sur papier mat. Une flèche tracée à l'encre violette signalait leur port de départ. Au dos de la carte, Paul avait dessiné leurs quatre visages réunis autour d'un micro portant le logo de Paradis-Vision. Nina a rédigé le texte des protagonistes :

Bonjour chers amis !

Nous sommes tristes et heureux de vous annoncer notre embarquement. Ne manquez pas d'allumer chaque soir votre radio-viseur pour suivre nos nouvelles aventures. Nous vous embrassons tendrement, avec notre sincère gratitude.

P-S : Gaby a grossi. Oscar !

P-S2 : Je divorce ! Glam'.

P-S3 : Ne lisez pas les journaux. Nina.

Longtemps j'ai caressé leurs mots et pressé la carte contre mon cœur, incapable de m'en séparer. J'ai glissé leurs quatre visages dans un second cadre, à côté de la photographie de l'écran de Paradis-Vision où Maman, Diane et moi avons appris à nous *insoucier*, pour toujours.

Voilà.

Il n’y a plus ni d’avant, ni d’après. Que signifie avant ? Avant quoi ? Ce serait ici et maintenant, dans ce décor que je ne reconnais pas ? Isabelle (ou Nathalie ? Je ne sais plus) a collé une étiquette sous chaque visage accroché au-dessus de mon lit : « Papa, Diane, Paul, Nina, Gaby, Oscar. » Mais qui sont-ils, pour moi, tous ces gens ? Je me sens si fatigué ce soir.

Depuis 2008, le prix Nouveau Talent distingue chaque année un auteur en lui permettant de publier son premier roman. Ce prix littéraire récompense un récit dans lequel les modes de communication et d'échange représentent un élément déterminant dans l'intrigue.

Fidèle à sa mission de promouvoir la langue française, la Fondation Bouygues Telecom œuvre à la découverte de nouveaux talents littéraires et à l'accompagnement des écrivains en herbe. Créé à l'initiative de la Fondation, le prix Nouveau Talent bénéficie aujourd'hui d'une collaboration étroite avec ses partenaires, le quotidien *Metro* et les éditions Jean-Claude Lattès.

Charles Dellestable et son roman *Paradis 05-40* ont été désignés par un jury composé de membres des éditions Lattès, de journalistes et lecteurs du quotidien *Metro*, de collaborateurs et clients de Bouygues Telecom, ainsi que de la lauréate du prix Nouveau Talent 2012.

Informations sur www.lesnouveauxtalents.fr